

# BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

*destinée*

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,  
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,  
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,  
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAÎTRE LES BONS LIVRES  
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

---

TOME XXXI.

---

JANVIER A JUIN 1864.

PARIS,  
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,  
RUE DE SÈVRES, 31.

—  
1864



*Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



PARIS. — IMPRIMERIE DIVRY ET CIE,  
RUE NOTRE-DAME DES CHAMPS, 49.





de redire avec elle que cet ouvrage, bien qu'il s'adresse aux femmes de toute condition, a été spécialement composé pour celles qui n'ont à leur disposition que fort peu de livres, et qu'on y trouve résumés en quelques pages, tous les devoirs d'une femme chrétienne, avec des conseils pour la diriger dans l'espèce d'apostolat que la Providence lui réserve. Une courte notice sur la vie d'une pieuse et excellente femme présente un modèle à la portée de toutes; enfin un recueil de prières pour les diverses circonstances de la vie chrétienne forme le complément du volume. — Après quelques considérations pleines de justesse sur ce que la femme doit au christianisme, l'auteur divise son ouvrage en diverses sections suivant les différents devoirs de la femme : devoirs envers Dieu et exercices religieux; — devoirs dans la famille, envers le mari, les enfants et les divers parents; — devoirs envers le prochain en dehors de la famille; — enfin devoirs envers soi-même. Viennent ensuite la notice biographique et le recueil de prières que nous avons déjà signalés. Au milieu d'une foule de choses excellentes et bien dites, on ne manquera pas de remarquer le chapitre qui concerne les écoles mixtes, dont l'auteur signale les dangers à l'égard des jeunes filles, et aussi celui qui traite des plaisirs mondains, et en particulier des danses à la mode, où les jeunes personnes trouvent si souvent l'occasion d'une ruine désastreuse. Enfin, n'oublions pas de dire que cet opuscule est semé d'une foule de réflexions parfaitement en rapport avec les besoins de notre temps et d'une frappante actualité. A ce point de vue, il mérite une recommandation toute particulière.

**8. ENTRETIENS** sur la vie de la sainte Vierge, présentée en 31 belles gravures sur acier d'après les plus grands maîtres, avec des histoires, des anecdotes et des légendes, par le P. CHAMPEAU, salvatoriste de Sainte-Croix. — 1 volume in-12 de VIII-512 pages plus 31 gravures sur acier (1864), chez Paulmier; — prix : édition de luxe, 7 fr. 50 c.; — édition ordinaire, 5 fr.

Nous l'avons déjà dit en parlant d'un autre ouvrage publié par le même éditeur, l'*Album de Marie immaculée* (t. XXIX, p. 253) : il y a une pensée véritablement heureuse à présenter aux amateurs chrétiens la vie de l'auguste Vierge en une série de gravures choisies, adaptées aux principales circonstances de cette vie si digne de l'admiration de tous les siècles. Pour les répandre davantage, on les reproduit ici avec un autre texte, qui en fait une œuvre différente, quoique, sous plus d'un rapport, le plan soit à peu près la même, et il ne pouvait guère en être autrement. Il s'agit donc encore, comme

le titre l'indique, d'un exposé des mystères et des enseignements que présente la vie de la sainte Mère de Dieu. Ce livre, appelé, selon nous, à un succès véritable, se divise naturellement en trente et un chapitres, embrassant toute l'étendue de l'histoire de Marie, depuis sa conception immaculée jusqu'à son couronnement dans le ciel. L'auteur s'est contenté d'un court récit en ce qui concerne le point de vue historique. Il a mieux aimé donner davantage au côté moral, et faire ressortir les conclusions pratiques que doit inspirer un tel sujet. A chaque mystère viennent donc se joindre des instructions ou des réflexions sur les vertus chrétiennes qui y trouvent un exemple, et le plus souvent ce sont de simples légendes, qui ne manqueront pas de faire l'impression la plus efficace, au moins sur une classe de lecteurs. Nous croyons néanmoins qu'il aurait pu écarter certains récits légendaires qui n'ont pas assez le caractère sérieux réclamé par la nature du sujet; et il l'a senti lui-même; mais peut-être a-t-il voulu offrir aux jeunes lecteurs un moyen de se distraire tout en s'édifiant. A ce point de vue et sous cette réserve, nous recommandons encore son ouvrage aux familles chrétiennes, qui, du reste, y trouveront un magnifique album de gravures d'après les plus grands maîtres. Répétons cependant, pour ceux qui ont déjà l'*Album de Marie immaculée*, que ces gravures sont la reproduction de celles qui ont servi pour ce premier ouvrage.

M. DARDY.

**9. DES ESPRITS et de leurs manifestations diverses; Mémoires adressés aux Académies**, par M. J.-E. DE MIRVILLE. — Tomes IV et V : *Manifestations historiques dans l'antiquité profane et sacrée, rapprochées des faits de l'ère actuelle.* — 2 volumes grand in-8° de viii-468 et xvi-534 pages (1863), chez H. Vrayet de Surcy; — prix : 14 fr.

... C'est chose commode d'avoir déjà parlé d'un auteur et de son ouvrage, car alors on n'a plus que quelques mots à ajouter à un premier jugement. Et, en effet, si, il y a quelques mois, nous avions eu en main ces deux volumes qui complètent l'étude sur les *Manifestations historiques dans l'antiquité profane et sacrée*, il nous eût suffi, pour en finir, d'ajouter vingt lignes à notre compte rendu des premiers. — Les lecteurs de notre précédent article (t. XXIX, p. 188) connaissent désormais l'objet du grand travail de M. de Mirville. Ils connaissent aussi sa thèse, son idée dominante, son plan, sa méthode, sa science, son talent d'écrivain; ils savent enfin les reproches qu'on pourrait adresser soit à l'ordonnance générale du livre, soit à quelques interprétations, à quelques conséquences un peu forcées. Or, ce

jugement, ici sommairement rappelé, s'applique aux volumes d'aujourd'hui comme aux volumes d'hier, avec ses éloges dominants et ses critiques très-restreintes. Et, pour ne plus revenir sur ce dernier point, disons que les observations critiques adressées de différents côtés à M. de Mirville, ont trait surtout à certaines interprétations de la sainte Ecriture ; mais il est juste d'ajouter que ses plus grandes hardiesses d'herméneutique portent seulement sur des textes obscurs et très-diversement interprétés, qu'il ramène au sens de sa thèse ; or, si sa thèse est incontestable, — et elle l'est à nos yeux, — pourquoi le sens qu'il donne à ces textes ne serait-il pas le vrai ? — Quoi qu'il en soit, il poursuit aujourd'hui et il achève sa longue et savante course à travers tous les cultes de l'antiquité profane et sacrée, cherchant et découvrant partout, à la lumière de la foi et de la tradition, la trace des esprits et de leurs manifestations diverses. Déjà il en a raconté l'histoire au ciel et dans la première humanité ; puis il les a montrés bons et mauvais, et, suivant leur qualité, ou ministres de Dieu dans le gouvernement du monde et la préparation providentielle du Messie, ou ministres de Satan dans les phénomènes extra-naturels du paganisme et la longue séduction exercée par là sur les peuples ; alors il a produit l'acte de naissance de l'idolâtrie, en a suivi la marche dans ses étapes principales et en a donné les formes diverses, fétichisme, cosmolâtrie, dont il a révélé le sens et l'*esprit* en les rapprochant des dogmes, rites et cultes orthodoxes. Il achève aujourd'hui cette exposition des dogmes, des formes et des rites de l'idolâtrie, qu'il éclaire toujours par ceux du culte judaïque.

Voici d'abord l'astrolâtrie ou adoration des génies ou esprits sidéraux. Ici, il rencontrait Dupuis, dont il accepte les prémisses et ne repousse que les conclusions. Comme Dupuis, il constate l'accord remarquable de toutes les *histoires et légendes* religieuses avec les noms et la marche des constellations ; mais, contre Dupuis, il soutient la *réalité* de ces mêmes histoires, parce qu'il n'est pas réduit à opter entre elles et le symbolisme sidéral, voyant dans le sabéisme non uniquement l'adoration des astres, mais en même temps et avant tout l'adoration de leurs élohim ou de leurs dieux. Théologie sidérale païenne, théologie sidérale juive, sous la diversité des noms et des formes, sont au fond identiques, parce que toutes les deux, l'une par une sacrilège parodie, l'autre par une harmonie céleste, se rapportent au Soleil de justice autour duquel tout gravite dans le monde religieux, comme tout, dans notre monde physique, gravite autour du soleil matériel.

— Ces idées, suivant nous grandes et vraies, étonneront au premier abord, effaroucheront non-seulement les mythologues rationalistes, mais les mythologues catholiques eux-mêmes, qui, il faut bien le dire, en religion et en philosophie, et à plus forte raison en histoire et en exégèse idolâtrique, s'inspirent trop, depuis trois siècles, du rationalisme. Trop de catholiques, mettant l'homme à la place de Dieu, substituant la nature à son auteur, cherchant à tout des explications naturelles et rationnelles, font au divin et au surnaturel leur part, et ne sont jamais plus heureux que lorsqu'ils l'ont faite bien petite. M. de Mirville, certes, n'est point leur homme; peut-être même tombe-t-il quelquefois dans l'excès contraire. Mais qu'importe? A son édifice vous arracheriez une pierre, puis une pierre encore, qu'il resterait debout ou qu'il se réparerait de lui-même, parce qu'il recèle cet *esprit* ou ces *esprits* par lesquels, — qu'on le veuille ou non, — tout se fait, tout se gouverne dans le monde moral, et même dans le monde physique.

— M. de Mirville a dit le dernier mot de l'astrolâtrie; le dernier mot aussi de l'anthropolâtrie et de la nécrolâtrie, ou de l'adoration des médiums soit de naissance, soit d'outre-tombe. Le rationalisme, ici encore, voudra tout expliquer par le symbolisme ou par un étroit evhémérisme. Impossible! Qu'est-ce qu'un héros? Est-ce un homme? Oui, sans doute; mais c'est aussi un dieu, c'est aussi un astre, car ces héros du paganisme, étudiés dans leur histoire, leur liturgie, leur philosophie, sont tous des héros *solaires*, tous *filis de vierge*, finissant tous par une *passion*. Ce sont des démons, disent les saints Pères, d'accord avec des âmes de géants. Tous ces *sauveurs* païens, ajoute M. de Mirville, sont des plagiaires du vrai Sauveur, qui seul a pu dire: « Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs; » *voleurs sans le savoir*, obéissant à une prédestination fatidique ou de naissance. Ainsi en est-il des héros après la mort ou des médiums d'outre-tombe: mânes ou cadavres, peu importe leur état et leur nom, ils sont *possédés* par un *esprit* qui se sert d'eux pour des apparitions et des oracles. Ce chapitre de la nécrolâtrie est particulièrement instructif et curieux chez M. de Mirville. C'est là qu'il faut voir le sens du culte, soit privé, soit public, des mânes, des larcs ou des pénates dans l'idolâtrie ancienne et moderne; et aussi la solution dernière de la question des rites chinois, qui, pendant plus d'un siècle, a divisé les missionnaires catholiques, et même tenu indécié le saint-siége, à qui arrivaient tant de rapports contradictoires. C'est encore là qu'on trouvera la vérité sur la nécromancie ou l'évocation des morts, aux divers



âges de l'histoire, sur les âmes séparées de la Bible et le grand drame de Samuel, et même sur les revenants et les vampires, dont la popularité devait appeler l'attention de l'auteur. — M. de Mirville procède de la même façon dans son chapitre sur la *théologie des monuments*, où il expose la philosophie, toujours surnaturelle ou surhumaine, des hiéroglyphes, des obélisques, des pyramides, des papyrus et des statues, notamment de la statue parlante de Memnon : autant de formes anciennes du spiritisme contemporain ; — dans son chapitre de la *pythomancie* ou de la divination des païens, où il prouve qu'il y avait là non pas jonglerie, ni symbolisme, ni illusion, ni hasard, ni même magnétisme naturel, mais spiritisme toujours, seule explication catholique des oracles, et, en particulier, des oracles sibyllins ; — enfin, dans son chapitre de la *théurgie sacerdotale*, un de ces chapitres délicats comme nous en avons signalé dans les volumes précédents, où il dit le *dernier mot* des infâmes mystères, et qui, cette fois encore, doit être confié aux seuls *initiés*, — on nous entend, — et toujours caché aux *profanes*, c'est-à-dire aux enfants et aux femmes.

Suit une dernière partie, renfermant la philosophie et les conclusions de ce mémoire : deux chapitres fort importants, mais un peu embarrassés par de longues hésitations, dont l'auteur nous fait la confession humble et franche, et par des excursions sur le livre imprévu de M. Renan, dont M. de Mirville, naturellement, n'avait pas fait entrer la réfutation dans son plan primitif. L'objet de ces chapitres est de faire tourner de si longues études au triomphe suprême de la vérité. Mais, ici, une difficulté grave : puisque, suivant l'auteur, le mosaïsme et le paganisme ont été également la religion et le règne des esprits, comment distinguer entre les uns et les autres ? Des deux côtés, apparitions d'esprits et prodiges : à quel signe reconnaître les bons des mauvais ? L'*Elohim* des Hébreux ne serait-il pas un simple dieu national, comme les *élohîm* des Egyptiens, des Babyloniens ou des Perses ? Sans doute, en comparant thaumaturgie et pneumatologie en elles-mêmes, dans leurs médiums, dans leurs rites, dans leur but moral, on est amené à conclure en faveur d'Israël : de son côté, par exemple, se voient des prodiges exceptionnels, des résurrections, notamment, où se révèlent le créateur du monde et le maître de la vie ; néanmoins, pour résoudre la question, il faut prendre les choses de plus haut, et remonter à Jésus-Christ qui, seul, explique et sauve tout. C'est lui, c'est le Verbe qui parle dans l'Ancien Testament. Sans doute, il parle par des anges qui représentent sa personne ; mais

il parle avec les anges. Or, le Verbe et Jéhovah ne sont qu'un. Jéhovah, l'*Elohim* national des Hébreux, est donc, en même temps, l'*Elohim* créateur du ciel et de la terre. Et si le Verbe semble parler et agir dans les cultes idolâtriques aussi bien que dans le culte ju daïque, c'est que, — nous l'avons déjà insinué, — en vertu de traditions primitives ou de pastiches démoniaques, le messie-sauveur était, chez les païens comme chez les Juifs, l'objet de l'attente universelle, la réalité de toutes les figures, de tous les symboles et de tous les rites ; c'est que, chez les païens comme chez les Juifs, encore une fois, il y avait tout un système de prédestination historique, organisé dans l'intérêt futur de ce seul fait. « Il n'en faut pas davantage, » a dit Bossuet, qui a si bien donné le mot de l'histoire universelle. Du reste, en venant au monde et pendant sa mission, Jésus a prouvé que tout se rapportait à lui. Lui seul a accompli et réalisé toutes les prophéties ; puis, il s'est proclamé Dieu par sa doctrine et sa morale, par ses miracles, et surtout par sa propre résurrection ; enfin, il s'est montré maître de Satan, en le dépossédant de son empire ; maître du monde, en le délivrant par un vaste et universel exorcisme. Satan, il est vrai, essaie de rentrer dans son règne et de reprendre le sceptre du monde ; et, au terme de son livre, M. de Mirville prévoit la venue d'une grande et prochaine hérésie, qui s'armera du surnaturel contre le surnaturel divin. Le naturalisme et le matérialisme seront, sans doute, les premiers vaincus ; mais le *spiritisme*, — puisqu'il faut l'appeler par son nom, — visera plus haut : des prophètes il voudra faire de simples voyants ; de nos thaumaturges, des médiums ; et du *médiateur* homme-dieu, un médium exceptionnel. Ce serait le retour du paganisme, avec tout son personnel de théurges et de dieux. Songeons-y : c'est l'avis que nous donne M. de Mirville ; et, au lieu de nous épuiser en disputes stériles, au moins inopportunes, tournons-nous contre l'ennemi, l'unique ennemi, dont l'œil le moins clairvoyant doit voir partout se redresser la tête écrasée. Ne soyons ni rationalistes ni semi-rationalistes : il n'y a point de rationalisme catholique ; ne prêtons pas des armes à nos adversaires par un naturalisme dangereux ; ne voyons dans le monde que l'action normale et continue de Dieu et de ses anges, ou que l'intervention prodigieusement anormale de Satan et de ses suppôts ; secondons l'un, combattons l'autre : et alors, sur les débris du matérialisme et du rationalisme déjà vaincus par le spiritisme, tombera le spiritisme lui-même ; *Princeps hujus mundi ejicietur foras*, et le Messie-Dieu rentrera vainqueur dans son royaume délivré.

« damner (t. II, p. 147)? » N'a-t-il pas prêté ici à tous les fautes de quelques-uns? n'a-t-il pas, en conséquence, manqué de logique et de justice? Nous laissons à sa conscience le soin d'en décider. — Ailleurs, en parlant de deux officiers condamnés et fusillés pour avoir, au mépris de leur serment, abandonné le drapeau des Bourbons pour suivre celui de Napoléon revenant de l'île d'Elbe, il écrit : « Dans « une crise aussi *extraordinaire*, il ne saurait y avoir, dans le choix « de parti, ni crime, ni erreur (t. I, p. 192); » comme si, répondrons-nous, dans une crise *extraordinaire* la morale subissait un changement! Et nous ajouterons avec un sage : Une mauvaise maxime est plus dangereuse qu'une mauvaise action. ANOT DE MAIZIÈRE.

28. **VIE** de M. GORINI, curé de la Tranchière et de Saint-Denis, auteur de la *Défense de l'Eglise*, par M. l'abbé F. MARTIN, missionnaire apostolique, chanoine honoraire de Belley. — 1 volume in-12 de xx-294 pages (1863), chez Toira et Haton; — prix : 2 fr. 50 c.

Nous venons de lire ce livre tout d'un trait, et, pendant que nous sommes encore sous la douce et vivifiante impression de cette lecture, nous tenons à féliciter et à remercier l'auteur. Disons d'abord tout d'un mot, le mot de la Fontaine : « C'est proprement un charme ! » Et dire que M. l'abbé Martin se défait du charme qui le gagnait lui-même à son œuvre ! Non, ce charme n'était pas trompeur ; il émane du sujet et se communique à tous ceux qui l'approchent. A vrai dire, il n'y a de bons livres que les livres faits sous l'inspiration d'une vive sympathie. Le cœur, disait Pascal, a ses raisons que la raison ne connaît pas, et, dans certaines matières, telle qu'est celle-ci, le cœur seul voit et sent juste. Laissons M. Renan dire qu'il faut avoir cru et aimé peut-être, mais ne plus croire et ne plus aimer pour bien écrire une histoire ou une biographie. Sophisme joint à tant d'autres ! Qui a mieux parlé de Dieu, même au point de vue rigoureusement philosophique, que ceux qui l'ont le mieux aimé ? Quand le sujet est divin, ou simplement lorsqu'il est vrai, beau et pur, la foi et l'amour sont les vraies muses inspiratrices. Ces muses ont parlé à M. l'abbé Martin sous la forme et par la voix d'un frère, d'une belle-sœur, de deux jeunes nièces ; il en a recueilli les récits chauds et émus, tout vivants encore de la vie aimée, pleurée et regrettée qui en était l'objet, et tels il les a emportés dans sa mémoire et dans son cœur, tels il les verse dans ces pages, et voilà pourquoi ces pages sont si vivantes elles-mêmes, si pleines d'une contagieuse émotion.

C'est un roman que ce livre : le roman de l'âme humaine, du ministère pastoral, le roman de la science ; mais roman en ce sens seulement qu'il a du genre l'émotion et l'entrain sans l'amollissement périlleux du cœur, l'idéal sans la chimère, le réel sans le réalisme ; en ce sens encore que ce qui pourrait être fictif, que ce qui paraîtrait tel à tous si les faits n'étaient pas là vivants, incontestables, se réalise dans la plus touchante personnification. C'est le vrai roman, c'est-à-dire la vraie peinture d'un homme excellent, d'un bon prêtre, d'un savant de premier ordre. En parcourant ces douces scènes de famille, ces scènes non moins douces, mais plus fortes, du ministère pastoral, nous nous disions : Voilà l'homme, voilà le vrai curé de campagne ; et nous nous rappelions involontairement ces peintures si fades, si écœurantes, malgré tout le talent du peintre, qu'on nous a faites trop souvent de nos curés de village, ce Jocelyn, par exemple, si petit, si mesquin, si répugnant, à côté de ce délicieux abbé Gorini, si grand, lui, dans le cercle étroit et obscur de sa vie, si respectable et si sympathique. Mais le romanesque, — toujours dans le meilleur sens du mot, — apparaît surtout en plein dans la partie de ce livre où sont racontés les travaux du savant et les prodiges de son érudition, et l'on se demande à chaque instant, avec Augustin Thierry : Est-ce un rêve ou une réalité ? Tout cela a-t-il eu vraiment pour théâtre un presbytère de village, perdu dans un désert, loin des grandes bibliothèques et de la conversation des hommes d'étude et de savoir ? Voilà le Faust chrétien, sans autre magie que la foi et l'amour de l'Eglise. — Et nous venons de dire tout l'abbé Gorini, dont trois mots résument l'existence : Dieu, la science et la famille. M. l'abbé Martin ajoute, dans une page que tous les comptes rendus lui emprunteront, tant elle donne une idée nette et juste de son livre et de son héros : « L'abbé Gorini a tenu tout à la fois de l'autel, du cloître et du foyer domestique. Chez lui, le curé n'a pas nui au savant, ni le savant au curé, et le sacerdoce et la science, loin de repousser la famille, s'en sont fait un délassement et un appui. De cette physionomie triple et une, où les contrastes se fondent, où les traits disparates s'unissent, résulte un type rare, qui ne rappelle aucune analogie connue. C'est une vie dont toute la beauté est *en dedans* ; car à peine trouverait-on une existence de prêtre si peu mêlée dans les événements et les agitations du monde ; celle de l'abbé Gorini fut toute réfugiée dans la piété, dans la famille et dans les livres, dans les livres surtout. C'est là qu'il faut le surprendre. Sauf quelques points qui mar-

« quent ses stations, Brou, Meximieux, Nantua, la Tranclière, Saint-Denis, la terre n'a pas gardé l'empreinte de ses pieds ( pp. XIII « et 28 ). » Cela dit, M. l'abbé Martin raconte la naissance si humble de l'abbé Gorini ; son enfance si dénuée et si pure ; son éducation, où se rencontraient déjà, pour l'enfant et pour le jeune homme, tous les obstacles et tous les secours providentiels qui se retrouveront dans la vie du prêtre et du savant ; son ordination et le premier exercice de son sacerdoce ; son court professorat et la disgrâce qui le jette à la Tranclière ; — car l'abbé Gorini a été disgracié et l'est resté vingt ans ! Disgrâce heureuse, dont il souffrit beaucoup, mais à laquelle nous devons le bon et vertueux prêtre, et surtout le savant prodigieux : traité, en effet, suivant son mérite, et placé sur un éclatant théâtre et dans un ministère absorbant, que serait devenue sa douce humilité, et que serait-il resté pour ses chers livres ? — Nous voici donc, et pour dix-neuf ans, à la Tranclière, dans cette âpre et malsaine solitude, dont M. l'abbé Martin nous fait une peinture qui ne ressemble guère aux fausses idylles des romanciers de la vie pastorale. Mais chaque semaine le pauvre curé reçoit sa famille, chaque semaine il va la voir à Bourg, où l'appelle le double attrait des siens et des livres. Quel charmant intérieur ! Puis, les anecdotes touchantes du ministère paroissial, les soins affectueux du curé pour les bêtes qu'il aime comme un François d'Assise, le curé lui-même, si bon dans ses tristesses, si naïf dans ses joies, toujours si homme et si prêtre, tout cela forme un ensemble ravissant. Naturellement, M. l'abbé Martin appuie sur l'histoire du savant et de l'écrivain. C'est dans son livre qu'il faut chercher la genèse de la *Défense de l'Eglise*, dont l'abbé Gorini lui-même nous avait déjà appris quelque chose ; c'est là qu'il faut voir par quelles voies l'humble curé est conduit à sonder les reins de nos géants littéraires, par quels prodiges de patience et de courage, d'économie et de privations, il se procure des livres ; comment il compose le sien, quelle violence il se fait et on lui fait à lui-même pour l'achèvement de cette œuvre ; avec quelle défiance modeste il la publie, avec quelle joie naïve il en reçoit le succès ; quel accueil lui est fait par les catholiques et les ennemis de l'Eglise, quelle impression elle produit sur ceux qu'elle a combattus, et notamment sur Augustin Thierry, dont la conversion et la mort sont racontées ici avec les détails les plus intéressants. Suit une analyse fort bien faite de l'ouvrage, et une appréciation non moins remarquable soit de sa valeur, soit de son caractère, soit des adversaires qu'il combat. M. l'abbé Martin juge ces adversaires plus

sévèrement que ne l'a fait l'abbé Gorini, tout en expliquant les causes de la modération du doux et humble prêtre. — Et ici surgirait une grosse question de polémique religieuse, la question de la modération ou de la violence dans les luttes contre les ennemis de l'Eglise. Tous les catholiques, les violents comme les modérés, ont été d'accord pour saluer l'œuvre de l'abbé Gorini. Le P. Lacordaire et M. de Montalembert, qui ont si souvent abrité la violence sous le drapeau de la modération, ne manquèrent pas de louer dans la *Défense de l'Eglise* la qualité qu'ils exigeaient chez les autres, mais dont ils étaient sans doute dispensés eux-mêmes, car ils s'en firent aussitôt une arme contre leurs adversaires catholiques. M. Louis Veillot, qui, plus que personne, avait travaillé à la publication du livre et l'avait patronné dès son apparition, se contenta d'écrire à l'abbé Gorini : « Il ne m'a pas du tout déplu qu'on louât votre douceur et qu'on « l'opposât à ma rudesse. Ni votre douceur ni ma rudesse ne sont « des crimes à mes yeux. Nous faisons l'un et l'autre de notre mieux ; « il faut plusieurs notes dans un concert ( p. 213 ). » C'est bien cela : doux et rudes, les uns et les autres ont leur rôle à remplir dans la défense de l'Eglise. La modération de l'abbé Gorini eut pour effet de lui gagner ses adversaires, qui louèrent sa personne et se firent les principaux auteurs du succès de son livre. Mais, à part Augustin Thierry, pas un, que nous sachions, n'a renoncé à ses idées ni corrigé une seule de ses erreurs, et la foule lettrée, laissant à notre unique usage les rectifications de l'abbé Gorini, les écoute toujours comme des oracles, les honore comme les seuls dieux de la science. C'est que, bien souvent, il ne suffit pas de réfuter l'erreur ; il faut encore, particulièrement en France, la dépouiller de son prestige et de son culte ; il faut la rendre odieuse ou ridicule, et alors seulement elle perd son crédit et son influence pernicieuse. Or, voilà à quoi excellent les violents, M. Louis Veillot plus que tous les autres : seuls quelquefois ils réussissent à démonétiser l'erreur, qui a cours, malgré tous les modérés du monde, tant qu'elle porte une image princière, c'est-à-dire l'image d'un homme qu'une fausse opinion maintient au premier rang de la république des lettres. Laissons cela, et revenons au bon abbé Gorini.

Dans une meilleure position, dans quelques honneurs ecclésiastiques, et surtout dans son retour en grâce auprès de ses supérieurs et de ses confrères, il reçut de ses travaux une récompense qui lui fut personnellement bien chère, plus chère encore quand il l'envisageait du côté des siens. Il se remit alors à ses études, qu'il étendit en di-

vers sens ; il revint à ses *Mélanges de littérature latine*, point de départ abandonné de la *Défense de l'Eglise*, dont on nous fera jouir bientôt ; mais, sentant ses forces l'abandonner, il se concentra dans son grand ouvrage et en prépara une seconde édition. C'était proprement son œuvre, en effet, ce que Dieu et l'Eglise demandaient de lui : aussi, à peine en avait-il corrigé la dernière feuille que la vie lui était retirée. Il mourut en saint, après avoir vécu en prêtre et en savant, laissant au clergé une grande leçon et un grand exemple à suivre. Plus de prétexte à l'oisiveté pour les prêtres occupés au ministère paroissial, ni dans le manque de but, ni dans le manque de livres. Aucun n'est plus dépourvu que ne l'a été l'abbé Gorini, aucun n'aura à travailler autant d'années avant de voir un débouché à ses travaux. Oh ! si, nous ne disons pas de chacun des presbytères de nos campagnes, mais de chacun seulement de nos diocèses de France, il pouvait sortir un livre comme la *Défense de l'Eglise* ! combien vite le clergé aurait reconquis sa place à la tête de la science, et quelle direction il pourrait donner aux idées et aux mœurs ! Que ce soit le résultat de ce livre, et ainsi sera atteint, nous le savons, le but de l'auteur, qui lui-même prêche d'exemple comme de précepte, en marchant avec tant d'honneur sur les traces de l'abbé Gorini, son compatriote et son ami.

U. MAYNARD.

29. VOYAGE au pays des bêtes, scènes familières d'histoire naturelle, par M. Doury. — 2<sup>e</sup> partie. — 1 volume in-12 de 426 pages (1863), chez A. Bray ; — prix : 3 fr.

Cet ouvrage est la continuation de celui dont nous avons parlé déjà (t. XXIX, p. 422) ; nous pouvons ajouter qu'il a le même mérite, celui d'être approprié à l'intelligence et au goût des enfants, pour lesquels il est spécialement composé.

M. Doury, après avoir fait connaître les animaux qui peuplent nos basses-cours, nos plaines, nos vergers, nos taillis, nos rivières, nos étangs, veut aujourd'hui nous mettre en présence des animaux qui habitent les pays étrangers ; en conséquence, il nous conduit au jardin d'acclimatation, où nous trouvons les animaux auxquels nous avons offert, au bois de Boulogne et au Muséum du jardin des plantes, toutes les joies que comporte la captivité et l'exil. — Cette visite faite à nos voisins, nous partons avec M. Doury pour l'Asie, pour l'Afrique et pour l'Amérique, dont nous explorons non-seulement la surface, mais les mines, les volcans et les cavernes, et cela au moyen

d'une fiction qui nous rappelle notre mythologie et nous rend les compagnons de voyage de Pluton enlevant Proserpine. Après avoir étudié le règne animal, nous étudions ainsi le règne minéral. Un tel cours n'est pas sans doute aussi savant que celui de M. Delafosse, mais pour des enfants il a son prix, qui consiste surtout dans son agrément. Il y a des livres éminemment utiles qui ne donnent pas la science, mais qui la font aimer et chercher ; tel est celui-ci, et nous le recommandons aux parents qui viennent d'avoir et qui auront encore à distribuer des étrennes.

Nous espérons que l'année prochaine l'auteur complétera son cours d'histoire naturelle, en y ajoutant quelques notions de botanique, et notamment l'indication des progrès qu'a fait faire à cette science l'habile botaniste du Luxembourg ; là aussi, pour les arbres fruitiers, il y a un jardin d'acclimatation, là aussi l'art de la Quintinie a reçu d'admirables perfectionnements. En somme, il en résulte qu'avec plus de gibier, de volailles et de poissons, nous avons aussi des fruits plus abondants et meilleurs ; il en résulte enfin que nous sommes dans de meilleures conditions de vie matérielle : il est des gens que cela console de beaucoup de mécomptes. Une des grandes habiletés de M. Doury, qui ne pouvait tout dire, c'est d'avoir expliqué de préférence à ses lecteurs ce qu'ils ont le plus d'intérêt à connaître et le plus de moyens de comprendre, c'est-à-dire ce qui se rapporte à l'industrie, et ce que des choses connues déjà les aident à apprendre. Bien entendu aussi qu'il a mis à profit, pour obtenir l'attention des enfants, leur amour du merveilleux ; or, dans les œuvres de Dieu que de merveilles ! que de prodiges ! que de mystères ! La pensée lui est venue naturellement d'appeler à son aide le télescope et le microscope, qui reculent les bornes de l'immensité, qui nous apprennent qu'il y a telle étoile dont la lumière est des années à venir jusqu'à nous ; qu'il y a soixante mille espèces d'insectes connues, et que, dans une goutte d'eau ou de vinaigre, il y a un monde habité. — La pensée lui est venue plus naturellement encore de faire admirer et bénir le Créateur dans le spectacle de la création, et de tirer une instruction religieuse d'un enseignement scientifique ; ajoutons qu'il a donné ces leçons de religion dans une juste mesure, et qu'il a craint de compromettre la plus sainte des causes par une manière fatigante de la plaider.

M. Doury sait aussi placer son érudition sous la protection de quelque historiette, de quelque anecdote ou même d'une légende, comme celle



Ardant frères, à Limoges, et chez Guérin, Muller et Cie, à Paris (*Bibliothèque catholique des communes*) ; — prix : 1 fr. 50 c. cartonné.

Une coutume sauvage s'est longtemps perpétuée sur les côtes du nord-ouest du pays de Léon et sur celles de la Cornouaille, le long de la baie d'Audierne, depuis la pointe de Penmarch jusqu'au raz de l'île de Sein. Les habitants encore à demi barbares de ces rivages battus par des tempêtes presque continuelles, regardaient comme un droit pour eux de recueillir les débris des navires naufragés et les épaves que le vent d'ouest poussait à la côte. On les voyait quelquefois allumer des signaux trompeurs sur leurs rochers pour y attirer les bâtiments en détresse ; parfois donner la mort aux malheureux naufragés que les lames jetaient vivants sur la plage, de crainte, sans doute, de se voir disputer par eux leur odieux butin. Habitué dès l'enfance à regarder l'Océan comme leur tributaire, — « comme « une vache qui mettait bas pour eux, » disaient-ils dans leur énergique langage, — faisant ce qu'ils avaient vu faire à leurs pères, ils étaient loin de comprendre l'atrocité d'une pareille coutume : elle n'était pour eux que l'exercice d'un droit traditionnel. Ces rudes et étranges populations ne furent réellement converties au christianisme qu'au xvii<sup>e</sup> siècle, par un saint prêtre, Michel le Nobletz de Kerodern, « le dernier apôtre de la Bretagne, » et par son disciple, le P. Maunoir. L'autorité civile prit, vers la même époque, des mesures énergiques pour faire cesser ce fléau : plus d'une fois, des luttes terribles s'engagèrent alors, au bruit de la tempête, entre les soldats gardes-côtes et les *naufrageurs* auxquels ils venaient arracher leur proie. L'influence des pasteurs, bientôt toute-puissante sur ces nouveaux chrétiens, fit plus que l'emploi de la force pour mettre un terme à ces scènes de sauvage cupidité. Les fils des derniers chercheurs d'épaves sont aujourd'hui d'héroïques sauveteurs, toujours prêts à porter secours aux navires en détresse, quelle que soit la couleur de leur pavillon.

C'est cette heureuse transformation, opérée sous l'influence civilisatrice de la religion, dans un village d'Armorique, à la voix d'un prêtre zélé, que l'auteur de ce récit a voulu peindre. L'action se passe au siècle dernier. Trois pêcheurs, honnêtes en tout ce qui ne touche pas à l'exercice du *droit de bris*, fatigués du calme de la mer, qui, depuis longtemps, ne leur a pas apporté de proie, prennent la résolution de recourir à un moyen surnaturel, infallible selon eux, pour faire cesser la tranquillité des éléments. Ils se rendent à minuit dans

la lande de Carnac, munis de la verveine préservatrice, portant avec eux des galettes emmiellées qu'ils doivent déposer auprès des pierres, offrande agréable entre toutes aux nains, capricieux habitants des menhirs. Mais ces perfides pêcheurs ont mêlé de la suie au miel, et ils savent que les nains, déçus dans leur gourmandise, ne peuvent manquer de témoigner leur colère en excitant les tempêtes. Les téméraires, troublés par la vue d'un fantôme, abandonnent leur œuvre coupable, et le recteur, qui a été instruit de ce qui se passe, parvient à les ramener à de meilleurs sentiments. Cependant le temps change tout à coup : un navire hollandais se brise contre les rochers ; le bon prêtre, aidé de ses nouveaux auxiliaires, parvient à grand'peine à arracher les passagers à la mort. Son triomphe ne se borne pas là : il réussit à faire comprendre à ses paroissiens l'odieux de leur conduite, et obtient d'eux la promesse solennelle de renoncer à jamais au droit d'épaves. Cette victoire du pieux recteur, — trop brusque peut-être pour être vraisemblable, — est un peu gâtée aussi, il faut l'avouer, par la présence de deux cents baïonnettes appelées de Lorient pour châtier les coupables.

Malgré un style beaucoup trop négligé et l'insuffisance de la couleur locale, presque toujours banale et indécise, quelquefois même fausse, ce récit est, à tout prendre, plus intéressant et mieux conduit que ceux que l'on rencontre dans la plupart des publications analogues. Il sera lu avec plaisir par les jeunes gens, auxquels il paraît surtout destiné.

CHARLES DE GAULLE.

**32. LES CATHOLIQUES LIBÉRAUX**, par M. l'abbé Jules MOREL. — 1 volume in-8° de XL-398 pages (1864), chez Etienne Giraud ; — prix : 5 fr.

Rien ne nous est pénible comme de ne pouvoir pas parler à notre aise des livres pour lesquels nous sentirions le plus de sympathie. Que nos amis nous excusent, ou plutôt nous plaignent ! Ils ne veulent pas notre mort, mais que, sans nous convertir, nous vivions pour leur rendre, en circonstances opportunes, nos petits services. Ce n'est pas ici le cas. Devant ce livre, comme devant tout fruit défendu, il y a contre nous un *morte morieris* que nous ne saurions affronter. Les *catholiques libéraux* ! c'est-à-dire les rapports entre l'Eglise et l'Etat, les principes de 89 ! Avec quel *abrenuntio* nous devons fuir devant ces thèses *sataniques* ! Qu'il nous suffise de dire que M. l'abbé Jules Morel, voulant réfuter les objections de ceux qu'on appelle les *catholiques libéraux*, a recherché de bonne foi les plus spécieuses, présen-

tées par les écrivains les plus autorisés du parti, et qu'après avoir balancé entre plusieurs de ceux en qui ce parti se personnifie, il a choisi pour ses représentants un prélat, un prêtre, un homme d'Etat de l'opposition et un publiciste du gouvernement. Le prélat est Mgr de Ketteler, évêque de Mayence, auteur du livre intitulé : *Liberté, autorité, Eglise, considérations sur les grands problèmes de notre époque*, livre qui, traduit en français par M. l'abbé Bélet, a eu, de ce côté du Rhin, en passant par toutes les trompettes catholico-libérales, le même retentissement que de l'autre; — le prêtre est M. l'abbé Godard, mort récemment dans la paix de l'Eglise, après avoir vu, grâce à une louable soumission et à des corrections importantes, lever l'interdit mis d'abord par l'Index sur son ouvrage *les Principes de 89 et la doctrine catholique*; — l'homme d'Etat est M. de Falloux, dont l'histoire du *Parti catholique* est examinée ici, non plus au point de vue des faits, mais au point de vue des principes; — le publiciste gouvernemental, enfin, est M. de la Guéronnière, étudié par M. l'abbé Jules Morel dans sa trop célèbre brochure : *Napoléon III et l'Italie*. — Dans un appendice, M. l'abbé Morel joint à Mgr de Ketteler Mgr Cruice, auteur d'une récente brochure intitulée : *Accord de la religion et de la liberté*; et il explique à sa manière en quel sens la congrégation de l'Index avait condamné le livre de M. l'abbé Godard, et en quel sens elle l'a relevé de sa première sentence. — Ce que nous pouvons ajouter sans mettre même le bout du pied sur un terrain qui dévore ses habitants et jusqu'aux simples voyageurs, le voici en deux mots : 1° Ce que la foi oblige les catholiques dits libéraux à refuser à ceux avec lesquels ils voudraient réconcilier l'Eglise, rendra toujours leurs concessions insuffisantes, en sorte que toute conciliation sur ce terrain du libéralisme semble un leurre, sinon une duperie; 2° pour arriver même à une paix plâtrée et fictive, ils doivent infliger à l'histoire et à la pratique constante de l'Eglise, à ses récents enseignements, des commentaires ou plutôt des contorsions qui ressemblent fort à une violence faite à la vérité. Qu'on lise, par exemple, dans le livre de M. l'abbé Morel, — qui cite tout *in extenso* et en latin, — les décrets de Pie VI relatifs à la révolution française, les encycliques de Grégoire XVI et de Pie IX, et qu'on nous dise, la main sur la conscience, qui, des catholiques libéraux ou de leurs adversaires, est d'accord ou en opposition, soit avec la lettre, soit avec l'esprit de ces documents.

33. **LA COURONNE** de roses blanches, suivie d'autres nouvelles, par Mme DE STOLZ. — 1 volume in-12 de 228 pages (1863), chez H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipsig, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Nous préférons, en général, une suite de nouvelles formant un recueil varié, aux romans trop étendus, qui attachent au point de ne pouvoir les quitter sans effort, exposant ainsi le lecteur, s'il n'a beaucoup d'empire sur lui-même, à une grande dépense de temps ou à des distractions trop prolongées. La lecture d'un opuscule qui ne dure pas plus longtemps que la représentation d'une pièce de théâtre, c'est-à-dire une heure ou deux, tout au plus une soirée, repose agréablement l'esprit, rafraîchit l'imagination; ce qui n'empêche qu'il ne puisse y avoir unité de but et harmonie d'ensemble dans le plan qui relie entre eux les divers éléments de ces mosaïques littéraires.

Les douze nouvelles qui composent le recueil de Mme de Stolz n'ont entre elles rien de commun que le bon esprit qui les a dictées : l'auteur, parmi de fort jolies choses, en a glissé aussi d'assez faibles. La première nouvelle, qui a donné son nom à tout le volume, serait digne des plus beaux jours de feu Bouilly, et ne se distingue des contes qui ont tant ému notre jeunesse que par un tout petit trait d'actualité : on y voit figurer deux jeunes gens, membres actifs de la Société de Saint-Vincent-de-Paul; deux messieurs *qui ne comptent pas*, comme dit l'auteur; ce sont effectivement deux comparses. Du reste, le genre est parfaitement conforme à celui de l'auteur des *Contes* et des *Conseils à ma fille*. — *Madame une telle* est une petite étude très-bien faite, qui plaira généralement; c'est la charge de la voisine indiscreète, importune à force d'obligeance, et vous imposant malgré vous des services gênants. Qui n'a connu de ces types-là? — *La Charité, c'est la voie du bonheur*, n'est pas une nouvelle, mais un discours qui n'aurait pas été déplacé dans la bouche d'un excellent prédicateur. Il nous a rappelé même un des sermons de Mgr Dupanloup, et il témoigne de l'esprit éminemment chrétien de l'auteur. — *Un Grain de blé devenu pacha* est un peu forcé. On aurait pu tirer un parti plus heureux de cette donnée. De ce que ce grain de blé est croqué par une poule, il ne s'ensuit pas qu'il soit métamorphosé en poule; et cette dernière, tuée, cuite et mangée, ne substitue point son individualité à celle du pacha qui l'a consommée, au point de lui imposer ses théories

monies expiatoires ; l'eau lustrale était spécialement employée pour ces lustrations ou purifications : *luere*, dans le sens de *laver*, est le même que le grec *λούω*. — M. Mazure dérive *marché* du latin *macellum*, « lieu où se réunissent les marchands et les acheteurs, » et nous apprend que « Varron explique le *macellum* comme étant le « nom d'un grand marché le long du Tibre, ayant pris son nom d'un « certain *Macellus*, propriétaire d'une maison voisine. » Nous comprenons l'explication de Varron, mais nous ne comprenons pas qu'après avoir fait venir si justement le mot *marchand* de *mercari*, faire le commerce, qui vient lui-même de *merces*, marchandises, on aille se jeter ainsi sur une étymologie improbable, lorsqu'on a le mot latin *mercatus*, qui signifie précisément *négoce* et *marché*.

Nous pourrions multiplier ces observations ; elles n'infirmeseraient en rien le mérite du nouveau dictionnaire ; ceux qui savent combien il est facile de s'égarer dans le labyrinthe de l'étymologie ne pourraient s'étonner de voir relever une centaine d'étymologies douteuses et fausses dans un ouvrage où il y en a plusieurs mille. — Ce que nous louons particulièrement dans l'œuvre de M. Mazure, c'est l'esprit chrétien et vraiment philosophique, c'est la justesse du plus grand nombre des aperçus, ce sont les progrès qu'il fait faire sur plusieurs points à la science de l'étymologie et de la synonymie. Tout n'est pas fait sans doute ; il y a des erreurs ; il y a ici des timidités qu'on regrette, là peut-être des hardiesses malheureuses ; mais, nous le répétons, l'ensemble est bon, estimable, et nous ne craignons pas d'affirmer que le *Dictionnaire étymologique de la langue française* rendra de véritables services aux maîtres et aux élèves des collèges, et en général à toutes les personnes qui veulent acquérir une juste connaissance des mots de notre langue. C'est là le but que l'auteur s'est proposé ; il l'a atteint.

J. CHANTREL.

38. LA DIVINITÉ de Jésus-Christ ; démonstration nouvelle tirée des dernières attaques de l'incrédulité, par M. Auguste NICOLAS, auteur des *Études philosophiques sur le christianisme*. — 1 volume in-8° de iv-460 pages (1864), chez A. Vaton ; — prix : 6 fr.

Beaucoup de ceux à qui on avait annoncé un nouvel ouvrage de M. Auguste Nicolas sur la divinité de Jésus-Christ, crurent d'abord qu'il allait se borner à reproduire, avec quelque appropriation aux besoins récents, les principaux chapitres de ses *Études philosophiques sur le christianisme*. Grâce à Dieu, il n'en est rien : sans doute, M. Nicolas rappelle ses *Études* et il y renvoie plus d'une fois ; mais

c'est bien un livre tout nouveau qu'il a voulu faire, et qu'en réalité il a fait. Qu'on relise le titre et qu'on le médite, car tout est là : c'est l'incrédulité elle-même qui a fourni les arguments principaux de cette démonstration. Jusqu'ici, l'incrédulité, ou s'était renfermée dans une négation absolue, ou avait soulevé des objections plus ou moins plausibles contre la vérité religieuse, ce qui était encore une sorte de négation. Devant une négation, et une négation le plus souvent sans preuves, on ne peut qu'affirmer ; à des objections on ne répond que par une réfutation qui devient la contre-partie et comme l'épreuve de l'affirmation. Et c'est bien ce qu'avait fait jusqu'à ce jour l'apologétique religieuse, soit que, sans tenir compte de négations vaines, elle déroulât la paisible et pourtant inexpugnable suite de ses preuves, soit que, se retournant du côté de l'erreur, elle opposât à ses attaques les réponses d'une polémique victorieuse. Mais, jusqu'à ce jour, la foi et l'incrédulité se rencontraient sans se mêler jamais ; elles ne s'empruntaient rien l'une à l'autre ; elles poursuivaient côte à côte leur œuvre, l'une de mort, l'autre de vie, sans en venir sur un terrain commun où elles pussent ou s'entendre ou se livrer un combat définitif. Aujourd'hui, l'incrédulité change enfin de tactique. De purement négative qu'elle avait été toujours, elle se fait positive ; elle veut avoir à son tour ses affirmations et ses explications. La personnalité et le rôle de Jésus-Christ, l'établissement du christianisme et la révolution qu'il a opérée dans le monde, l'Église et sa merveilleuse perpétuité : toutes ces grandes choses devant lesquelles elle était passée pendant tant de siècles, soit sans paraître y prendre garde, soit en se détournant à peine pour leur jeter une négation ou un sarcasme, elle les avoue aujourd'hui en fait, elle les étudie sans rire et avec un respect plus ou moins sincère, et elle cherche à les expliquer. Or, voilà ce que M. Auguste Nicolas, — reprenant un mot qu'il avait dit déjà, à la suite du P. Gratry, à propos du *Journal* de Maine de Biran, — appelle un *événement*, qu'il ne veut pas qu'on amoindrisse ni qu'on méprise. Il n'est donc pas de l'avis que nous avons émis nous-mêmes, à savoir que le sifflet seul aurait dû répondre à M. Renan ; mais nous ne le blâmons pas d'avoir pris trop au sérieux un homme et une œuvre qui lui ont été l'occasion d'un si beau livre, ni de s'être placé à un point de vue d'où il a pu découvrir et nous montrer ensuite un horizon si vaste et si resplendissant de vérité.

Telle est la « situation nouvelle de la question religieuse ; » cette question, M. Auguste Nicolas la pose ensuite : ce n'est plus

la question de tel ou tel dogme chrétien, de telle ou telle notion de l'Eglise, comme aux temps des diverses hérésies; c'est la question de la destinée humaine tout entière, impliquée dans celle-ci : Jésus-Christ est-il ou n'est-il pas Dieu? C'est la question qui s'agite depuis cent ans entre la révolution et l'Eglise, et qui doit être enfin vidée, à la ruine ou au salut de l'homme et de la société. — Malheur à qui ne voit pas cela ! Pitié pour ces catholiques libéraux qui, pour ménager les instincts révolutionnaires de notre âge et flatter la « société moderne, » se demandent encore naïvement ce que c'est que la « révolution, » et blâment M. Nicolas de l'avoir mise en cause ! Mais tout est là, car il s'agit uniquement de savoir qui l'emportera, de la révolution, c'est-à-dire de l'esprit antireligieux et antisocial qui rejette Dieu du monde et l'Eglise de la société, ou de l'Eglise qui, en s'affirmant elle-même affirme Jésus-Christ, en affirmant Jésus-Christ seule affirme Dieu, et par là sauvera tout dans l'homme et dans le monde.

Telle est la question. Pour la résoudre, deux méthodes, *la nôtre et la leur* : *la nôtre*, c'est-à-dire la grande méthode, éminemment logique et rationnelle, partant toujours de la raison, de quelque part que la raison parte elle-même : philosophie, histoire ou science ; par conséquent, ne partant jamais, quoi qu'en dise M. Havet, du surnaturel et de la foi, ne les supposant pas même, mais aussi ne les écartant pas, et ne les admettant enfin que lorsqu'il faudrait, pour les rejeter, rejeter la raison même ; — *la leur*, qui a pour procédés auxiliaires la divination et la conjecture, le roman et le libelle, la théorie de l'imposture et de la folie, qui a pour fondement la négation indiscutable du surnaturel en possibilité et en fait, c'est-à-dire l'athéisme. Dès lors, la question est jugée : Jésus-Christ est Dieu, cela résulte évidemment, et avant toute discussion, de la question posée et de la méthode employée soit pour l'affirmer, soit pour la nier.

Mais cette démonstration préliminaire et indirecte ne suffit pas ; M. Auguste Nicolas. Il aborde alors directement la thèse, et voici comment il procède. Chez M. Renan et ses séides, il y a des aveux et des explications, des oui et des non. Or, l'auteur s'empare des affirmations et des aveux, et les transforme en preuves péremptoires de notre foi ; il montre ensuite que les explications naturelles sont détruites par les aveux, les négations par les affirmations, et que, par conséquent, soit qu'ils édifient soit qu'ils renversent, M. Renan et les siens ne font que préparer d'inébranlables fondements à la divinité de

Jésus-Christ. Et voilà comment cette démonstration nouvelle est vraiment tirée, suivant le titre ici fort exact, des dernières attaques de l'incrédulité.

Ainsi, M. Renan reconnaît dans la prophétie un fait surnaturel ; il avoue, de plus, le grand caractère messianique de Jésus : c'en est assez ; et quand il cherche ensuite à tout expliquer par une « espèce « de sens prophétique » répandu chez le peuple juif, il ne fait que confirmer le caractère surnaturel de nos prophéties par la ridicule impossibilité de ses explications. — De même pour les Evangiles. Contre leur véracité, leur crédibilité, il ne produit aucune raison que la raison puisse avouer, et il laisse échapper des aveux qui leur rendent toute leur divine autorité ; les explications par lesquelles il essaie ensuite de se dégager le rivent à son propre piège, et ses compaings Schérer et Havet ne l'en tirent pas mieux et s'y prennent eux-mêmes.

De là, M. Auguste Nicolas arrive au surnaturel et au miracle, c'est-à-dire au fort de l'incrédulité. Impossible ! dit-elle. — Mais c'est nier Dieu et le bon sens ! — Pas de miracles scientifiquement constatés, ajoute-t-elle. — Et quoi ! ils ont eu et ont encore des foules, le monde entier pour témoins et pour garants ! — A la bonne heure, reprend-elle, il y a eu, dans la vie de Jésus, des faits en apparence prodigieux ; mais tout cela, jonglerie et imposture ! — Les miracles de Jésus-Christ sont donc vrais, puisqu'on ne saurait les nier sans porter atteinte à l'honnêteté morale de celui-là même à qui est dû l'idéal moral et la conscience du genre humain !

Si maintenant nous étudions la personne de Jésus-Christ, nous arriverons encore à la conclusion inévitable de sa divinité. Les différents personnages que M. Renan voit en lui sont inconciliables entre eux, et son caractère divin ressort précisément de cette incohérence ; il ressort surtout de toutes les louanges qu'il a faites de l'homme pour se donner le droit chimérique de nier le Dieu, ces louanges supposant précisément le Dieu en lui, puisque, s'il n'était pas Dieu, Jésus-Christ serait forcément le plus vil des hommes. Et aussi bien M. Renan a-t-il été finalement réduit à en faire un fou, après en avoir fait un fourbe ; c'est-à-dire que, pour nier sa divinité, il a dû nier à la fois la conscience et la raison humaine.

L'auteur étudie, suivant les mêmes principes et la même méthode, la passion, la mort et la résurrection de Jésus-Christ, les apôtres et l'Eglise ; il ne manque pas, lui l'auteur de la *Vierge Marie*, de venger la divine mère de Jésus des outrages de nos modernes incroyants ; puis



il conclut : chassée de fuite en fuite, l'incrédulité a été condamnée à se retourner, à se poser en face de nous, et à risquer son explication. Elle a, dans la personne de M. Renan, joué son va-tout, et elle a perdu. A prendre Jésus et son œuvre seulement tels qu'elle nous les donne, Jésus est nécessairement Dieu, puisque cette œuvre est divine et qu'il la dépasse encore. Repousser cette conclusion, c'est aboutir à l'athéisme. « Voilà l'ensemble du résultat de la *Vie de Jésus* ; voilà le « solde, ou plutôt le déficit de l'incrédulité contemporaine (p. 356). »

Et voilà ce beau livre, ajouterons-nous, plein d'idées et de raison, où la philosophie marche de pair avec l'éloquence, et l'une et l'autre avec une spirituelle ironie ; œuvre aussi remarquable pour la forme que pour le fond, si l'on n'avait pas à y regretter, comme à l'ordinaire, certaines incorrections, certains embarras de phrases ou de raisonnement, vraiment inexplicables chez un homme qui a tant de parties du grand écrivain. Mais qu'est-ce que cela ? Ce livre n'ira pas moins prendre sa place dans toutes les bibliothèques, à côté des *Etudes philosophiques sur le christianisme* et de la *Vierge Marie*, dont il est désormais l'indispensable complément et dont il a tout le mérite, indépendamment de cette vivacité de critique, de cette pointe d'ironie qui lui vient des circonstances et lui donne un attrait de plus.

U. MAYNARD.

39. *ESSAI sur les preuves du christianisme*, par Mlle Aline AVOND. — 1 volume in-12 de XII-192 pages (1863), chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris ; — prix : 2 fr.

Le problème de la destinée de l'homme résolu par le christianisme, c'est la plaine immense où les théologiens continuent à promener leur lourde artillerie, qui, hélas ! attire trop peu de curieux dans le monde de nos jours ; c'est la plaine que l'aigle de Meaux traverse d'un élan rapide dans le *Discours sur l'histoire universelle* (2<sup>e</sup> partie) ; et voici la colombe essayant, dans le même espace, un vol timide mais sûr. — L'auteur nous montre d'abord dans les récits de la Genèse la seule explication possible de l'état actuel de l'homme ; elle présente ensuite la promesse du Rédempteur si souvent renouvelée, si clairement détaillée par les prophètes, si merveilleusement accomplie en Jésus-Christ ; enfin, le bienfait de la rédemption perpétué par l'Eglise, et l'heureuse influence exercée par celle-ci sur la destinée des peuples.

Assurément, c'est une rude tâche que de traiter un tel sujet en

quelques pages sans laisser sentir aucun vide ; or, cette tâche a été pleinement remplie. Il est rare de trouver, sous une plume de femme, cette précision et cette sobriété, cette fermeté, qui, cependant, n'ôtent rien à la douceur ; plus rare encore, grâce à nos systèmes d'éducation si encyclopédiquement frivoles, d'y rencontrer une instruction aussi solide et aussi variée. Mlle Avond, sœur de l'avocat ancien représentant du peuple, a puisé dans sa famille l'exemple des saines et fortes études. Les passages les plus concluants de l'Écriture arrivent dans son livre avec un à-propos singulier et sans la moindre affectation d'érudition ; le raisonnement s'y insinue avec tant d'aisance et se développe en un monologue si naturel, que rien ne ressemble moins à un traité scientifique ; les objections soulevées par l'esprit moderne y sont réfutées en quelques mots si calmes et si lumineux, que rien ne ressemble moins à une polémique. — Ce qui donne à cette œuvre un attrait particulier d'onction douce et pénétrante, c'est que l'exposition des faits, sans rien perdre de sa clarté, et le raisonnement, sans rien perdre de sa force, se fondent presque insensiblement en une sorte de méditation ou de prière dont le parfum les embaume comme la fleur, symbole de la modestie, embaume les plantes à l'ombre desquelles elle se cache.

Au moment où s'éteignent les dernières fanfares de la presse anti-religieuse en l'honneur du dernier type de femme philosophe sorti du cerveau de George Sand, au moment où Mme Louise Colet, sous prétexte de peindre l'*Italie des Italiens*, se plaît surtout à ridiculiser les pratiques religieuses de la Péninsule avec une prétention pédantesque qui n'a d'égale que sa vanité à raconter l'excellent accueil que lui font les garibaldiens, nous saluons avec un vrai bonheur ce livre vertueux et fortifiant, sorti de la main d'une chrétienne éclairée, et nous sommes heureux de résumer notre impression par ces mots du respectable vicaire général de Lyon qui y a attaché son approbation : « Nous le recommandons d'une manière spéciale aux personnes du « monde ; nous ne doutons pas qu'il ne serve à éclairer davantage « leur religion et à la leur faire aimer de plus en plus. » A. VISSAC.

40. **EXERCICES** de saint Ignace et méditations pour les dimanches et les principales fêtes de l'année, à l'usage des salvatoristes. — 1 volume in-18 de 750 pages (1835), chez Gallienne, au Mans ; — prix : 1 fr. 50 c.

Tout le monde connaît les *Exercices spirituels* de saint Ignace ; inutile donc d'en relever le mérite ou d'en indiquer l'objet. On sait

42. **HISTOIRE** *et religion*, par M. A. PEYRAT. — 1 volume in-12 de VIII-432 pages (1858), chez Michel Lévy frères; — prix : 3 fr.
43. **ÉTUDES** *historiques et religieuses*, par LE MÊME. — 1 volume in-12 de VIII-342 pages (1863), chez les mêmes éditeurs; — prix : 3 fr.

Parce qu'il a été élevé au séminaire et qu'il a perdu la foi de sa jeunesse, M. Peyrat se prétend appelé à traiter particulièrement les questions religieuses. Comme M. Renan, sans doute, il s'imagine que la condition essentielle, dans cette sorte d'études, est d'avoir cru et de ne plus croire. Il a été le théologien de la *Presse* et il l'est aujourd'hui du *Temps*. Digne théologien de semblables *églises* ! — Dans le volume de 1858, il cherche à déshonorer Bossuet, à propos des mémoires de l'abbé Leduc; il prétexte du livre de M. de Broglie pour reprendre la thèse de Gibbon et accuser le christianisme de la décadence de l'empire romain; et, à la même occasion, il refait toute l'histoire des origines chrétiennes sur les documents du protestantisme et avec la science de Strauss; il part des livres de M. Créteineau-Joly, des PP. Theiner et de Ravignan, pour entrer en campagne contre les jésuites et justifier toutes les persécutions, toutes les haines aveugles dont ils ont été l'objet; à son tour, il fait la leçon aux évêques, notamment à l'évêque de Poitiers, s'ils se permettent de publier une instruction pastorale : voilà pour la partie *religieuse* de son livre. — Quant à la partie historique, elle est traitée au point de vue de la démocratie la plus radicale, c'est-à-dire qu'on y condamne tout le passé monarchique et religieux de la France, et qu'on n'y loue que la révolution : telle est la note dominante dans de longs articles sur MM. de Montalembert, de Barante, Thiers, Guizot, Augustin Thierry, de Tocqueville, Vaulabelle, Cousin, etc.

Le volume de 1863 vaut son aîné. M. de Montalembert fournit à M. Peyrat l'occasion d'une ignoble diatribe contre les moines; il renchérit sur M. Sainte-Beuve contre la mémoire de Châteaubriand; il se fait d'un livre protestant sur les doctrines religieuses des juifs une arme contre les doctrines chrétiennes; il insulte les papes et les rois; il est en guerre, comme M. Renan, contre tous nos écrivains, contre ceux mêmes de son parti qui ne poussent pas assez loin l'amour de la libre pensée. Ici encore, la politique vaut la théologie : le tout est également détestable. Ni science, ni idées, bien entendu, dans ces pages, sinon une science de seconde ou de troisième main, puisée à toutes les sources protestantes et incroyables, sinon les idées qui se traînent dans tous les bas-fonds de la démocratie irrégulière. Pas

de talent d'écrivain non plus, sinon une certaine verve brutale et de mauvaise compagnie.

Assez et trop sur ces deux volumes, qui ne peuvent intéresser un seul de nos lecteurs. D'ailleurs, pour en parler pleinement, il faudrait opposer un article à chacun des articles dont ils se composent, et plusieurs de nos livraisons devraient être remplies d'une très-laide polémique. Pour des gens instruits et honnêtes, tout cela est fort méprisable ; mais il est triste de penser que c'est là toute la théologie, toute l'histoire, toute la politique dont se repaissent une foule d'intelligences !

U. MAYNARD.

**44. INSTRUCTIONS sur les sacrements.** — *Baptême, confirmation, eucharistie*, par M. l'abbé GRIBEL, chanoine de Nancy. — 2 volumes in-12 de x-474 et viii-438 pages (1862), chez Girard et Josserand, à Lyon et à Paris ; — prix : 3 fr. le volume.

Ayant parlé précédemment (t. XXX, pp. 121 et 315) de deux autres volumes de ce cours d'instructions, nous n'avons plus besoin d'insister sur la science et la manière de l'auteur : il nous suffira d'exposer l'ordre et la suite de ces deux nouveaux volumes, par lesquels nous aurions dû commencer ; qu'on veuille bien nous pardonner cette légère distraction. Disons d'abord un mot de la pensée qui a inspiré ces instructions sur les sacrements. — L'auteur s'est demandé pourquoi la plupart des fidèles montrent tant d'indifférence pour l'instruction religieuse ou tirent si peu de fruit des prédications qu'ils entendent, et il a cru en trouver la cause dans la mauvaise méthode trop généralement adoptée par ceux qui sont chargés d'instruire. « On se borne le plus souvent, dit-il, à exposer quelques vérités morales, et à tonner contre le vice et l'impiété, et on laisse dans l'oubli la partie la plus matérielle et la plus importante de la religion, le dogme. C'est une lacune très-regrettable, et qui occasionne les plus fâcheux inconvénients. Le grand apôtre, le maître des prédicateurs, ne prêchait pas ainsi. Dans les instructions qu'il adresse à tous les chrétiens, il commence toujours par l'exposition du dogme, puis il en tire des règles pour la conduite de la vie. Dans tous les temps, l'Eglise a instamment recommandé aux pasteurs d'expliquer la doctrine chrétienne d'une manière suivie et enchaînée, et leur a remis entre les mains un abrégé substantiel qui doit leur servir de thème, je veux parler du *Catéchisme du saint concile de Trente* (p. 7). » C'est donc pour aider ses confrères dans le sacerdoce à combler une lacune pernicieuse, que l'auteur a publié ces *Instructions sur les sa-*

*crements* ; et chacun reconnaîtra non-seulement la justesse de sa pensée, mais encore le succès avec lequel il l'a mise à exécution.

Suivant un ordre méthodique, le plus souvent même théologique, le premier volume contient d'abord des instructions relatives aux sacrements en général. Il en fait connaître successivement la nature et la nécessité, l'auteur et le ministre, la matière et la forme, les effets généraux et particuliers ; les sacramentaux sont l'objet spécial d'une huitième instruction. Viennent ensuite onze instructions sur le sacrement de baptême, et toujours dans le même ordre. Après avoir établi que le baptême est un sacrement, il en montre la nécessité, la matière et la forme, le ministre et le sujet, enfin les effets particuliers. Ainsi, le baptême justifie le pécheur et imprime dans l'âme un caractère ineffaçable ; il nous fait enfants de Dieu, frères et enfants de Jésus-Christ, temples du Saint-Esprit. Trois instructions sur la fidélité aux engagements du baptême, sur les cérémonies de ce sacrement, sur les obligations des parrains et des marraines, terminent cette seconde partie du volume. De même, et toujours avec une méthode semblable, onze instructions sont consacrées au sacrement de confirmation. Ministre et sujet de ce sacrement, sa matière et sa forme, les sept dons du Saint-Esprit qu'il procure, le caractère de soldat chrétien qu'il imprime, Jésus-Christ, roi des chrétiens : tels sont les titres et les sujets des instructions qui terminent le premier volume. On nous permettra de reproduire ici ce que nous disions précédemment, car nous avons toujours la même raison de le dire : tout, dans ces instructions, se trouve exposé avec une clarté parfaite, un enchaînement méthodique, une doctrine éminemment orthodoxe, une modération qui ne se dément jamais, et un style simple, correct, sans prétention, et digne tout à la fois. Rappelons encore la sagesse qui a présidé au choix des exemples historiques dont chaque instruction est suivie, et proclamons une fois de plus que nous avons ici un ouvrage excellent, qui sera d'une grande utilité pour les prêtres chargés d'instruire les fidèles.

Nous en dirons autant du volume concernant le sacrement auguste de l'eucharistie. L'auteur ne s'y est pas contenté d'exposer et d'expliquer le dogme catholique : il a cru devoir aussi le prouver et l'établir sur des preuves irréfragables. C'était là une nécessité que lui imposait l'absence ou la faiblesse de la foi dans une foule de chrétiens de nos jours. Il a donc, pour ce motif, consacré plusieurs instructions soit à la démonstration dogmatique de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, soit à la réfutation des objections soule-

vées contre ce dogme par le protestantisme. En cela, il a eu, selon nous, mille fois raison. Au surplus, comme il le dit très-bien, ces démonstrations ne sont pas seulement nécessaires pour ceux qui ne croient pas ; elles sont aussi d'une grande utilité pour ceux qui ont la foi : elles ne peuvent que réveiller et ranimer cette foi, qui s'éteindrait peut-être bientôt si l'on n'avait soin de l'entretenir par des démonstrations de ce genre. Si les fidèles eux-mêmes avaient une foi plus vive en la présence réelle, ils s'approcheraient de la sainte eucharistie avec des dispositions plus parfaites, et en retireraient beaucoup plus de fruit. Au reste, toutes les instructions que renferme ce volume sont substantielles, simples, et à la portée de tous les auditoires. Elles sont au nombre de trente, et présentent l'eucharistie tour à tour comme sacrifice et comme sacrement. Après avoir montré que l'eucharistie est un véritable sacrifice, M. l'abbé Gridel fait connaître l'essence et les fins du sacrifice de la messe, et prouve qu'il est le souvenir vivant du sacrifice du calvaire. Considérant ensuite l'eucharistie comme sacrement, il en expose la matière et la forme, et montre quel en est le ministre. Trois instructions ont pour objet les fruits du sacrifice, les dispositions qu'il demande et les honoraires de messes. Vient alors la démonstration de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie : six instructions sont consacrées à ce grand objet. Arrivant à la partie plus spécialement pratique, l'auteur traite de la réserve de l'eucharistie, de la visite et de l'adoration du saint sacrement, de la nécessité de la communion, du saint viatique, des dispositions requises pour communier dignement, et de la fréquente communion. Enfin, les six dernières instructions ont pour objet de montrer que l'eucharistie est l'école de la vérité, le miroir de la pauvreté, le modèle de toutes les vertus, une source de vie, un principe d'immortalité et un foyer de charité. — N'oublions pas de rappeler que chaque instruction est accompagnée d'un récit historique ayant un rapport direct et spécial avec l'objet de l'instruction, dont il est la mise en pratique. Si nous ne nous trompons, ce volume surpasse encore le précédent. Nous ne nous lasserons donc point de recommander à MM. les ecclésiastiques tout ce cours d'instructions sur les sacrements.

45. **JOURNAL** *d'une jeune fille pauvre, nouvelle imitée de l'allemand*, par Mme Emmeline RAYMOND. — 1 volume in-12 de 276 pages (1863), chez Firmin Didot frères, fils et Cie ; — prix : 3 fr.

Le succès du *Roman d'un jeune homme pauvre*, de M. Octave Feuillet, dont nous avons parlé au moment de sa publication t. XX,

faits parlent en faveur du pouvoir temporel. Cette question est examinée ici dans toute son étendue, dans toute son importance et dans toute sa grandeur. Son Eminence signale trois sortes d'erreurs historiques tendant au renversement de la royauté séculaire des papes : des erreurs de droit, des erreurs de fait, des erreurs d'appréciation. Pour les réfuter, il rappelle les titres de la royauté pontificale, et il en expose les bienfaits au point de vue soit de la civilisation, soit de la religion elle-même. Il est donc facile de deviner le plan de l'ouvrage, les principes qui y sont établis, et les conséquences qui en découlent.

Le livre est divisé en deux parties ou époques, qui se subdivisent elles-mêmes en plusieurs périodes. — La première partie étudie le droit, l'origine, les progrès, l'abaissement et les luttes successives du pouvoir temporel : elle s'étend du iv<sup>e</sup> siècle au xiv<sup>e</sup>. Le vénérable cardinal y montre la distinction et la compatibilité des deux pouvoirs ; la souveraineté temporelle des papes depuis Constantin jusqu'à Charlemagne ; les épreuves de l'Eglise pendant l'abaissement de la puissance temporelle, sous la domination des marquis de Toscane, des empereurs d'Allemagne et des comtes de Tusculum ; les efforts et les luttes des papes pour recouvrer la liberté de l'Eglise, et, en particulier, des papes saint Grégoire VII, Innocent III, Grégoire X et Nicolas III. Un coup d'œil sur l'administration politique, administrative, judiciaire et financière des Etats de l'Eglise pendant le moyen âge, termine cette première partie. — Dans la seconde, le prélat s'attache à constater l'exercice et l'influence du pouvoir temporel, d'abord pendant l'exil d'Avignon et le grand schisme, puis pendant la renaissance et à l'époque de la réforme. Il fait particulièrement ressortir le grand fait du concile de Trente et les imposantes figures de saint Pie V et de Sixte IV ; enfin il expose successivement les attaques portées à la souveraineté pontificale par le philosophisme, la révolution et les sociétés secrètes des temps modernes.

Telle est la matière de ce livre. Mais, en outre, l'auteur y a rattaché, selon l'ordre des temps, les questions secondaires soulevées de nos jours. On pourra voir quel jugement il porte sur ce qui a été dit au sujet des décrétales, du siècle de fer, de la querelle des investitures, des interdits et des excommunications, du serment des papes et de leur népotisme. Toutes secondaires que paraissent ces questions, elles se rattachaient à son plan, et leur solution importait à la défense de sa cause. Il ne pouvait, dit-il, exposer suffisamment la vérité et réfuter complètement ses adversaires,

sans entrer dans certains détails qui sembleraient de prime abord étrangers à la matière. Il ne pouvait « établir l'origine du pouvoir « temporel, en caractériser l'exercice et en montrer l'influence, sans « chercher à écarter les nuages et les difficultés que l'on a amassés « sur cette grande question. En nous bornant à exposer, ajoute-t-il, « nous aurions prouvé notre thèse sans détruire celle de nos contra- « dicteurs ; en nous bornant à réfuter, nous aurions laissé ignorer « l'histoire véritable (p. II). » — On trouvera dans cet ouvrage une science profonde, une dialectique puissante, en même temps qu'on y remarquera partout ce calme inaltérable qui sied si bien à l'étude des questions religieuses.

M. DARDY.

**50. DES RAPPORTS de l'homme avec le démon, Essai historique et philosophique**, par M. Joseph BIZOUARD, avocat. — 3 volumes in-8° de xxiv-580, 544 et 628 pages (1863), chez Gaume frères et J. Duprey ; — prix : 6 fr. le volume. (L'ouvrage aura 6 volumes.)

Pour plusieurs, ce titre sera bien gothique, et la chose qu'il annonce bien surannée ; beaucoup de catholiques mêmes, envahis plus qu'ils ne le pensent par l'esprit naturaliste de leur temps, vont se récrier peut-être et reprocher à l'auteur un anachronisme ; il leur semblera qu'une imagination fiévreuse a dicté ces trois volumes, et qu'il y a là, tout au plus, de quoi faire peur aux petits et aux grands enfants. Qu'on se détrompe : ici, la *folle du logis* n'a pas de puissance. Malgré les préventions qu'il prévoyait devoir s'acharner contre son œuvre, M. Bizouard n'a pas dédaigné de la présenter au public sous les dehors de la plus franche austérité ; il s'est refusé la fantaisie et la grâce ; nulle mise en scène, jamais le plus petit mot pour rire. Il procède à la façon sévère du magistrat ; il produit ses pièces, il discute, il pose des conclusions, ne donnant sa confiance qu'à la froide raison et aux faits, ne cherchant pas les effets dramatiques, s'efforçant d'être persuasif à force de vérité, prononçant enfin, quand la cause est entendue, une sentence tellement motivée qu'il est difficile au bon sens d'interjeter appel. Au reste, en expliquant la genèse de son livre, M. Bizouard se révèle. Comme tant d'autres, il avait subi la fascination du siècle ; mais une bonne fortune providentielle lui dessilla les yeux. En 1844, dit-il, le hasard fit tomber dans ses mains, pour la première fois, trois ouvrages dont les auteurs sont depuis longtemps flétris, pour leur crédulité et leur cruauté : de Lancre, conseiller au Parlement de Bordeaux ; Remi, procureur-général du duc de Lor-



raine, et Bodin, avocat au Parlement de Paris. La curiosité qui les lui fit acheter lui donna le courage de les lire; il le fit avec la défiance que devait éprouver un lecteur qui ne connaissait que le nom exécré de ces écrivains. Aussi frappé de leur ton de conviction que des faits qu'ils rapportent, il pensait, malgré lui, que tout ne pouvait y être mensonge ou erreur; plusieurs faits lui semblèrent si bien prouvés que, refusant, comme ses contemporains, de les attribuer aux agents d'un monde invisible, il supposait qu'il y avait là un fond de vérité avec beaucoup d'exagération. En pénétrant dans cette voie, il voulut, sans oser le dire, connaître d'autres traités non moins méprisés, sur la même matière. La même conviction s'y manifestait, les mêmes prodiges, avec toutes leurs horreurs, y étaient retracés; bref, plus il avançait, plus il découvrait qu'il faudrait nier les témoignages des anciens jurisconsultes, des philosophes et des médecins, comme étant tous des niais ou des fourbes, car tous s'expriment de même. C'était une conviction inébranlable, reposant sur des faits nombreux, qui n'ont trouvé, dans leur temps, pour contradicteurs, que quelques impies ou quelques épicuriens (t. I, p. vii). Voilà comment, sur ce nouveau chemin de Damas où il s'était trouvé par hasard, M. Bizouard a été frappé d'une lumière inattendue; puis, les écailles sont tombées de ses yeux, et il est allé, dès ce jour, de clartés en clartés; mais avec quelle prudence! Il interroge l'Eglise et ses docteurs: la réponse est conforme aux témoignages qu'il a déjà recueillis. Poursuivant son enquête, il visite le monde qui est en deçà de la croix, il étudie les cultes antiques: partout il remarque le merveilleux, chez les Gentils, comme chez les Juifs. Rentrant ensuite dans l'ère chrétienne, il voit avec surprise que le catholicisme admet les prodiges de la magie comme ceux du polythéisme; il fait passer le catholicisme lui-même au crible de sa critique; il examine ses preuves, sa doctrine et ses miracles; la splendeur de ceux-ci l'éclaire: « J'y vis, « dit-il, une supériorité si marquée sur les prodiges des idolâtres et « des magiciens, que tout ce qui m'avait embarrassé s'évanouissait. « Des miracles divers avaient fondé la vraie religion; puis, l'homme, « libre de s'aveugler, avait choisi l'idolâtrie, séduit par des prodiges « qui lui plaisent dans tous les temps, parce qu'ils satisfont sa curio- « sité, ses passions et son amour du bien-être (ibid., p. ix). » — Après l'enquête, la discussion. Un immense problème se pose: les prodiges et les miracles sont-ils divins ou diaboliques? Tant de faits merveilleux, universellement admis, émergent-ils des profondeurs

occultes de la nature ou des puissances de l'âme ? Cette dernière supposition est inadmissible. « Un examen attentif et sans prévention, « continue M. Bizouard, m'en a démontré la fausseté. L'antiquité « avait eu ses philosophes matérialistes, qui ne réussirent qu'à en- « tasser mille absurdités telles qu'on ose à peine les rapporter. Ceux « qui les suivirent, et d'autres fort modernes, ont puisé chez les pre- « miers une grande partie de ces vieilles inepties, et leurs idées, au- « jourd'hui, quoique fort savantes, qu'ils nous le pardonnent, ne sont « pas moins ridicules. Il fallait donc forcément arriver à une conclu- « sion logique : l'existence du surnaturel divin et du surnaturel « diabolique (ibid., pp. ix et x). »

Voilà donc le savant et consciencieux explorateur en possession d'innombrables matériaux ; mais quel édifice va-t-il élever ? Avant d'en poser les premières bases, il s'est dit : Que vais-je faire ? Les hommes de ce temps ont sur les yeux le triple bandeau de l'orgueil, du scepticisme et de la sensualité ; verront-ils mon œuvre ? serai-je lu ? mon titre seul va me condamner. Cent fois il fut tenté de briser sa plume : il a résisté cependant ; il s'est senti le courage de ses convictions, et il s'est jeté résolument dans la lutte. Nous le remercions de sa constance : grâce à son travail de longue haleine, il est démontré que les sciences naturelles n'ont pu expliquer les faits de magie, et que « la doctrine du christianisme, loin de favoriser les superstitions, « en est la plus mortelle ennemie, puisqu'elle les extirpe toutes, « non en niant les faits, mais en signalant leur véritable auteur « (ibid., p. xii). »

On voit maintenant toute la physionomie de cet ouvrage. Comme histoire, il embrasse le passé et le présent de la magie sous toutes ses formes, et il met à découvert sa nature universellement panthéistique ; comme philosophie, il discute les phénomènes supra-naturels, et en fait toucher du doigt le caractère satanique. L'historique envahit presque entièrement ces trois volumes, et la discussion ne commence *ex professo* qu'au 15<sup>e</sup> livre du tome troisième ; les trois derniers, — car nous avons cru voir qu'il y aurait au total six volumes, — continueront d'être consacrés à la philosophie de ce grand sujet. — C'est bien long, dira-t-on peut-être ; oui, trop long sans doute pour les esprits superficiels qui ne peuvent souffrir que des écrivains amusants, mais trop court pour M. Bizouard, qui aurait voulu, en vrai bénédictin de la démonologie, épuiser la matière dans une de ces vastes et fortes publications que la légèreté de nos mœurs littéraires ne sup-

porte plus. Il a donc, dans la mesure du possible, satisfait les impatients à qui répugnent les trop volumineuses publications, et répondu en même temps aux légitimes exigences du public sérieux.

Nous ne pouvons suivre pas à pas M. Bizouard dans son voyage d'exploration à travers l'antiquité païenne, les premiers siècles du christianisme, le moyen âge et les temps modernes. Il y a là des trésors d'érudition d'autant plus appréciables, qu'au lieu d'être jetés pêle-mêle, avec le désordre des notes mal classées et des tumultueux souvenirs, ils sont classés avec la rigoureuse méthode d'un esprit sûr de sa puissance, maître de ses richesses, sachant les distribuer avec mesure, et les faisant briller toujours avec un rare désintéressement d'amour-propre. Les sources sont indiquées sobrement et reluisent dans le texte, au lieu de s'entasser au rez-de-chaussée des pages, et d'y troubler sans cesse le courant limpide du récit. Ce que l'auteur a dû lire pour ordonner, avec cette opulence et cette sagesse, les matériaux de son livre, est effrayant. Qu'on en juge par cet aperçu : il s'enfonce d'abord dans les âges de l'idolâtrie, et il en fait jaillir des clartés imprévues : origines du polythéisme, ses symboles, ses mystères, ses prêtres ; conjurations des dieux, dévouements, guérisons, divinations, magie malfaisante ou goétie, tout cela se montre au premier plan du tableau. Viennent ensuite les philosophes grecs ou romains ; comme toute l'antiquité, ils admettent les faits supra-naturels ; le néoplatonisme ou l'école d'Alexandrie tient le même langage. Mais voici qu'en présence du christianisme les oracles se taisent, et que la philosophie, venant en aide à l'idolâtrie menacée par la religion nouvelle, se plonge dans la théurgie et dans la goétie, pour y chercher une contrefaçon des miracles divins, et évoquer contre l'ennemi commun toutes les légions infernales. Les hérésies, et surtout la gnose, font sortir également du puits de l'abîme des vapeurs qui troublent les horizons sercins du christianisme. Les Pères mettent en lumière toutes ces conjurations néo-diaboliques. Leur grande voix se mêle à la voix unanime des siècles pour dire : Le doigt de Satan est là. Du v<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle, la magie et la sorcellerie font irruption dans les sociétés chrétiennes ; l'Église les frappe de ses châtiments ; elle poursuit de ses anathèmes et le sabbat, et les maléfices, et la magie prestigieuse, en un mot, toutes les relations volontaires de l'homme avec le démon, pendant qu'elle reconnaît aussi, dans l'infectation des maisons, dans l'obsession et la possession des corps, la présence des esprits. — Aux xii<sup>e</sup> et xiii<sup>e</sup> siècles, les doctrines païennes sont remises en honneur

par les hérésies, et les systèmes matérialistes reparaissent dans Roger Bacon et quelques autres ; mais les docteurs de l'Eglise, et à leur tête saint Thomas, maintiennent avec vigueur la doctrine de l'Eglise sur les opérations sataniques. Du xv<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle, la magie et la sorcellerie se répandent avec une sorte de fureur. Sur ce point, les démonologues protestants s'expriment à peu près comme les démonologues catholiques. Là se déroule la longue histoire des procès de sorcellerie dans toute l'Europe, et spécialement en France. L'auteur met surtout en relief les procès de Gaufridi, d'Urbain Grandier et de Madeleine Bayan, de Mathurin Picard et de Thomas Boullé dans l'affaire de Louviers. Ensuite, il passe en revue les principaux faits de possession et d'obsession, en France et ailleurs, et il arrive, à travers ces sombres annales, jusqu'aux hérésies du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle, dont il signale les sources, les tendances et les résultats ; il en détache les étranges et instructifs épisodes dont le Dauphiné, les Cévennes et le Vivarais furent témoins au xvii<sup>e</sup> siècle ; puis il rencontre les philosophes réformateurs : péripatéticiens, matérialistes, alchimistes et astrologues, cabalistes, théurgistes, éclectiques, panthéistes, mystiques ou athées, luttant toujours les uns contre les autres, mais s'unissant tous pour renverser les croyances générales à l'intervention des mauvais esprits dans la magie, pendant que d'autres philosophes et savants restent fidèles à l'ancienne doctrine. Alors éclate, en faveur des sorciers, une réaction où le merveilleux de l'antiquité païenne est attaqué dans toutes ses manifestations.

Ici, M. Bizouard s'arrête. Après avoir cité comme témoins près de quarante siècles en faveur de la magie, et condensé le plus possible leurs dépositions de toute sorte, il en vient au réquisitoire et aux plaidoyers. Sans fanatisme déclamatoire, mais aussi sans faiblesse, il prend la parole en philosophe et il discute avec une impartialité généralement irréprochable tout le fond et les principaux incidents de la cause. Non, dit-il, les prêtres idolâtres n'étaient ni fourbes, ni pervers, ni cruels ; non, le merveilleux n'est pas le résultat de l'imposture. Les objections sont abordées et réfutées, les explications soi-disant naturelles de plusieurs opérations superstitieuses sont démontrées *inexplicables*. Les systèmes de philosophie appliqués aux divinations, aux opérations magiques et aux maléfices, sont dépouillés de leurs artifices, et le ridicule en fait justice. Impossible également d'attribuer à l'influence des astres, à l'énergie de l'âme ou à celle des sens, les phénomènes d'incantation ou d'ensorcellement. Et qu'on ne dise pas

que les croyances des démonologues favorisent la superstition ! Elles la combattent , au contraire , et , si elles prévalaient , la superstition serait impossible. C'est ensuite le tour du sabbat , et les points d'interrogation se succèdent. Ces conciliabules étranges sont-ils réels ? Que dire du transport des sorciers , de leurs horribles banquets , de tous les crimes dont leur mémoire est chargée ? Que penser encore des maléfices , de la conduite des magistrats et des prescriptions de l'Eglise dans leurs rapports avec la sorcellerie ? Sur toutes ces questions , M. Bizouard donne les réponses des démonologues , et il termine son troisième volume par un débat très-approfondi sur les possessions.

Le voici donc au seuil du xviii<sup>e</sup> siècle ; encore un pas , et il entrera de plain-pied dans les superstitions du philosophisme antichrétien ; puis , chemin faisant , il se trouvera face à face avec le magnétisme et le spiritisme , ces deux formes de la magie à notre époque ; et puisqu'il a encore , avant d'achever sa tâche , une carrière de trois longs volumes à parcourir , nous espérons que la démonolâtrie des ennemis du merveilleux sera fouillée dans le vif , et dévoilée avec cette ampleur de savoir et cette solidité de doctrines dont il accumule , dans cet écrit , les plus irrécusables témoignages. L'auteur , en effet , est toujours orthodoxe ; il n'aime pas , comme penseur , les excursions aventureuses et hardies sur le domaine de l'inconnu. Quand il parle en son nom , il est pressant et lucide ; il dispose et coordonne avec concision et netteté ses preuves ; il étreint ses adversaires dans ses dilemmes ; il les poursuit et les accable sous le feu roulant de ses *pourquoi* et de ses *comment* , mais toujours il est simple et sans apprêt comme le bon sens : rien de paradoxal , ni même d'ingénieux ; c'est le langage incisif de la droite raison. Le plus souvent , il consent même , dans sa modestie , à n'être que le rapporteur des démonologues en renom dans l'Eglise et dans l'histoire. Il répond avec eux et par eux à tous les sophistes ; il donne ainsi à sa parole toute la valeur des traditions les plus respectables , et toute l'autorité des hommes spéciaux les plus instruits et les plus intègres.

Nous nous permettrons cependant quelques critiques amicales. Ce sera la preuve de toute l'estime que nous inspire ce puissant travail. Il nous semble qu'à force de se montrer didactique , en séparant d'une manière absolue , dans son œuvre , l'histoire et la philosophie , l'auteur n'a pas ordonné convenablement son sujet. Il présente d'abord tous les faits qu'il a recueillis dans ses prodigieuses lectures , et il en

ajourne la critique. Nous verrons plus tard, dit-il très-souvent, ce qu'il faut penser de ces phénomènes ; mais, en attendant ces explications désirées et toujours ajournées, on doute ou on nie. A-t-on sous les yeux des fables ou des réalités ? Qui le sait, puisque M. Bizouard lui-même déclare qu'il ne garantit rien ? Souvent, il est vrai, faisant brèche à sa méthode trop absolue, il devance l'heure des discussions et fournit des preuves de ce qu'il affirme ; mais alors, ce sont des exceptions qui condamnent le rigorisme de ses procédés ; exceptions, du reste, trop peu nombreuses pour compenser les inconvénients du doute méthodique qui plane, malgré la précision de la pensée et le choix judicieux des faits, sur une partie notable de cet ouvrage. Au surplus, quand M. Bizouard discute, qu'arrive-t-il ? C'est qu'il doit supposer que le lecteur a gardé bon souvenir de milliers de faits cités précédemment, ou renvoyer aux pages précédentes les mémoires fragiles, ou enfin refaire lui-même l'historique de toutes les questions de magie à mesure qu'il les replace successivement sous son regard de philosophe. Ne valait-il pas mieux établir immédiatement, au fur et à mesure, l'authenticité des faits et en fixer le sens supra-naturel, sauf à les résumer plus tard, dans une haute synthèse, au lieu de se borner, comme il le fait, à une tardive discussion analytique des témoignages et des phénomènes ?

Remarquons, en second lieu, que les systèmes des philosophes de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes, ne sont pas toujours assez expliqués. M. Bizouard les place dans la demi-lumière de ses citations forcément incomplètes, au lieu de les préciser par des résumés substantiels. En général, tout ce qui, dans la partie historique, concerne directement son sujet, est bien supérieur aux documents qui n'y touchent que d'une façon médiate. Nous avons, d'ailleurs, à faire quelques réserves sur plusieurs détails. Par exemple, nous n'admettons nullement que la question de savoir si Jeanne d'Arc était inspirée par le ciel ou par l'enfer soit un problème ; — nous ne croyons pas que l'inquisition ecclésiastique ou royale soit ici exactement appréciée, ni qu'il faille ranger parmi les précurseurs du naturalisme moderne des hommes de prudence et de zèle, — le R. P. jésuite Spée, par exemple, — qui s'efforçaient, conformément aux intentions de l'Eglise et à sa conduite dans toutes les affaires de sorcellerie, d'inspirer aux magistrats séculiers plus de sagesse, et d'intervenir en faveur de bien des malheureux qu'on accusait injustement de magie. Plus d'une fois M. Bizouard fait une part d'éloges trop avantageuse à la

justice séculière, dans des procès qu'une incroyable recrudescence de superstitions renouvelait à l'infini. Sans approuver les diatribes du philosophisme moderne à l'endroit des tribunaux du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle, il pouvait être plus sobre, sinon d'excuses, du moins de justifications et de louanges. Enfin, nous ne ferions pas, comme lui, un acte de foi sur la vie respectable et honnête des prêtres païens. Qu'on ait exigé d'eux une grande décence extérieure, et qu'en public ils aient tâché, pour l'honneur de leur ministère, d'être irréprochables, nous l'avouons sans peine; mais il sera toujours très-difficile de comprendre qu'en se mettant au service de divinités qui élevaient le crime et le vice à la hauteur d'un culte, ils aient trouvé dans de telles doctrines et de tels exemples assez de force pour être aussi purs devant leur conscience qu'ils devaient l'être devant les hommes. — Et à propos de décence, un mot d'avis au lecteur. Nous le prévenons qu'à raison même des matières qui y sont traitées, la chasteté de ce livre est relative, comme celle de la science. L'auteur confie à des notes latines des détails que la susceptibilité du français ne supporte pas. Il est parfois lui-même d'une grande franchise, et il ne recule pas toujours devant la crudité de certains mots. Impossible, on le comprend, de motiver ce léger blâme par des citations; mais c'est assez dire que cette publication si rudement sincère ne peut être mise sous tous les regards.

Ces observations, et d'autres encore qu'il serait trop long d'expliquer, sont des preuves, répétons-le, du vif intérêt qu'une œuvre si fortement conçue et si courageusement exécutée a pour nous et doit avoir pour tous. On n'avait pas encore embrassé d'un aussi vaste et aussi ferme regard tout l'ensemble des superstitions humaines. Après tant d'illustres démonologues que nos lecteurs connaissent, et dont nous avons, à cette même place, apprécié les travaux, M. Bizouard a cru qu'il y avait encore, historiquement et philosophiquement, beaucoup à faire : sans crainte donc de briser en visière avec les préjugés du siècle ou de froisser des susceptibilités trop timides, il a voulu construire, pour la confusion de Satan et de ses séides, l'édifice dont il trouvait les matériaux épars tout le long des siècles. Son courage et sa science l'ont bien servi. Si la seconde moitié de l'œuvre est en harmonie avec la première, il pourra dire sans orgueil : *Exegi monumentum.*

GEORGES GANDY.

**51. LES RÉVOLTÉS** *contre l'Église et l'ordre social*, par M. Charles DE BUSSY.  
— 2 volumes in-12 de viii-318 et 378 pages (1863), chez Martin-Beaupré frères; — prix : 7 fr.

Prendre le dogme catholique à sa naissance et le suivre à travers les âges, montrer les adversaires qui se lèvent à chaque instant contre lui pour rentrer bientôt dans l'ombre, confondus et anéantis comme tous les hérétiques qui ont précédé le xvi<sup>e</sup> siècle, ou pour ne subsister qu'en se pulvérisant en d'infinies variations, comme les protestants, ce serait assurément la matière d'un ouvrage sérieux, intéressant et fortifiant, ce serait la preuve la plus saisissante de la divinité du catholicisme. — Tel n'est pas précisément le but de M. de Bussy. Le titre de son livre dit quelque chose de plus belliqueux : il établit une alliance intime entre les convictions religieuses et les convictions politiques ; s'il passe en revue les diverses hérésies qui ont paru dans le monde depuis Jésus-Christ, ce n'est pas pour en tracer exactement l'histoire et en discuter avec calme les prétentions, c'est pour les harceler sans pitié ni merci, sans paraître même soupçonner qu'il y a souvent dans l'erreur des hommes de bonne foi, à qui le titre de *révoltés* conviendrait moins que celui de *pauvres égarés* ; en un mot, il nous semble ressembler moins à un philosophe ou à un historien qu'à un de ces paladins du moyen âge, ardents à la lutte, infatigables au redressement des torts. — Evidemment, ce zèle religieux part d'un principe excellent, la vivacité dans les convictions. Dans tout le cours de son livre, l'auteur fait preuve d'une orthodoxie qui, pour plus de sûreté, ne manque pas de se rallier aux opinions les plus rigoureuses dans les questions où la foi laisse la liberté de choisir. Alors, il est vrai, on pourrait désirer qu'il ne se bornât pas à être ardent et énergique ; on voudrait que le feu n'allât pas sans la lumière, les assertions sans les preuves. N'y a-t-il pas de l'exagération à trouver dans les torts de Louis XIV envers le pape, et dans la déclaration de 1682, « la source « de la révolution française, du socialisme et de l'athéisme (t. II, « p. 279) ? » — Il est à regretter aussi que M. de Bussy ait parfois plus de passion que de logique et se rapproche du pamphletaire. « Arrière, s'écrie-t-il, protestants, philosophes, hommes d'État, rois, « princes et bourgeois révoltés contre Jésus-Christ dans la personne « sainte de son vicaire ! arrière, vous dis-je ! Laissez passer vos som- « bres et impitoyables logiciens, les révolutionnaires radicaux, les « *républicains*, les tucurs, les démocrates, les jacobins, les *sans-cu- « lotte*, les communistes ! Place à la guillotine démocratique et so-



ignorée ou négligée ; presque toujours il a donné l'étymologie , et , afin de répandre quelque intérêt dans un ouvrage peu susceptible d'en avoir , il a consacré à chacun des saints une notice plus ou moins longue , où il fait connaître les principales circonstances de sa vie , l'époque où il a vécu , le jour où l'Eglise l'honore , et les écrits qu'il a laissés. Enfin , il a joint à son dictionnaire deux tables , dont l'une présente , dans l'ordre alphabétique , la série des professions et des divers corps de métiers , avec le nom de leur saint patron ; et l'autre , indiquant jour par jour , pour tous les mois de l'année , les noms des saints mentionnés dans le corps de l'ouvrage , peut servir à diriger le choix des parents qui désirent placer leur enfant sous le patronage d'un des saints honorés le jour même de la naissance de cet enfant. — Nous reconnaissons volontiers que ce livre peut offrir de l'intérêt aux familles , et qu'il sera utilement consulté dans les paroisses et dans les mairies.

**64. DICTIONNAIRE** *des preuves de la divinité de Jésus-Christ tirées principalement de la conception même de la notion du Christ ; — de la nécessité et du fait de la révélation ; — de l'attente universelle du libérateur ou du Messie , des prophéties anciennes qui y sont relatives , et de leur accomplissement ; — de l'affirmation expresse et formelle de Jésus-Christ lui-même ; — de son caractère évidemment divin ; — du caractère divin de sa révélation et de sa doctrine ; — de la réalisation des prophéties en sa personne ; — de sa génération , de sa naissance , de sa vie , de sa passion et de ses miracles ; — de la transmission de ce pouvoir surnaturel à ses disciples ; — de sa résurrection ; — de son ascension ; — de la descente du Saint-Esprit sur ses apôtres ; — du caractère et des miracles de ses apôtres ; — de la constitution , de l'unité et de la perpétuité de l'Eglise ; — de l'établissement du christianisme , de la révolution opérée par lui , et de ses résultats moraux , intellectuels et sociaux dans le monde , etc. ; — précédé d'une introduction exposant toutes ces preuves et présentant tous les articles de ce dictionnaire dans leur ordre logique ; — publié par M. l'abbé MIGNÉ. — 1 volume grand in-8° de 1032 pages à 2 colonnes ( 1858 ) , aux ateliers catholiques , rue d'Amboise , au Petit-Montrouge ; — prix : 7 fr.*

Cet ouvrage peut être considéré comme le résumé de tous les arguments qui prouvent la divinité de Jésus-Christ ; c'est une œuvre complète , savante , dont on ne peut contester l'à-propos , en présence des attaques récentes contre le dogme fondamental du christianisme. On aurait peut-être désiré , au lieu d'un dictionnaire , un ouvrage méthodique et suivi , où tous ces arguments eussent été présentés dans un ordre logique ; mais il sera toujours facile au lecteur de recourir successivement aux divers articles , et de les réunir dans ses études et dans sa pensée. De cette manière , il pourra suivre les grands

jalons placés au titre même de l'ouvrage, peser dans leur ensemble toutes ces preuves formant vingt ordres de démonstrations positives, constater enfin l'évidence et la certitude absolue du dogme qu'elles établissent. Au surplus, l'auteur a eu soin de tracer en quelques pages d'introduction le plan qui a présidé à son œuvre, et l'ordre même des preuves qu'il y développe. — Ainsi, il établit d'abord la certitude et l'authenticité des écrits, des témoignages et des monuments sur lesquels s'appuie directement le dogme de la divinité de Jésus-Christ; viennent ensuite les témoignages indirects et traditionnels, qui consistent surtout dans les monuments commémoratifs; enfin, un troisième ordre de témoignages se trouve dans les aveux des ennemis de la vérité, dont ils deviennent, malgré eux, les plus fermes défenseurs. — Après avoir posé cette base fondamentale, et démontré la certitude absolue de tous les monuments qui rendent témoignage à la divinité de Jésus-Christ, l'auteur procède avec ordre à l'étude de ces monuments. Ils sont, pour ainsi dire, sans nombre, et la longue série des sources de démonstration qu'on lit au titre de l'ouvrage suffit à elle seule pour en montrer l'importance et l'étendue. Aussi, considérés avec enchaînement et dans leur ensemble, ils constituent un faisceau d'une force invincible. — Nous recommandons vivement l'étude de cet ouvrage, qui peut tenir lieu de beaucoup d'autres sur le même sujet.

65. **LES EMPOISONNEURS**, par M. C. GUÉNOT. — 1 volume in-12 de 234 pages (1863), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*les Romans honnêtes*); — prix : 1 fr. 25 c.

66. **LA FAMILLE MOLANDI**, traduit de l'italien, par M. le vicomte DE LA MORRE. — 1 volume in-12 de 200 pages (1863), chez les mêmes éditeurs (*les Romans honnêtes*); — prix : 1 fr. 25 c.

La première de ces deux nouvelles est des meilleures entre toutes celles de la collection des *Romans honnêtes*. A des situations assez émouvantes pour faire concurrence à celles qu'un public blasé cherche dans les œuvres de MM. Eugène Sue et Ponson du Terrail, elle joint une moralité qui manque à ces auteurs, et qui ressort ici des faits mêmes. On y reconnaîtra bien quelques réminiscences de *Barbe-Bleue* et de la légende du *Maçon* (rien de nouveau sous le soleil), mais ces détails, rajeunis et logiquement amenés, ajoutent à l'intérêt d'un drame qui sera généralement goûté, malgré son titre sinistre; peut-être ce titre alléchera-t-il les nombreux et avides lecteurs des procès criminels. Le livre est d'ailleurs agréablement écrit; la douce figure d'une pieuse jeune fille, ange rédempteur

angéliques de Saint-Paul. Trente ans après, saint Charles Borromée les trouva d'une observance régulière si parfaite, que, conformément à la pensée de leur fondateur, il en choisit un grand nombre parmi elles pour leur confier l'administration de plusieurs monastères qui avaient besoin de réforme. — Admirable spectacle que l'Eglise de cette époque offre à nos regards ! Au milieu de la dépravation presque générale des mœurs, en face des attaques terribles qui lui venaient de la plus formidable des hérésies, Dieu lui suscitait, à côté des grands papes qui occupaient le saint-siège, à côté de cette immortelle assemblée de pontifes qui délibéraient à Trente, une multitude innombrable de saints, d'apôtres, d'hommes de Dieu en tous genres, destinés à se préparer la voie les uns aux autres, et à se compléter mutuellement pour la grande œuvre de la régénération des âmes et le triomphe de la vérité. Le vénérable Zaccaria fut évidemment un de ces envoyés de la Providence. Il accomplit merveilleusement sa tâche. Mais les luttes qu'il dut subir, ses travaux immenses, ses austérités continuelles, l'exercice incessant de la prédication évangélique, usèrent de bonne heure sa santé et ses forces. Il mourut en 1539, âgé seulement de trente-cinq ans, mais comblé de mérites et de vertus devant Dieu et devant les hommes. Outre différents miracles qui s'opérèrent avant et après ses funérailles, on remarqua que son corps, déposé dans le monastère des Angéliques de Saint-Paul, s'y conserva pendant plus de vingt-six ans intact et sans corruption.

La seconde partie est consacrée à retracer, séparément et en détail, les vertus qui ont le plus brillé dans le Vénérable : son humilité, par exemple, son esprit de pauvreté, son application à la mortification et à l'oraison, sa dévotion pour Marie et pour l'apôtre saint Paul, son zèle et sa charité, etc., et à raconter les miracles qui se sont opérés par son intercession après sa mort. C'est surtout dans cette partie que l'historien a pris soin d'entre-mêler son récit d'un grand nombre de citations et d'extraits empruntés soit aux lettres du Vénérable, soit à ses exhortations, à ses règles ou à ses écrits. Rien de plus édifiant et de plus pratique. On voit dans Zaccaria non pas un génie ni un orateur, mais, ce qui est plus rare et ce qui vaut mieux, un homme de Dieu du premier ordre, qui avait reçu d'en haut des dons surnaturels et privilégiés pour la conversion des pécheurs et la direction des âmes. Ses avis sur l'oraison et la mortification, ses instructions sur la tiédeur, ses règlements aux diverses personnes qu'il dirigeait, contiennent des conseils excellents, pleins de sagesse, ap-

propriés aux besoins de toutes les âmes qui, dans le cloître ou dans le monde, aspirent à la perfection.

En somme, cette vie, sans avoir le puissant intérêt qui se rattache à des événements extraordinaires ou à des miracles éclatants, offre du moins ce genre d'attrait doux et paisible qui naît du récit d'œuvres de charité et de pieuses fondations pour lesquelles il a fallu surmonter des persécutions nombreuses et d'incessantes difficultés. On y touche du doigt l'œuvre de la grâce, le travail de Dieu : c'est l'histoire de l'humble dévouement et du zèle infatigable qui obtient enfin la couronne du succès et qui triomphe. Le style, autant que nous pouvons en juger à travers les voiles d'une traduction, nous paraît manquer d'élévation, de précision et de vigueur ; mais il est simple, clair, agréable, élégant et facile, bien en rapport avec le fond des choses qu'il exprime et la nature des personnages qu'il dépeint. On pourrait aussi y désirer un peu plus d'ordre dans les faits, un peu moins de longueurs et de redites, que la traduction française a eu le tort, selon nous, de reproduire ; néanmoins, comme tout y est pieux, utile et édifiant, on lit l'ouvrage avec goût et plaisir. Nous le recommandons volontiers aux ecclésiastiques, aux religieux et aux religieuses de tous les ordres, et aux personnes pieuses qui vivent dans le monde. Les uns et les autres pourront y trouver amplement lumière et édification.

P. JANVIER.

---

## OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par un décret en date du 15 mars dernier, approuvé par le Souverain Pontife le 18, la S. congrégation de l'index a condamné les ouvrages suivants :

FRANCO MISTRALI. *Vita di Gesu. A Ernesto Renan.* Milano, 1863.  
— (FRANÇOIS MISTRALI. *Vie de Jésus par Ernest Renan.* Milan, 1863.)

*Le Maudit*, par l'abbé \*\*\*. Paris, librairie internationale, 1864.

*La Parola di Dio e i moderni farisei. Appello al sentimento cristiano*, per Andrea MORELLI, deputato al Parlamento Italiano. Bergamo, 1864. — (*La Parole de Dieu et les pharisiens modernes. Appel au sentiment chrétien*, par André MORELLI, député au Parlement italien. Bergame, 1864.)

*Guia de los Casados, ó Historia natural de la generacion; Mentor*

*domestico para las personas de ambos sexos*, par don Federico HOLLICK. Nueva-York. — (*Guide des époux, ou Histoire naturelle de la génération, Mentor domestique pour les personnes des deux sexes*, par don Frédéric HOLLICK. New-York.)

L'auteur de l'ouvrage intitulé : *il Clero veneto nell' anno 1862, per un testimonio di vista e di fatto*. Bologna, 1862 ; — (*Le Clergé vénitien pendant l'année 1862, par un témoin oculaire des faits*. Bologne, 1862), condamné le 24 août 1863, — et celui de l'ouvrage ayant pour titre : *dell' ultima Persecuzione della Chiesa, et della fine del mondo*, per P. B. N. B., 6 volumes. Fossombrone, 1863 ; — (*De la dernière Persécution de l'Eglise et de la fin du monde*, par P. B. N. B., 6 volumes. Fossombrone, 1863), condamné par un décret du 15 décembre 1863, — se sont soumis d'une manière digne d'éloges.

---

## CHRONIQUE.

---

### ÉLECTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

On a pu voir à la p. 256 de la présente livraison que deux fauteuils, — celui de M. Alfred de Vigny et celui de M. Ampère, — sont vacants à l'Académie française. — Sur les 38 membres actuels, 34 se sont réunis le 14 de ce mois pour choisir un successeur à M. Alfred de Vigny. — Les membres absents étaient MM. Dupin, Empis, Lebrun et Victor Hugo. — La majorité était ainsi de 18 voix. — Trois candidats étaient en présence : M. Jules Janin, M. Camille Doucet et M. Autran. — 10 tours de scrutin ont eu lieu.

M. Jules Janin a obtenu successivement 11 voix, 12 voix, 11 voix, 12 voix, 10 voix, 10 voix, 12 voix, 11 voix, 9 voix et 9 voix.

M. Camille Doucet a obtenu 9 voix, 8 voix, 9 voix, 7 voix, 8 voix, 8 voix, 8 voix, 6 voix, 7 voix et 9 voix.

M. Autran a obtenu 14 voix, 13 voix, 13 voix, 14 voix, 16 voix, 16 voix, 16 voix, 16 voix, 17 voix et 17 voix.

Au deuxième, au troisième, au quatrième et au neuvième tour de scrutin, il y a eu un billet blanc.

Aucun des candidats n'ayant réuni la majorité, l'Académie a ajourné l'élection.

---

REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES.

du 16 mars au 15 avril 1864.

JOURNAUX.

Constitutionnel.

21 mars. SAINTE-BEUVE : Corneille. *Le Cid*, suite et fin. — 27. BABINET : Bulletin scientifique. — 30 mars. Ernest CHESNEAU : un Peintre naturaliste. — 6 avril. Ernest CHESNEAU : Hippolyte Flandrin. — 8, 9, 10. Académie française. Discours de réception de M. Dufaure et réponse de M. Patin. — 11. SAINTE-BEUVE : M. Emile de Girardin.

France.

16 mars. Charles AUBERTIN : Historiens contemporains. M. Camille Rousset. — 22. Gustave MERLET : une Conversion. *Mine Swetchine*. — 29 mars, 10 avril. Louis FIGUIER : Sciences. — 27 mars. Comte H. DE VIEL-CASTEL : Hippolyte Flandrin. — 30. Baron DE MONTREUIL : *la Morale de la richesse*, par M. Antonin Rondelet. — 31. Charles AUBERTIN : le Spiritualisme et ses adversaires. — 3 avril. Louis FIGUIER : Bibliographie scientifique. — 5. E. CARO : Publicistes et philosophes contemporains. M. Franck. — 6. Louis FIGUIER : *la Fièvre jaune à Saint-Nazaire*, rapport de M. le docteur Mélier à l'Académie de médecine. — Comte H. DE VIEL-CASTEL : les Curieux ; les amateurs d'objets d'art, suite. — 8, 9. Académie française. Discours de réception de M. Dufaure et réponse de M. Patin. — 12. Comte Horace DE VIEL-CASTEL : *le Tour du monde, nouveau journal des voyages*, publié sous la direction de M. E. Charton. — 14. Charles AUBERTIN : Publicistes et romanciers, par M. Edmond About.

Gazette de France.

30 mars. Victor FOURNEL : Exposition de la Société nationale des beaux-arts. — 24, 25, 26, 27, 28, 29 mars. Le P. FÉLIX : Conférences de Notre-Dame. — 30 mars, 6, 15 avril. J. RAMBOSSON : Revue scientifique. — 31 mars, 1<sup>er</sup> avril. A. DE BERNE : un Voyage à la Grande-Chartreuse. — 3 avril. Alex. DE SAINT-ALBIN : Marie Stuart. — 4. A. DELAFOREST : *Biographies contemporaines*, par M. Boullée ; — Ch. DELONCLE : *la Commune rurale*, par M. Paul David. — 8, 9. Académie française. Discours de réception de M. Dufaure et réponse de M. Patin. — 14. DE LARCY : *les Assemblées provinciales sous Louis XVI*, par M. Léonce de La-vergne.

Journal des débats.

16 mars. Emile DESCHANEL : *la Régence*, par M. J. Michelet. — 23. CUVILLIER-FLEURY : *Souvenirs d'un voyage en Asie-Mineure*, par M. Georges Perrot. — 26. U. DE SACY fils : *Tonton, tontaine, tonton!* par M. L. Bertrand. — 27 mars, 14 avril. Charles CLÉMENT : les Archives Buonarroti. — 29. Amédée ACHARD : *les Reines du monde*, ouvrage publié sous la direction de M. J.-P. Armengaud. — 31. Jules JANIN : *les Passiflores*, par Mme la baronne de Montaran. — 2 avril. Eugène DE LANNEAU : *Institutions militaires de la France avant les armées permanentes*, par M. Edgar Boutaric. — 3. Charles CLÉMENT : Hippolyte Flandrin. — 6. Ad. FRANCK : *Etudes de philosophie grecque et latine*, par M. Charles Lévêque. — 8, 9. Académie française. Discours de réception de M. Dufaure et réponse de M. Patin. — 10. Edmond LECLERC : *le Pêché de Madeleine*. — 15. Aimé GIRARD : *Application de la photographie aux études astronomiques*, par M. Waren de la Rue.

Journal des villes et campagnes.

19, 27 mars. Le P. FÉLIX : Conférences de Notre-Dame. — 29 mars. Léopold GIRAUD : Chronique scientifique. — 31. Louis MOLAND : *seize mille Lieues à travers l'Asie et l'Océanie*, par M. le comte Henri Russet-Killough. — 4 avril. Augustin GALITZIN : *Correspondance du R. P. Lacordaire et de Mme Swetchine*, publiée par M. le comte de Falloux. — 10, 12. Académie française. Discours de réception de M. Dufaure et réponse de M. Patin.

Moniteur.

16 mars. Henri LAVOIX : *Journal et mémoires de Mathieu Marais*, publiés par M. de Lescure ; — 19, 26. Revue littéraire. — 21. Aylic LANGLÉ : *Discussions de politique démocratique et mélanges*, par M. Auselme Pétetin. — 25. J.-L. ROCHE : *Œuvres complètes du cardinal Giraud*. — 29. J.-H. WALTER : *Essai sur l'univers matériel et spirituel*, par Edgar Poë, trad. par M. Charles Baudelaire. — 30. Gustave CLAUDIN : *la Muse pariétaire et la muse foraine*, par C. N. — 4 avril. NISARD : *Histoire de Louvois*, par M. Camille Rousset. — 8. Léon MICHEL : Soirées littéraires de la Sorbonne. — 9. Académie française. Discours de réception de M. Dufaure et ré-

somnambulisme magnétique est vieux comme l'humanité déchue ; a laissé dans l'histoire un sillon lumineux que l'érudition la moins clairvoyante reconnaît. Est-ce que, d'ailleurs, les plus illustres magnétiseurs contemporains, les Deleuze, les Faria, les Dupotet, les Teste, les Puységur et M. Regazzoni, célèbre entre tous, n'ont pas signalé plus ou moins explicitement l'intervention des esprits dans les phénomènes extranaturels du magnétisme ? Ici encore on peut dire avec assurance : le doigt de Satan est là. Du reste, les destinées du magnétisme et du spiritisme sont solidaires ; c'est la double scène où l'ange de l'abîme donne des représentations que les témoins payent souvent de leur santé ou de leur vie. Le christianisme ayant fait taire les oracles, l'esprit mauvais a pris sa revanche. Il a voulu opérer sur le nouveau versant des âges ce qu'il avait accompli sur l'ancien ; il apporte la magie là surtout où il semait l'erreur ; il la fait entrer à larges doses dans toutes les hérésies, et quand le protestantisme, hérésie souveraine qui condensait toutes les autres et s'en faisait gloire, a éclaté sur l'Europe, un développement sans pareil de superstitions cruelles et infâmes s'est révélé.

Où donc le spiritisme peut-il conduire ? Matériellement, aux persécutions de l'esprit malin sous toutes ses formes : obsession, possession, infestations, maladies et folies ; spirituellement, à la ruine de la foi et des mœurs dans les âmes. Ce n'est pas impunément qu'on se confie à celui qui, de son propre aveu, se nomme la haine, et qui a dit : « Je hais tout ; je me hais moi-même (*Question des esprits*, « p. 403 ). » Loin donc que le spiritisme soit un progrès de l'humanité, il rétrograde vers des superstitions honteuses et absurdes qu'on croyait à jamais éteintes ; loin d'être le flambeau de la raison, il en est l'éteignoir : c'est le châtiment d'un orgueil qui s'adore ; c'est une épidémie sociale et un avant-coureur de malheurs publics. Ainsi dépose en tout temps et en tout lieu un témoin austère, l'expérience.

Les faits sont là ; ils s'imposent ; on peut déjà leur appliquer un mot de Tertullien : Ils ne sont que d'hier parmi nous, et déjà ils remplissent les villes et les villages. Ces faits qui établissent la nature satanique, et, par suite, la perversité profonde et l'éminent danger du spiritisme sont notoires : M. le marquis de Roys en a fait un choix judicieux ; il s'est plu surtout, — et c'est là peut-être le mérite spécial de son œuvre, — à montrer, dans le spiritisme doctrinal comme dans le spiritisme en action, la main de Satan ; non qu'il y ait dans ces expériences, qui sont le piège des nigauds et des curieux, beaucoup

de charlatanisme, et plus de Fontanaroses que d'agents convaincus ; mais du moins, partout où le caractère supranaturel des phénomènes se dessine, l'intervention diabolique est certaine.

Somme toute, quand on a lu ces quelques pages, on peut dire à l'auteur cette parole qu'adressait Napoléon I<sup>er</sup> au savant qui venait de faire, devant lui, une expérience péremptoire : *Démontré, monsieur, démontré.*

GEORGES GANDY.

165. *VIE de Mgr de Salinis, évêque d'Amiens et archevêque d'Auch*, par M. l'abbé DE LADOUÉ, ancien vicaire général d'Amiens et d'Auch. — 1 volume in-8° de iv-532 pages (1863), chez Tolra et Haton ; — prix : 6 fr.

Ce livre devait d'abord être écrit par M. Louis Veillot. Faut-il regretter beaucoup que le célèbre écrivain n'ait pu réaliser un dessein qui tenait à sa pensée et à son cœur ? Nous y avons perdu sans doute de bien belles pages ; mais ne trouverons-nous aucune compensation dans l'œuvre plus humble de M. l'abbé de Ladoué ? Le sujet demeurant le même entre les deux, sous la plume de M. Louis Veillot nous aurions eu un livre tout différent ; sous la plume de M. l'abbé de Ladoué, nous avons celui-ci, moins littéraire peut-être, mais peinture plus simple et plus naïve du héros. — Si une vie pouvait se dicter comme un discours, nul mieux que M. l'abbé de Ladoué n'eût été à portée d'écrire, sous la dictée du personnage et des faits, celle de Mgr de Salinis. Une vie, en effet, ne se mesure pas par les années, mais par les actes qui l'ont remplie, et elle ne compte que par là dans la vie générale d'une époque. Or, depuis que Mgr de Salinis est entré, vers l'âge de trente ans, dans sa vie véritable, M. l'abbé de Ladoué s'est trouvé à côté de lui, et, dès lors, ils ont marché presque toujours ensemble, et la mort seule a pu les séparer. A Juilly, M. l'abbé de Ladoué a été disciple intelligent et fidèle ; à Amiens, à Auch, vicaire général, bras droit, confident, ami ; et, quant aux quelques années de Bordeaux, s'il n'a pas été acteur, ni même témoin oculaire, il a été témoin auriculaire encore, car, dans une commensalité de douze ans, il a entendu, soit de Mgr de Salinis, lui-même, soit de ses amis, le récit bien des fois répété des huit années du professorat théologique. D'ailleurs, légataire de la pensée et des actes de Mgr de Salinis, il a eu à sa disposition tous les papiers du prélat, c'est-à-dire toute sa correspondance, tous ses mémoires, et ce grand ouvrage apologétique commencé à Juilly, poursuivi à Bordeaux et au milieu des labeurs de l'épiscopat, véritable testament qui résume une vie consacrée tout



entière à la défense de Dieu et de sa sainte Eglise. En voilà assez pour faire comprendre qu'il avait sous la main les matériaux les plus authentiques, les plus sincères, les plus vivants, pour la construction de son édifice biographique. Vienne maintenant le travail d'une intelligence très-nette et très-sûre, le travail du cœur, qui sera toujours le meilleur ouvrier en pareil cas, et il en résultera nécessairement une œuvre pleine d'enseignement et d'intérêt. Ajoutons qu'un prêtre seul, et un prêtre activement mêlé à l'administration épiscopale, peut bien expliquer, dans la vie d'un évêque, certains détails qu'un laïque, si chrétien, si éclairé soit-il, ne saura ni saisir, ni exposer dans leur vérité exacte et en quelque sorte technique ; et achevons ainsi de nous consoler de la substitution que les circonstances ont faite de M. l'abbé de Ladoue à M. Louis Veuillot.

Œuvre humble, simple et naïve, avons-nous dit du livre de M. l'abbé de Ladoue ; et, dans notre pensée, ces mots sont un éloge, et un grand éloge, car telle devait être une vie qui parle d'elle-même, racontée par un historien que son caractère, ses habitudes, ne destinaient pas au rôle d'écrivain, et que de vifs regrets, de douloureux souvenirs, devaient détourner de toute préoccupation de métier. Aussi M. l'abbé de Ladoue a-t-il, toutes les fois qu'il l'a pu, laissé parler ses documents, c'est-à-dire Mgr de Salinis lui-même, qui se raconte ou se montre ainsi dans la vérité et l'originalité de sa nature. Bien rarement M. l'abbé de Ladoue se met lui-même en scène ; et, bien loin de l'en blâmer, nous l'inviterions presque à s'effacer encore davantage dans une édition prochaine, et à retrancher certaines réflexions un peu communes, ou qui naissent spontanément de ses récits.

L'ouvrage est nettement divisé, et ici encore tout s'est fait de soi-même : enfance et éducation, — aumônerie du collège Henri IV, — Juilly, — Bordeaux, — Amiens, — Auch, — en voilà les six livres, correspondant aux périodes successives de la vie de Mgr de Salinis. Dans chacun, nous trouvons les plus grands noms et les plus grandes choses de l'histoire ecclésiastique de ce siècle : Lamennais et ses disciples ; les illustres amis de Mgr de Salinis, comme l'abbé duc de Rohan, M. l'abbé de Scorbiac, Mgr Gerbet, etc. ; puis, des fondations célèbres dans l'histoire de la littérature et de la polémique religieuse, le *Mémorial catholique*, l'*Université catholique*, l'*Association pour la défense de la religion catholique* ; enfin, la liberté d'enseignement et la question des classiques, le rétablissement de la liturgie romaine

et le mouvement de retour vers le saint-siège ; la guerre d'Italie et le pouvoir temporel ; l'*Univers* et les partis catholiques ; le nouveau régime de la France et les rapports de l'Eglise avec lui, etc. Nous ne faisons qu'indiquer ces grands sujets et ces grandes questions qui nous ont tant agités, et aussi, hélas ! tant divisés, n'ayant, ni le loisir ni le droit d'entrer dans la discussion. On se rappelle, par exemple, le fameux mandement sur le *Pouvoir*, si diversement interprété ; mais, quoi qu'on pense de la conduite de Mgr de Salinis en cette circonstance et en quelques autres, on doit reconnaître qu'une seule pensée, une seule affection, l'ont toujours inspiré et dominé : l'Eglise à défendre, le saint-siège à faire aimer. Oui, Mgr de Salinis n'a songé qu'à la défense de l'Eglise, et plus que personne, de nos jours, il a travaillé à ramener les enfants à leur mère, l'Eglise romaine. Il a vécu et il est mort dans cet effort et cet amour. C'est là son bonheur et sa gloire, devant les hommes comme devant Dieu. Voilà ce que M. l'abbé de Ladoue a montré dans cette vie ; voilà ce qu'il montrera davantage encore par la publication prochaine de la *Divinité de l'Eglise*, œuvre où Mgr de Salinis, penseur et écrivain, prêtre et évêque, se résumera tout entier. A Amiens et à Auch, M. l'abbé de Ladoue a déjà fait dresser sur les restes de son maître et de son ami des monuments funèbres ; la *Divinité de l'Eglise* sera le monument vivant, immortel, élevé à cette illustre mémoire.

U. MAYNARD.

166. *VIE de saint Léonard, solitaire en Limousin, ses miracles et son culte*, par M. l'abbé ARBELLOT, curé-archiprêtre de Rochecouart. — 1 volume in-8° de 328 pages (1863), chez Jacques Lecoffre ; — prix : 3 fr. 50 c.

M. l'abbé Arbellot nous fait connaître lui-même les motifs qui l'ont déterminé à publier cette vie de saint Léonard. Outre le tribut d'hommage qu'il voulait rendre au patron et au fondateur de sa ville natale, il s'est proposé de rappeler à ses compatriotes la gloire dont ce saint est environné dans plusieurs provinces de France et dans les pays étrangers. Ainsi, à un certain point de vue, cette œuvre a, sinon un intérêt, du moins un but circonscrit et purement local. Cependant, la manière dont elle est traitée lui donne une importance plus grande et un intérêt qui s'étend au delà des bornes du Limousin. — Elle est divisée en cinq parties : la première renferme la vie de saint Léonard ; la seconde présente le récit d'un certain nombre de miracles opérés en divers lieux par son intercession ; la troisième est consacrée à l'histoire de son culte, de ses reliques, du pèlerinage établi à son

## OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par un décret en date du 25 avril dernier, approuvé par le Souverain Pontife le 29, la S. congrégation de l'index a condamné les ouvrages suivants :

*Histoire élémentaire et critique de Jésus*, par A. PEYRAT. Paris, 1864.

*Du Pape*, par Philothée. Paris, 1863.

*Manual de Derecho publico ecclesiastico para el uso de la juventud americana*, por Francisco de Paula. G. VIGIL. Lima, 1863. — (*Manuel du droit ecclésiastique, à l'usage de la jeunesse américaine*, par François de Paul G. VIGIL. Lima, 1863.)

*Dialogos sobre la existencia de Dios y de la vida futura*, por Fr. VIGIL, a la juventud americana. Lima, 1863. — (*Dialogue sur l'existence de Dieu et de la vie future*, par Fr. VIGIL, à la jeunesse américaine. Lima, 1863.)

1° *Défense de la liturgie de Lyon*; — 2° *A propos d'un pamphlet contre MM. les curés de Lyon, quelques mots publiés par plusieurs membres des conseils de fabrique de Lyon*, 1863; — 3° *Lettre de Sophronius. Question liturgique*. Paris, 1864.

*Catéchisme raisonné sur la liturgie; unité et variété, Dieu est un en trois personnes distinctes, etc.* Paris et Lyon, 1860.

*Archives de la S. congrégation des indulgences*; — *le Moniteur annuel et quotidien des indulgences pour l'année 1862*; — *le Mois libérateur des âmes du purgatoire; aliaque id genus auctoris ejusdem* (et autres du même genre du même auteur), — *l'abbé CLOQUET*. — *Auctor laudabiliter se subjecit* (l'auteur s'est soumis d'une manière louable).

*Revue spirite, journal d'études psychologiques, publié sous la direction de M. Allan KARDEC*. Paris, 1858.

*Le Spiritisme à sa plus simple expression*, par M. Allan KARDEC. Paris, 1862.

*Le Livre des esprits, contenant les principes de la doctrine spirite*, par M. Allan KARDEC. Paris, 1863.

*Le Livre des médiums, ou Guide des médiums et des évocateurs*, par M. Allan KARDEC. Paris, 1863.

*Revue spiritualiste, rédigée par une Société de spiritualistes et publiée par M. Z.-I. PIÉRART*. Paris, 1861.

*Emmanuel de Swedenborg ; sa vie, ses écrits et sa doctrine*, par M. MATTER. — In-8°, 436 pages. Paris, 1863.

Ces six derniers ouvrages ont été d'abord condamnés, le 20 avril, par la S. congrégation du saint-office.

## REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 16 avril au 15 mai 1864.

### JOURNAUX.

#### Constitutionnel.

**16 avril.** SAINTE-BEUVE : M. Emile de Girardin, suite et fin. — **26, 27.** SAINTE-BEUVE : *Collé. Correspondance inédite*, publiée par M. Honoré Bonhomme. — **2 mai.** SAINTE-BEUVE : *le Mariage du duc Pom-pée*, par M. le comte d'Alton-Shée. — **3, 10.** Ernest CHESNEAU : Salon de 1864. — **9.** SAINTE-BEUVE : *Don Quichotte*, traduction de Viardot, dessins de Gustave Doré.

#### France.

**19 avril.** E. CARO : Poètes contemporains. *Oeuvres posthumes* d'Alfred de Vigny. — **24 avril.** Louis FIGUIER : Sciences. — **26 avril.** Comte H. DE VIEL-CASTEL : les derniers Historiens de la reine Marie-Antoinette. MM. Emile Campardon et de Lescure. — Charles AUBERTIN : Publicistes et romanciers politiques. M. Edmond About, 2<sup>e</sup> article. — **3 mai.** Comte Horace DE VIEL-CASTEL : Exposition des travaux des artistes vivants en 1864. — **4.** E. CARO : le Fantastique dans Shakspeare.

#### Gazette de France.

**24 avril.** Victor FOURNEL : Collé et sa correspondance. — **26 avril, 10 mai.** J. RAMBOSSON : Bulletin scientifique. — **1<sup>er</sup> mai.** A. DE PONTMARTIN : *Correspondance du R. P. Lacordaire et de Mme Swetchine*, publiée par M. le comte de Falloux. — **5.** Le Salon de 1864. — **9.** A. DE PONTMARTIN : M. Guizot. *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps.* — **15.** A. DE PONTMARTIN : *William Shakspeare*, par M. Victor Hugo.

#### Journal des débats.

**22 avril.** Eug. YUNG : la Liberté religieuse et le protestantisme français. — **23.** Albert PETIT : *Irrigations du midi de l'Espagne*, par M. Maurice Aymard ; — *Travaux hydrauliques en Algérie.* — **24.** Charles CLÉMENT : les Fresques de M. Victor Mottez à Saint-Sulpice. — **22.** CUVILLIER-FLEURY : *Le Progrès*, par M. Edmond About. — **27.** U. DE SACY fils : *la Légende d'Ali* ; — *les Rémi-*

*niscences d'un vieux touriste*, par M. Eugène de Margerie. — **28.** SAINT-MARC GIRARDIN : *Histoire de Louvois*, par M. Camille Rousset, suite. — **30 avril, 6, 12 mai.** Charles CLÉMENT : Exposition de 1864. — **5 mai.** E. LITRÉ : *Addenda lexicis latinis*, par M. Quicherat. — **6.** PRÉVOST-PARADOL : *Histoire du gouvernement parlementaire en France*, par M. Duvergier de Hauranne.

#### Journal des villes et campagnes.

**16 avril.** Louis HERVÉ : *les Sophistes et la critique*, par A. Gratry. — Louis MOLAND : *Voyages et aventures en Irlande. Les Gorges du diable*, par M. Emm. Domenech. — **30.** Louis MOLAND : *William Shakspeare*, par M. Victor Hugo. — **4 mai.** Simplicien HURARD : Bibliographie religieuse. — **7.** Anicet DIGARD : *les Institutions politiques, judiciaires et administratives de l'Angleterre*, par M. Charles de Franqueville. — **7.** Victor FOURNEL : Salon de 1864.

#### Moniteur.

**22, 29 avril.** Léon MICHEL : Soirées littéraires de la Sorbonne. — **23, 26.** Henri LAVOIX : Revue littéraire. — **25, 30.** Ernest MENAULT : Soirées scientifiques de la Sorbonne. — **25 avril, 2 mai.** Emile MONTÉGUT : *Histoire de la littérature anglaise*, par M. Taine. — **30 avril.** Gustave CHAIX D'EST-ANGE : Bibliographie (ouvrages de droit). — **3 mai.** Théophile GAUTIER fils : *de Paris à Bucharest*, par M. V. Duruy. — **4.** Aylic LANGLE : *l'Amérique telle qu'elle est*, par M. Oscar Comettant. — **5.** Ernest MENAULT : *Histoire de la langue française*, par M. Littré. — **7.** Henri LAVOIX : *Physiologie des écrivains et des artistes*, par M. Emile Deschanel. — **9.** Général baron AMBERT : *Code de l'armée de terre*, par l'intendant général Paris de Baldrière.

#### Opinion nationale.

**21 avril.** Antony MÉRAY : *les Souverains orthodoxes. Les cachots du pape*, par

« et l'exemple des Etats-Unis pour éclairer les Anglais sur l'erreur où « étaient tombés leurs ingénieurs maritimes (p. 315). » — Le capitaine Mayne-Reid en conclut que ceux qui font les lois doivent savoir ce qu'ils font; comme nous ne pouvons parler politique, nous n'avons pas à nous expliquer sur une si dure exigence. ANOT DE MAIZIÈRE.

169. BENOÎT XI. *Etude sur la papauté au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle*, par M. LÉON GAUTIER. — 1 volume in-8° de 212 pages (1863), chez V. Palmé; — prix : 4 fr.

Parmi les vies des papes, parfois si inexplicables au point de vue de la sagesse humaine, mais presque toujours si grandes au regard de la raison éclairée par la foi, il en est peu qui offrent des contrastes plus frappants, des enseignements plus profonds, un attrait plus vif que celle de Benoît XI.

Sorti d'une famille obscure (quelques historiens ont voulu que son père fût berger), Nicolas Boccasino ceignit la tiare à soixante-trois ans. De la solitude du cloître, où sa jeunesse s'était nourrie de science et de piété, où l'humilité féconde des Dominique et des François d'Assise servait de limite à ses aspirations, la main de Dieu le jeta tout à coup comme arbitre au milieu d'une société ébranlée et d'une politique confuse, et partout il dépassa les espérances qu'il avait su inspirer. — Promu, en 1297, au généralat de l'ordre dominicain; choisi, l'année suivante, par le grand et malheureux pontife Boniface VIII, pour ménager la paix entre la France et l'Angleterre; initié dès lors à toutes les négociations diplomatiques, il demeura constamment le plus ferme appui de son maître, jusqu'au moment où il devint, sous le nom de Benoît XI, l'héritier de son trône et le continuateur de ses vertus. Preuve évidente, entre mille, que la science théologique et l'ascétisme monacal ne sont point incompatibles avec l'art de gouverner.

On a fait à Benoît XI certains reproches et certains éloges aussi peu admissibles les uns que les autres. On l'a accusé d'avoir tremblé devant les ennemis de Boniface et de s'être tenu à l'écart lorsque ce pontife montait au calvaire. Cette calomnie est vraiment étrange. A Anagni, deux cardinaux seulement restèrent debout près de leur chef humilié, et Nicolas Boccasino fut l'un des deux. — On a ajouté « qu'il défit, à l'applaudissement général, tout ce qu'avait fait son « prédécesseur. » Mais il y a encore, sous ces expressions, vraies à certains égards, une exagération qui tient du mensonge et une insinuation aussi fautive que malveillante. Rien de plus facile à

comprendre que les divergences remarquées dans la politique de ces deux papes. On était, il ne faut pas l'oublier, à l'époque de ces aberrations étonnantes dont le chantre de la *Divine Comédie* a pu faire cette triste peinture : « Je vois, dans Alagna ( Anagni ), entrer les « fleurs de lis, et, dans la personne de son vicaire, le Christ prison- « nier. Je le vois livré à la dérision ; je vois renouveler le fiel et le « vinaigre ; entre deux larrons vivants je le vois crucifié. Je vois un « nouveau Pilate, si cruel que cela ne le rassasie pas, et, sans décret « de ceux qui ont le pouvoir, il porte dans le temple ses désirs cu- « pides... ( *Purg.*, xx. ) » Un petit-fils de saint Louis, malheureux écho de Julien l'Apostat et précurseur trop fameux des révolutionnaires modernes, répétait, après l'empereur d'autrefois : « La loi des « chrétiens leur enjoint de renoncer aux biens de la terre afin d'ar- « river au royaume des cieux, et nous, voulant gracieusement leur « faciliter le voyage, nous ordonnons qu'ils soient soulagés du poids « de tous leurs biens. » A ce principe enfin, depuis si longtemps reconnu, que « le pape est juge en dernier ressort de tous les cas « de conscience entre les peuples et les rois, » on opposait hardiment cette autre formule contraire : « Les rois sont les seuls juges de leurs « différends, soit avec leurs peuples, soit avec les autres princes. » Et au moment où Benoît XI met sur son front la triple couronne, les ennemis du saint-siège triomphent, et Rome elle-même, oublieuse de ses hautes destinées, s'arme contre son souverain, ou plutôt se détruit sous ses yeux. Quel parti suivre dans des conjonctures aussi alarmantes ? La raison prescrivait des modifications dans la politique et dans le gouvernement des âmes. « Boniface avait assisté, pour ainsi « dire, à la naissance de la nouvelle doctrine qui séparait violemment « l'Etat de l'Eglise, qui chassait décidément le spirituel du temporel. Il « avait voulu étouffer le monstre avant qu'il prît d'insurmontables « proportions ; mais il avait échoué. Le monstre avait inévitablement « grandi et pris des forces effrayantes. Benoît, à son avènement, le « trouva devant lui, gueule béante, menaçant, terrible. Il pensa à « toutes les âmes que le triomphe de l'enfer pouvait priver du ciel, « et n'irrita point des colères avec lesquelles Boniface n'avait pas « craint de se mesurer... En deux mots ( et c'est là le vrai nœud de « l'énigme ) Boniface, pour le salut des âmes, avait voulu prévenir et « étouffer une grande erreur qui commençait ; Benoît, pour le salut « des âmes, voulut guérir une grande erreur qui triomphait ( p. 76 ). » Il savait aussi, suivant l'expression de Montesquieu, que la prospérité

de la religion est différente de celle des empires, et que l'Eglise, tout en déplorant l'aveuglement de ceux qui la méconnaissent, a confiance en elle-même et peut se soutenir par son propre poids. Voilà pourquoi, avant que le mal fût complètement guéri, il ne craignit pas de lever des excommunications et de rendre des privilèges. Grandeur de vues et sainte prudence, qui n'ont jamais cessé de rayonner sur le trône de saint Pierre. — Il est évident, pour quiconque veut réfléchir, que la faiblesse n'a jamais été le mobile des transactions de Benoît XI. Du reste, sa politique en Sicile, en Danemark et en Orient, sa bulle contre les Florentins et l'excommunication de Nogaret et de Sciarra Colonna démontrent assez haut que la crainte a pu l'atteindre, mais la peur, jamais. — Empoisonné à Pérouse, on ne sait par qui, il mourut sans trouble parce qu'il mourait sans reproches, et l'Eglise l'a placé sur ses autels.

M. Léon Gautier, nous sommes heureux de le dire, a traité avec une grande compétence et un remarquable esprit de critique tous les points que nous venons d'effleurer. Les restrictions qu'il nous serait peut-être permis de faire sur quelques-unes de ses opinions, s'effacent trop devant les éloges qu'il mérite, pour que nous prenions la peine de les formuler.

LE VERDIER.

**170. LE JEUNE COMMUNIAINT**, *entretiens sur la religion, destinés aux enfants qui ont fait leur première communion*, par M. l'abbé N., missionnaire apostolique. — 1 volume in-32 de XII-404 pages (1863), chez Cattier, à Tours; — prix : 1 fr.

Il est une peine que bien des prêtres ont éprouvée, sans doute, en faisant le catéchisme aux enfants : c'est la triste pensée qu'une fois leur première communion faite, ces enfants, si attentifs et si dociles aux premiers enseignements de la vérité, ne chercheront plus à s'instruire de la religion, et souvent n'en auront plus le moyen. Aussi, qu'advient-il de leur foi trop faible et trop peu raisonnée ? Si elle ne se perd pas complètement au bruit des discours impies que l'on tient si souvent dans le monde, elle s'obscurcit sous les préjugés qui éloignent en peu d'années des pratiques chrétiennes. — Ce petit livre voudrait remédier à ce mal. Il a pour but de fournir aux enfants « le moyen de conserver et d'affermir leur foi (p. VIII), » et de les préserver ainsi du double malheur de l'incrédulité et du vice. Voici quelle en est l'idée.

Deux enfants appartenant à des parents chrétiens, — Adrien et

Paul, — se sont liés d'une étroite amitié. Après la première communion, qu'ils font l'un et l'autre avec les plus grands sentiments de foi et de piété, ils se séparent. Paul reste dans sa famille, s'affermissant de jour en jour, au milieu des bons exemples des siens, dans la connaissance et la pratique de la religion ; Adrien, lancé seul dans le monde, y subit l'influence funeste des mauvaises compagnies. Après quelques années, quand il revient chez lui, le malheureux jeune homme a perdu plus que la foi : il est devenu athée. Son ami d'enfance, vivement peiné d'un tel changement, entreprend de le ramener à la vérité, et par elle à la vertu. C'est l'objet de ces entretiens, qui comprennent, dans un cadre restreint, tout l'ensemble de la religion, depuis la preuve de l'existence de Dieu jusqu'à l'exposé des raisons qui nous obligent d'obéir à toutes les lois de l'Eglise. Un dernier entretien réfute le respect humain, et les autres obstacles qui retiennent loin de Dieu tant de personnes auxquelles il ne manque que la pratique pour être de fervents chrétiens.

Le style de ce petit ouvrage est simple, clair et facile ; on le lit avec plaisir. La forme dialoguée laisserait sans doute à désirer, si elle n'était pour l'auteur un moyen naturel d'exposer et de détruire, les uns après les autres, les principales objections que l'on trouve dans le monde contre Dieu, la Providence, Jésus-Christ, l'Eglise et ses lois. — Des exemples nombreux et frappants, en donnant de l'autorité aux preuves, répandent sur ces entretiens beaucoup de charme et d'intérêt. Nous aurions aimé à retrouver comme histoire, dans le chapitre sur la Providence, l'entretien si touchant que, dans *Fabiola*, ont ensemble, sur cette vérité, l'esclave Syra et la jeune patricienne sa maîtresse. Peut-être aussi l'auteur aurait-il dû s'étendre plus longuement sur cette objection si répandue que toutes les religions sont bonnes (p. 40), et sur l'éternité des peines (p. 139). Il y a dans son livre plus d'une page qui dépasse la portée des enfants (p. 60, par exemple) ; mais nous n'oserions dire que c'est un défaut : ceux qui l'auront reçu de la main qui leur fit faire la première communion aimeront, — Dieu le veuille ! — à le lire plus tard, attirés par le charme secret qui s'attache aux souvenirs du plus beau jour de la vie ; ils y trouveront alors, en le comprenant mieux, de puissants motifs pour rester ou redevenir chrétiens.

J.-S. DELORME.



ces pièces, publiées séparément il y a plusieurs années, nous étaient déjà connues : le *Récit de la grande opération faite à Louis XIV en 1686*, et le *Relevé des dépenses de Mme de Pompadour*. Les autres avaient-elles eu aussi leur jour de publicité individuelle avant d'être réunies dans ce volume ? Peut-être ; mais nous l'ignorons, et peu importe. — Dans son introduction, qui n'est qu'une analyse bien faite, M. Théophile Lavallée a énoncé clairement les questions ou problèmes que s'est posés M. Le Roi, et résumé les solutions qu'il en a données. Si l'importance de la matière l'exigeait, et que l'espace nous le permît, nous transcrivions ces pages sans aucun amour-propre, ne pouvant mieux faire pour donner une idée complète du livre. Mais, pour nos lecteurs, ce sera assez d'une indication plus sommaire.

Dix fragments, quelques-uns accompagnés de notes ou de pièces justificatives, forment ce volume. Le premier fixe l'emplacement du château de Versailles construit par Louis XIII, et la partie du château où s'est passée la Journée des dupes. — Dans le second et le troisième, dont le caractère est tout médical, M. Le Roi nous fait assister à l'accouchement de la dauphine, mère du duc de Bourgogne, et à l'opération de la fistule faite sur Louis XIV. Ces deux fragments, qui ont nécessairement la nudité de l'art, importent surtout à l'histoire de la science médicale ; mais ils tournent aussi au profit de l'histoire générale, en montrant une fois de plus la générosité, le courage et la grandeur d'âme de Louis XIV. — Le quatrième établit, contre Saint-Simon, que Louvois est mort d'apoplexie pulmonaire, et non empoisonné. — Le cinquième, analogue au premier, indique dans quelle partie du château de Versailles était l'appartement de Mme de Maintenon, cet appartement où Louis XIV travaillait avec ses ministres, et où, pendant trente ans, se sont décidées les destinées de la France. — Le sixième décrit la machine de Marly et en nomme l'inventeur et le constructeur. — Le septième donne enfin le texte authentique des dernières paroles adressées par Louis XIV mourant à son arrière-petit-fils. — Les trois derniers sont le bilan des amours de Louis XV. En dix-neuf ans, Mme de Pompadour a coûté 37,000,000 à la France ; Mme du Barry, en cinq ou six années, à peu près 13,000,000 : total, 50,000,000. C'est cher, certes, pour la valeur de la marchandise, mais bien au-dessous des estimations révolutionnaires. Reste la *note* inconnue du Parc aux cerfs ; mais, à coup sûr, quelques millions, cinq ou six peut-être, suffiraient à l'acquitter. Le Parc aux cerfs, en

effet, ne fut jamais ce qu'en ont dit les *pudibonds* ennemis de l'ancien régime ; ce n'était pas un sérail bien peuplé, à l'usage du sultan blasé de l'Occident ; c'était une toute petite maison, où passèrent, de 1755 à 1771, à peine une trentaine de jeunes filles, ordinairement vendues par leurs parents, et auxquelles on donnait, lorsqu'elles se mariaient, quelques bijoux et une centaine de mille francs. Il faut donc bien rabattre des centaines de millions, et surtout des milliards qu'une histoire haineuse et ignorante a portés au compte des débauches de Louis XV. La vraie ignominie du monarque fut Mme du Barry, dont M. Le Roi nous donne ici, d'après des documents certains, une notice biographique qui va bien déranger les admirations et les complaisances de M. Capefigue. Tout est faux, ou à peu près, — moins les hontes, — dans ce que l'histoire nous a dit de cette femme, parce que tous les actes de sa vie avaient été faussés pour servir à sa hideuse élévation. Cette vie a pour limites extrêmes le berceau où elle commença par la bâtardise, et l'échafaud où elle finit par la lâcheté : à ce commencement et à cette fin, on sait comment le milieu répond ! Rien, sinon une bonté de cœur naturelle et une grande générosité pour sa famille, ne fait contre-poids dans la balance au plateau chargé de tant d'ignominies. Non, Mme du Barry, quoi qu'en ait dit M. Capefigue, n'a point purifié la source de sa fortune en lui donnant une généreuse dérivation vers les infortunes royales : elle a été vraiment victime d'un vol, dont la poursuite en Angleterre l'a conduite, revenue en France, à l'échafaud. — Ainsi, peu à peu, toute l'histoire se referait au profit de la vérité, s'il y avait beaucoup de chercheurs comme le savant bibliothécaire de Versailles. On ne saurait trop encourager de semblables publications, tout en en marquant bien le caractère, pour qu'elles ne se trompent pas d'adresse, et qu'elles n'arrivent qu'aux lecteurs aguerris contre certaines impressions.

U. MAYNARD.

**173. LA FRANC-MAÇONNERIE**, son caractère, son organisation, son extension, ses sources, ses affluents, son but et ses secrets ; — *les Masques bibliques*, par le P. V. DECHAMPS, de la congrégation du très-saint Rédempteur. — 1 volume in-18 de 11-162 pages (1863), chez H. Costerman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 75 c.

En choisissant la franc-maçonnerie pour objet d'une étude spéciale ; en examinant son caractère, son organisation, son extension, ses sources, ses affluents, son but et ses secrets, le P. Dechamps a épuisé en quelque sorte, dans un petit nombre de pages, toutes les in-

formations que pouvait lui demander très-légitimement une curiosité éveillée par les faits et gestes moitié mystérieux, moitié apparents, de cette immense affiliation. Dans une voie où il pouvait faire si facilement fausse route, il s'est éclairé des plus lumineux renseignements : il n'a pas compté ses autorités, mais il les a pesées ; car ici, à coup sûr, la qualité vaut mieux que la quantité. Ainsi la *Franc-maçonnerie*, par M. Gyr ; — l'*Annuaire maçonnique du Gr. Or. de Belgique pour l'an 5840*, Bruxelles, des presses du Gr. Or., 5840 ; — *Le Ciment pour la franc-maçonnerie*, par Alban Stolz, et beaucoup de détails historiques pris dans les faits contemporains, lui ont fourni des éléments précieux pour la solution de ce problème, tout à la fois social et religieux : Qu'est-ce que la franc-maçonnerie ? D'où sort-elle ? Que veut-elle ? Où va-t-elle ? Tous ces secrets plus ou moins enfouis dans les ténèbres des loges, le P. Dechamps les dépouille de leur enveloppe, les place au grand jour de la publicité, et fait ainsi voir ce qu'il y a de sérieux sous l'apparence des symboles, d'antisocial derrière une mise en scène de bienfaisance et de fraternité universelle, d'antichrétien sous un masque de religiosité. Il s'attache de préférence à faire briller cette très-alarmanante, mais enfin très-instructive vérité, à savoir que la franc-maçonnerie a pour but immédiat la destruction de la religion révélée au profit d'un déisme vague qui se paye de mots : qu'elle n'est pas, à elle seule, toute l'armée du rationalisme rangée en bataille à l'encontre du Christ et de son Eglise, mais qu'elle tient la tête de cette ligue, qu'elle la discipline, qu'elle la condense et la généralise, qu'elle va même jusqu'à donner au rationalisme ce qui lui manque, une sorte de sacerdoce et un culte. Dans cet ordre d'idées, la franc-maçonnerie a ses insignes, ses cérémonies, ses symboles, ses mystères, ses doctrines, ses vénérables et ses frères, enfin ses temples ; horrible contrefaçon, dans un but satanique, de la divine constitution du catholicisme ! Au moyen de cette organisation puissante, qui revendique en sa faveur, pour achever le plagiat, un privilège de catholicité, de perpétuité dans l'espace et dans le temps, elle vise à frapper l'Eglise en même temps sur tous les points du monde. Une pensée mystérieuse, retirée dans les profondeurs d'une loge suprême, décide, et aussitôt des milliers de volontés aveuglément dociles font mouvoir, successivement ou à la fois, des leviers qu'une force inconnue soulève, et qui font des ruines religieuses et sociales là où le grand œuvre doit s'accomplir. Ce qu'il y a de force et d'étendue dans ce réseau qui enserme le monde, et dont une autocratie occulte a dans la

main tous les fils, ce qu'il recèle de périls pour la religion et la société, le P. Dechamps l'expose avec autant de courage que de mesure. La pensée fondamentale de cette société secrète, mère et maîtresse de la plupart des autres, c'est de renverser l'Eglise, et avec elle tout le christianisme, dont elle est, depuis dix-huit siècles, la pierre angulaire. Quant à l'esprit de sa politique, il varie suivant les exigences du but qu'elle poursuit; là encore elle singe le catholicisme. De même que celui-ci, dans ses rapports avec les gouvernements et les peuples, se fait tout à tous « pour les gagner tous à Jésus-Christ, » comme dit saint Paul, de même la franc-maçonnerie sait accepter toutes les formes de gouvernement pour gagner tous les pouvoirs à sa cause. Donc, indifféremment, selon les circonstances, elle tourne à l'absolutisme, au gouvernement parlementaire ou à la démagogie. L'essentiel, à ses yeux, c'est de recruter des conspirateurs partout où abondent les agents de prosélytisme. A ce titre, elle s'installe dans la politique, dans l'administration, dans les finances, dans la diplomatie, dans la presse; elle va surtout aux sources d'où l'or ruisselle, et, dans le Pactole qu'elle fait couler, elle prend de quoi payer les complots antichrétiens, de quoi salarier les dévouements faciles, les moyens d'action, les propagandes fiévreuses. Et, chose remarquable! ce ne sont pas toujours les plus hauts dignitaires qui possèdent le mieux les mots cabalistiques de la secte : souvent les plus avancés, — et c'est peut-être une tactique pour dérouter les profanes, — n'ont rien qui les distingue extérieurement de la plèbe des frères-amis; redoutable démocratie, qui fait parfois rayonner la lumière de la plus haute loge sur un initié placé au bas de cette échelle mystérieuse, tandis que les intermédiaires, amusés et festoyés, mais n'ayant que des mots dont ils ignorent le sens, sont encore enveloppés des ombres de la vieille *superstition*.

Les *Masques bibliques*, ou *la Loge et le temple*, sont un autre aspect de la franc-maçonnerie; le P. Dechamps la place sous le rayon de l'alliance évangélique, et il donne, cette fois encore, la *clef du mystère*. Comment le temple protestant peut-il fraterniser avec la loge maçonnique? La réponse est facile. Le temple et la loge ont un ennemi commun, l'Eglise : malgré des divergences superficielles, ce sentiment les unit. Pour la loge, c'est un merveilleux dissolvant que la Bible, rien que la Bible, avec des millions de commentaires; et pour le temple, quel indispensable auxiliaire que cette société dont l'Eglise est partout le point de mire, et qui vise tantôt à la miner

sourdement comme un termite, tantôt à la foudroyer par des coups inattendus ! Cette alliance, au reste, n'est pas un mystère. M. Edgard Quinet, l'un des ennemis les plus fougueux du catholicisme, a dit pourquoi la loge prend le temple à son service. Il y a quelques années, les œuvres de Marnix de Sainte-Aldegonde, calviniste fanatique, écrivain bouffon et ordurier, ont été mises en vente à la librairie *évangélique*, précédées d'une introduction et accompagnées de notes par M. Edgard Quinet ; cette édition a été publiée et recommandée, sous le titre de souscription nationale, par un grand nombre de membres et de dignitaires de la loge maçonnique ; en outre, M. Eugène Sue, — un autre initié au grand œuvre, — a révélé le vrai mot d'ordre de la ligue antichrétienne. Non content d'acclamer le protestantisme comme le grand instrument de démolition pour les ennemis de la foi, il voulut se montrer plus digne encore d'avoir reçu des loges une ambassade chargée de lui offrir, par les mains du grand-maître du Grand-Orient de Bruxelles, une plume d'or. Il déclara donc qu'il fallait braquer contre l'Eglise ces trois canons rayés : 1° la propagande du rationalisme, par une association dont les membres s'engageaient d'honneur à repousser toujours les sacrements religieux pour eux-mêmes, et pour leurs familles s'ils le peuvent, à la naissance, au mariage et à la mort ; 2° la propagande spéciale d'une secte protestante, l'*unitarisme* ; 3° la propagande du *protestantisme en général*.

Ainsi donc, impossible de le nier : le protestantisme et la franc-maçonnerie s'entendent contre l'Eglise, et, ce qu'il faut savoir encore, c'est que l'un et l'autre se cachent sous le masque biblique, et s'efforcent de *christianiser* leur antichristianisme. — L'auteur part de ce fait éclatant pour démontrer que le protestantisme, pulvérisé par le libre examen, ne saurait formuler une confession de foi quelconque. Puis, entrant dans le vif de la question religieuse, il montre à tous, rationalistes et protestants, les signes indélébiles d'unité qui resplendissent au front de l'Eglise, et il couronne dignement son écrit par ces mots qui résument sa vigoureuse démonstration : « Que le  
« rationaliste en prenne donc son parti : le surnaturel est vivant, et,  
« pour le constater, il ne faut qu'ouvrir les yeux (p. 159). »

GEORGES GANDY.

174. GALILEO GALILEI, *sa vie, son procès et ses contemporains d'après les documents originaux, avec un portrait gravé d'après l'original d'Ottavio LEONI*, par M. Philariète CUASLES, professeur au Collège de France. — 4 volume in-12 de viii-286 pages (1862), chez Poulet-Malassis ; — prix : 3 fr. 50 c.

On a célébré cette année le trois-centième anniversaire de la nais-

sance du fameux Galilée, né le 18 février 1564, le jour même de la mort de Michel-Ange. C'était une trop belle occasion de renouveler toutes les accusations d'intolérance et d'obscurantisme contre l'Église romaine, pour qu'on ait manqué de la saisir. Pendant un mois, l'Italie a retenti de ces accusations, et notre presse rationaliste a fait écho, avec une certaine timidité pourtant, car on commence à être trop au courant des choses pour accepter toutes les absurdités débitées sur ce sujet, et l'on n'a pas, chez nous, les mêmes motifs qu'en Italie pour jeter des injures à la papauté. Un disert professeur du Collège de France, M. Philarète Chasles, avait d'ailleurs instruit le procès il y a deux ans, et, il faut bien le reconnaître, malgré les sympathies du professeur pour l'astronome, malgré ses faibles dispositions à défendre la cour romaine, la cause de Galilée avait plus perdu que gagné aux révélations nouvelles, ou prétendues telles, faites au public français. Il ressort, en effet, du *Galileo Galilei* de M. Philarète Chasles, que, si Galilée était un grand savant, c'était un pauvre caractère : « Sa dégradation, dit-il, révolte la pensée et blesse le cœur (p. 278) ; » mais il rejette sur le siècle même où vécut Galilée la responsabilité de cette déclaration : « Nulle force vive ne subsistait plus dans les âmes... Chacun se prosternait ou rampait... En vain les lumières abondaient, les conduites étaient basses » (p. iv). » Ce n'est donc pas la science qui peut relever les caractères ; mais cette réflexion n'est pas de M. Philarète Chasles.

Nous ne le suivrons pas dans toutes ses assertions. Il s'est proposé un double but : peindre la société italienne au xvii<sup>e</sup> siècle, faire connaître la vérité sur Galilée. Il indique son but dans une introduction qui n'est pas sans intérêt, mais qui manque quelquefois d'exactitude ; il étudie Galilée dans sa jeunesse, dans son âge mûr et à l'époque de sa persécution. Dans cette étude, les détails abondent, et beaucoup sont avoués par l'histoire impartiale ; mais l'auteur tire des conclusions qui ne sont pas toujours très-rigoureuses, et se plaît à mettre dans le cœur des juges de Galilée une multitude de petites passions qui y étaient peut-être, mais qui n'ont pas seules dirigé leur conduite. Si l'envie a joué un grand rôle, comme il le dit (p. 7), il nous semble qu'il ressort de son récit même que l'orgueil de l'astronome, son esprit de révolte, sa désobéissance à des promesses formelles, et ses mauvais procédés vis-à-vis du pape Urbain VIII, n'ont pas joué un rôle moins important. Lu attentivement et sans parti pris, le livre de M. Philarète Chasles met deux points hors de doute : 1<sup>o</sup> Galilée n'a pas subi de tor-

le répandre, en songeant qu'il se publie au profit de cette pauvre famille qui, après Dieu et à côté de ses chers livres, a tenu la meilleure place dans son cœur.

**180. MÉMOIRES** du cardinal CONSALVI, secrétaire d'Etat du pape Pie VII, avec une introduction et des notes, par M. J. CRÉTINEAU-JOLY. — Ces Mémoires, publiés pour la première fois, sont enrichis du fac-simile de huit autographes précieux. — 2 volumes in-8° de 454 et 488 pages (1864), chez Henri Plon; — prix : 15 fr.

Faisons d'abord notre office de bibliographe. — Jusqu'à 1859, les *Mémoires du cardinal Consalvi* étaient restés, non-seulement inédits, mais inconnus : à Rome même, à part les détenteurs fiduciaires, leur existence n'était pas soupçonnée. M. Artaud, après vingt-cinq ans passés à Rome dans le secret des ambassades et des archives, n'était pas, sur ce point, mieux informé que les autres ; et, dans la préface de son *Histoire du pape Pie VII*, il félicitait le cardinal Pacca de nous avoir confié, « mieux inspiré que le cardinal Consalvi, » ce qu'il avait su des événements de ce règne. Aussi bien inspiré que Pacca, et beaucoup plus tôt que le vénérable doyen du sacré collège, Consalvi, dès 1812, pendant son exil à Reims, avait composé cinq écrits en langue italienne, ainsi divisés et intitulés par lui : *Sur le conclave tenu en 1799 et 1800 à Venise*; — *sur le concordat de 1801*; — *sur le mariage de l'empereur Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche*; — *sur les diverses époques de ma vie*, — et *sur mon ministère*. Dans un article de son testament daté de Rome, 1<sup>er</sup> août 1822, et reproduit en *fac-simile* par M. Crétineau-Joly, le cardinal recommandait à son héritier fiduciaire d'en retarder la publication jusqu'après la mort des principaux personnages qui y figurent et qui y sont nommés; non qu'il redoutât une discussion, car il affirme l'exacte vérité de ses récits et il en prend Dieu à témoin : *Deus scit quia non mentior*; mais les contestations, dit-il, bien que sans fondement, pourraient néanmoins nuire à la sincérité des choses et aux intérêts du saint-siège. Or, au saint-siège il voulait fournir à la fois les matériaux de l'histoire de ces faits, si l'on venait à l'écrire, et les éléments d'une réfutation des ouvrages erronés qui seraient publiés sur le même sujet. C'est pourquoi les mémoires sur le conclave, sur le concordat, sur le mariage et sur son ministère, appartenant d'une façon plus spéciale au saint-siège et au gouvernement pontifical, devaient être présentés au Souverain Pontife régnant, pour passer ensuite dans les archives du Vatican. Quant aux mémoires plus

personnels sur les diverses époques de sa vie, l'extinction de sa famille ne laissant personne que ces écrits pussent intéresser, ils devaient, — à moins qu'on n'aimât mieux les déposer comme les autres aux archives, — rester entre les mains des administrateurs successifs de son héritage. Ceux-ci avaient ordre seulement de les révéler dans le cas très-probable où l'on travaillerait à la continuation de la vie des cardinaux, « afin, dit noblement Consalvi, que rien de contraire à la « vérité ne se public sur ce qui me regarde, désireux que je suis de « conserver la bonne renommée, comme les divines Ecritures elles- « mêmes nous le prescrivent. » Ni cet écrit, ni les quatre autres ne furent déposés aux archives du Vatican : ils passèrent, pendant quarante années, d'exécuteur fiduciaire en exécuteur fiduciaire, jusqu'à ce que le dernier, qui, en 1859, n'en avait jugé opportune qu'une publication fragmentaire, les légua à M. Crétineau-Joly pour en faire enfin la publication intégrale. C'est donc encore M. Crétineau-Joly qui, après tant de bonheurs et d'honneurs littéraires, a été *jugé digne* de ce bonheur, de cet honneur suprême, magnifique couronnement de tous les autres. Le P. Theiner, à qui nous prenons cette expression, va être bien jaloux en lisant l'article du testament de Consalvi qui prescrivait le dépôt des mémoires aux archives dont il est le gardien ; mais qu'il se console par la pensée que, même déposés au Vatican, les précieux manuscrits, comme tant d'autres déjà, eussent pris leur vol pour venir aux mains attirantes de M. Crétineau-Joly, ne laissant en celles de l'infortuné gardien que des *chemises* vides !

C'est en 1812, avons-nous dit, à Reims, que Consalvi, passé du *rouge* au *noir* par la volonté despotique de Napoléon, conçut et écrivit de sa propre main ces cinq ouvrages. Au commencement et à la fin de quelques-uns d'entre eux, il nous fait assister à leur composition. Plusieurs fois il en avait eu la pensée ; mais les travaux de son ministère et les agitations de sa vie lui avaient été un *perpétuel empêchement*. Condamné par la chute du gouvernement pontifical et par l'exil à un repos forcé, mais ne se croyant pas délié de ses serments envers la sainte Eglise romaine, il se demanda quel travail serait à la fois plus doux à son cœur et plus utile au saint-siège, et il crut trouver la meilleure conciliation de ses goûts et de ses devoirs dans le récit des événements auxquels il avait été mêlé. OEuvre difficile ! car, privé, dans son exil, de tous papiers et de tous documents manuscrits ou imprimés, il ne pouvait faire appel qu'à sa seule mémoire ; et, d'un autre côté, il croyait toujours voir l'œil de la police napoléon-



nienne lisant par-dessus l'épaule de l'écrivain des pages accusatrices, ou la main de ses agents les arrachant à leur secret pour en faire un prétexte de plus dure persécution contre leur auteur. Tremblant donc toujours d'être surpris, il faisait ce que fera, l'année suivante, le saint pape Pie VII écrivant à Napoléon l'acte révocateur d'un concordat extorqué : à peine avait-il terminé une feuille, qu'il la cachait en lieu sûr, afin de la soustraire aux recherches imprévues qu'il avait sans cesse à redouter. On comprend ce que cet œil de la police, remplaçant seul pour Consalvi la lumière des archives, dut infliger de hâte et de gêne à son travail. Aiguillonné et sans pièces, il négligea les détails que lui refusait sa mémoire ou que les circonstances ne lui permettaient pas, pour s'en tenir aux faits les plus importants. De ceux-ci il est sûr, et nul ne saurait récuser la déposition de cet acteur premier rôle, de ce témoin si admirablement intègre. D'ailleurs, Consalvi est revenu plusieurs fois sur les mêmes faits dans les diverses parties de ses mémoires, et l'on s'étonne de l'accord parfait de ses récits, qui souvent se complètent et jamais ne se contredisent. Or, c'est là une preuve et de la sûreté de sa mémoire et de la sincérité de son caractère, car, en renvoyant à ce qu'il a déjà raconté, il répète toujours qu'il n'a pu confronter ses feuillets les uns avec les autres, n'ayant même pas eu le temps de les relire à mesure qu'il les écrivait. Ce travail de contrôle et de correction, il le renvoie à une époque plus heureuse qui, accordée en effet au cardinal fidèle, fut toujours refusée à l'écrivain au milieu des travaux redoublés de son second ministère.

On voit désormais et le but et le caractère de ces mémoires. Le but, marqué plusieurs fois dans les mémoires eux-mêmes et rappelé dans le testament du cardinal, a été de défendre l'honneur et les intérêts du saint-siège, en opposant, comme il dit, le bouclier de la vérité aux armes de la mauvaise foi ou de l'ignorance. Il a voulu servir, même après sa mort, cette Eglise romaine dont, vivant, il avait été le serviteur si intelligent et si dévoué. Subsidiairement, il a songé à lui, mais en s'inspirant de la seule vérité et non de l'amour-propre. « Je proteste à la face du ciel, s'écrie-t-il, qu'en traçant ces pages, je « n'ai pas été inspiré par la vanité ni par le désir de m'exalter moi-même. J'ai cru que j'étais obligé de rendre compte de ma gestion « pendant mon ministère. » Et il répète alors l'oracle de l'Écriture qui lui permet de prendre soin de son nom (t. II, p. 484 ; — voir encore p. 220, et t. I, pp. 199, 452). Pas une page, pas un mot dans ces mémoires, qui aille contre cette noble et chrétienne protestation.

Cet homme qui a été acteur, souvent principal, dans les plus grandes choses religieuses et politiques de son temps, qui a eu pour admirateurs et pour amis, pour courtisans même, tous les rois et tous les princes, tous les ministres et tous les diplomates de l'Europe, renvoie toujours à Dieu, ou au moins à son souverain bien-aimé, tout honneur et toute gloire, et n'attribue qu'à la trop indulgente bonté des hommes les louanges provoquées sans cesse par son mérite et sa vertu. Ces louanges, le plus souvent il les tait ou les diminue, comme aussi les faits qui tournent trop directement ou trop uniquement à son avantage, et il faut que son traducteur, plus jaloux que lui-même de sa gloire, déchire dans une note le voile jeté dans la page par une trop extrême modestie.

Si contenu dans la louange qu'il se décerne quelquefois ou qu'il recueille de la bouche d'autrui, le cardinal ne l'est pas moins dans le blâme qu'il inflige aux autres. Il ne prend jamais pour muses la colère et la vengeance, conseillères accoutumées de l'exil : ses muses à lui sont la vérité et la justice, et plus souvent une indulgence seraine au milieu de tous les orages, une modération à laquelle la persécution et le malheur ne sauraient arracher un mot d'amertume. Une ou deux fois seulement la vérité, cette haute justicière, lui inspire un langage sévèrement éloquent ; presque toujours il excuse ou atténue, et, forcé de condamner le fait, il absout l'intention. S'il blâme avec réserve et tristesse, il loue avec effusion et bonheur. Comme saint Vincent de Paul, il aurait pu dire : « J'ai deux choses en moi : « la reconnaissance, et que je ne puis m'empêcher de louer le bien « partout où je le vois. » C'est le propre des grands cœurs d'être dilatés et non comprimés ni étouffés par le bienfait ; le propre des grands esprits, de payer largement aux autres, sans croire s'appauvrir eux-mêmes, le tribut de la louange. Aussi grand esprit que grand cœur, Consalvi a fait de ses mémoires en quelque sorte un hymne de reconnaissance et un panégyrique. C'est là leur caractère vraiment singulier. Mais aussi, quoi de plus singulier qu'un diplomate qui aime ? Or, tel fut Consalvi : il combine comme un grand homme d'Etat, il agit comme un roi absolu, il aime comme un enfant, comme une femme. De là sa charitable modération ; modération contagieuse, qu'il avait prise de Pie VII, et qui gagne jusqu'à son traducteur, aussi étonné lui-même que le sera le public de cet attendrissement inaccoutumé. Sur ce terrain de la modération, il y a entre lui et son héros, de la page à la note, une lutte curieuse et charmante, et où le vaincu, — le

croira-t-on ? — est quelquefois Consalvi ! Oui, pour le cardinal Fesch, par exemple (t. II, p. 132), M. Crétineau-Joly se passe l'aimable fantaisie d'être plus plein d'excuse et de pardon que Consalvi lui-même ! Ne craignez rien : *Expellas furca...* et la nature batailleuse du vieux chouan revicndra ; elle reprendra son rôle dans l'introduction, et la révolution italienne, le peuple romain aussi, hélas ! ce bien-aimé des papes, payeront les frais d'une modération qui elle-même a dû tant coûter à l'auteur.

Quant au caractère purement littéraire de ces mémoires, on peut le deviner aisément par tout ce qui précède. Se promettant toujours de les retoucher et de les refondre, Consalvi les a laissés imparfaits dans la forme particulière de chacun d'eux, plus imparfaits dans leur ensemble. Les circonlocutions, les parenthèses, les hésitations y pullulent ; les mêmes phrases, les mêmes formules s'y reproduisent vingt fois. L'homme s'y fait plus sentir que l'écrivain, ce qui est un charme ; mais l'écrivain y est trop négligé, ce qui est un défaut. C'est jeté un peu à l'aventure plutôt que vraiment écrit ; et il faut se rappeler sans cesse cette composition un peu hasardée, pour ne pas attribuer au traducteur des constructions pénibles, que sa fidélité scrupuleuse s'est fait une loi de respecter. En fin de compte, cette absence de rhétorique et de prétention littéraire tourne au profit de la sincérité du cardinal, sans nuire en rien à l'intérêt entraînant qu'offre la lecture de ses mémoires.

Littérairement répréhensibles pris isolément, ces mémoires le sont bien davantage si on les considère dans leur ensemble et comme destinés à former un tout. Les mêmes faits, secondaires ou importants, y sont racontés deux ou trois fois ; et cela non pas sommairement et par manière d'analyse, pour lier entre elles, sans laisser trop de lacunes, les diverses parties de chaque mémoire, — ce qui serait excusable et même digne de louange, — mais avec les mêmes détails et dans les mêmes termes, ce qui est une inutile et vicieuse répétition. Ainsi, — pour ne citer qu'un ou deux exemples, — Consalvi, après avoir consacré plus de cent pages au récit du concordat de 1801, y revient dans le mémoire sur son ministère et y emploie encore quarante pages. De même, il a fait un mémoire sur le mariage de Napoléon et de Marie-Louise, et ce mariage, il le raconte avec presque autant de détails dans le mémoire sur les diverses époques de sa vie ; si bien que M. Crétineau-Joly a préféré ce dernier récit au premier dans son *Eglise romaine en face de la révolution*. Nous ne savons ce

qu'aurait fait le cardinal Consalvi s'il avait eu le temps de reprendre et de revoir ses mémoires, mais nous savons bien ce qu'il faudrait faire pour leur donner un ensemble harmonieux : ce serait de les fondre tous les cinq en un seul, au lieu de les laisser dans leur isolement ; on prendrait à chacun le récit qui lui est propre et on retrancherait des autres ce qui n'est qu'une répétition, sauf à conserver quelques détails nouveaux qu'on joindrait au récit précédent en les mettant à leur vraie place, et on ferait ainsi du tout une narration suivie. On commencerait par les *Mémoires sur les diverses époques de ma vie*, qu'on suivrait jusqu'à ce qu'on atteignît l'époque du conclave de 1799 ; viendraient alors les *Mémoires sur le conclave*, qui conduiraient au ministère de Consalvi. Dans les *Mémoires sur mon ministère*, qui, combinés avec les *Mémoires sur diverses époques*, formeraient dès lors la trame du récit, on remplacerait, — toujours en conservant et en intercalant les détails nouveaux, — tout ce qui est dit de part et d'autre du concordat et du mariage, par les mémoires spéciaux sur ce grand traité religieux et sur cette union ambitieuse. M. Crétineau-Joly ne pouvait se permettre un tel remaniement, qui aurait ôté quelque chose à l'autorité *générale* des mémoires, et il a bien fait de respecter et de reproduire telle quelle l'œuvre de Consalvi ; mais ce travail de refonte et de combinaison, qu'on ne pourrait plus accuser, après la publication intégrale et le contrôle qu'elle rendrait si facile, d'altérer soit la pensée, soit l'expression du cardinal, offrirait, sans aucun inconvénient, de grands avantages, et nous ne doutons pas qu'il ne se fasse tôt ou tard. En attendant, nous invitons le lecteur qui voudra se rendre bien compte de l'œuvre de Consalvi, à l'étudier, — au moins à une seconde lecture, — dans l'ordre indiqué plus haut ; et ainsi ferons-nous nous-mêmes dans une rapide analyse le mois prochain.

U. MAYNARD.

181. LES MYSTÈRES DE L'OcéAN, par M. Arthur MANGIN. — 1 volume grand in-8° de 448 pages plus 16 gravures et 1 carte (1864), chez Alfred Mame et fils, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris ; — prix : 7 fr. 50 c.

La mer ! quel mystère encore, malgré tant de voyages et tant de découvertes ! La mer couvre près des quatre cinquièmes de la superficie du globe ; c'est un immense empire, dont l'homme ne connaît guère que la surface, et qui renferme des richesses inépuisables. Qui sait si ce n'est pas sous ses flots que se trouve ensevelie la plus grande

*de la sagesse*, par un pieux et savant jésuite, dont le nom méritait d'échapper à l'oubli dans lequel il est enseveli depuis trop longtemps. C'est qu'en effet le P. Michel Boutauld, dont la vie a été presque tout entière consacrée à la prédication de la parole de Dieu dans la capitale, semble n'avoir rien laissé pour les biographes de ce monde. On a voulu du moins, — et c'était justice, — faire revivre son nom, en donnant une nouvelle édition de son livre. Mais en même temps il nous paraît regrettable qu'on en ait changé le titre; car à quoi bon? Peut-être avait-il quelque chose de plus vague que celui qui lui est substitué; mais il faisait assez comprendre l'objet et la fin de l'ouvrage; et d'ailleurs, il est toujours mieux de respecter, jusque dans son titre, une œuvre dont on se rend l'éditeur. — Ce livre convient plus particulièrement à ceux qui, vivant dans le monde, sont appelés à se sauver par l'observation pure et simple des commandements; d'autres ouvrages de piété s'adressent plus spécialement à ceux qui suivent la voie des conseils évangéliques. Le public religieux, surtout parmi les gens du monde, saisira donc avec empressement cette occasion de lire et de méditer une œuvre qui se distingue par la solidité de la doctrine, par la sagesse des maximes, et en même temps par la noblesse, la pureté, l'élégance même de la diction; on y retrouve le style des meilleures années du xvii<sup>e</sup> siècle. — Pour le fond, elle offre une paraphrase et une application pratique des principales maximes dictées par l'Esprit-Saint, et qu'on rencontre surtout dans les Proverbes, l'Ecclésiaste et la Sagesse. L'auteur l'a divisée en onze parties, selon que ces maximes se rapportent plus particulièrement à la conduite de la conscience, de l'esprit, du cœur, de la langue; ou qu'elles ont pour objet spécial la conduite de l'époux envers sa femme, du père à l'égard de ses enfants, du maître à l'égard de ses serviteurs, de l'ami à l'égard de ses amis; ou enfin qu'elles s'adressent soit à l'homme éloigné de Dieu, pour qu'il connaisse son état et qu'il en sorte; soit à l'homme qui veut dignement s'acquitter de son emploi, et se faire aimer de Dieu et des hommes dans la condition où la Providence l'a placé; soit enfin à l'homme qui veut faire servir à son salut les divertissements mêmes et les heures du repos. — On aperçoit l'étendue et la portée de ce livre; mais on ne le connaîtra bien qu'après une lecture sérieuse. Nous avons la certitude qu'on y admirera la justesse et la profondeur des maximes, la finesse des pensées, la grâce simple et touchante avec laquelle elles sont présentées.

**188. LA GRANDE VIE DE JÉSUS-CHRIST**, par LUDOLPHE LE CHARTREUX; — *traduction nouvelle et complète*, par dom Marie-Prosper AUGUSTIN. — Tome I<sup>er</sup>, — in-8° de xvi-454 pages (1864), chez C. Dillet; — prix, 6 fr.

Il n'existe peut-être point de livre meilleur, plus instructif, plus complet, plus intéressant et plus pieux, sur la vie du divin Rédempteur, que celui de Ludolphe de Saxe ou le Chartreux. Ce vénérable religieux, auquel on a attribué quelquefois l'honneur d'avoir composé l'*Imitation de Jésus-Christ*, fut prieur de son ordre à Strasbourg, et florissait vers 1330.

La traduction dont nous avons sous les yeux le premier volume a du mérite. Il faut féliciter l'éditeur du grand et beau format qu'il a adopté : l'œuvre en était digne. Nous nous plaindrons seulement à lui, comme nous l'avons fait à l'égard de plusieurs autres libraires, de cette petite ruse (comment appeler cela autrement?) qui dissimule la date de l'impression sur le titre, et la laisse à peine passer dans un coin de la couverture d'où la reliure la fera disparaître, couverture, d'ailleurs, qu'il est facile d'enlever dans dix ans pour en mettre une autre décorée du chiffre 1874. Ce livre est de 1864 : pourquoi ne pas lui délivrer immédiatement son extrait de naissance? L'usage le veut, et on finira peut-être par l'appuyer d'une loi. Nous le désirons.

Le traducteur nous pardonnera aussi quelques légères critiques dans l'intérêt de son œuvre, qui, selon toutes les probabilités, aura plusieurs éditions. Ce premier volume contient la *génération* et la *vie privée* de Notre-Seigneur. *Vie privée*, est-ce bien le mot? On dit mieux, croyons-nous, la *vie cachée* du Sauveur. Dans son introduction (p. vi), il parle du magnifique éloge que l'on vient de lire « dans le chapitre précédent : » quel chapitre précédent? il n'y a que le titre. — *Glosse* (p. 136), n'a pas de sens : c'est la *glose* qu'il faut dire. — Le mot latin *diversorium* ne s'est jamais traduit en français par *diversoire* (p. 162); chacun sait qu'il signifie *hôtellerie*. — Voici une tournure peu heureuse : « Ressemblent à Hérode tous les hypocrites « qui, faisant semblant, etc. (p. 243). » — Il serait utile que les textes des Pères fussent enfermés dans des guillemets : on ne sait où ils finissent, et on est exposé à confondre les citations avec le commentaire de Ludolphe. Les versets de l'Évangile demandent aussi un respect scrupuleux. — Marie est appelée *plena gratia*, remplie de la grâce, et non *de grâces* au pluriel (p. 69). — Le saint vieillard Siméon ne dit pas : « Selon votre *divine* parole, » mais : « Selon votre parole. » — Le chapitre XVI<sup>e</sup> est intitulé : « *Que fit* Notre-Seigneur depuis

« douze ans jusqu'à trente ? » Evidemment, il faut « *Ce que fit.* » — *Vidimus eum plenum gratiæ et veritatis* se rendrait plus exactement par « rempli de la grâce et de la vérité. » — Mais le plus grand défaut est, à nos yeux, d'avoir essayé de rattacher, dans une longue préface et par des notes, ce livre magistral à la polémique insensée de M. Renan. Il n'y répond en aucune manière, puisqu'il n'aborde pas les questions scientifiques, ne discute pas les textes, et suppose toujours dans le lecteur la foi la plus éclairée et la plus vive. C'est amoindrir gratuitement un tel auteur que de l'abaisser aux proportions de la lutte actuelle : il la domine de son immense supériorité théologique, ascétique, exégétique, monumentale.

Ludolphe suit pas à pas Notre-Seigneur depuis sa génération éternelle dans le sein du Père, développant chaque mot de l'Évangile, (parlant tout à la fois à l'intelligence et au cœur, tirant continuellement des situations, des textes, des lieux même, les plus solides instructions. On ne peut rien lire de plus profond et en même temps de plus doux pour la piété ; c'est comme une mine inépuisable de saintes considérations, de vues élevées sur Dieu et sur l'âme, de direction spirituelle, de méditations dans tous les genres. Les prédicateurs y puiseront des sujets neufs et abondants ; les fidèles, un cours de lectures pieuses qui n'a guère d'égal ; les communautés, un traité admirable de perfection. Malgré les taches légères que nous venons de signaler, la traduction est généralement aisée, coulante et correcte.

Tout sert à l'auteur pour élever l'esprit à la contemplation des plus hautes vérités spéculatives et à leur application dans la vie pratique. Le simple tableau de la généalogie du Sauveur lui fournit de belles pensées sur la génération de la grâce dans les âmes, sur ses diverses formes, sur ses divers degrés. La pénitence, à l'occasion de saint Jean-Baptiste, y est développée comme dans un traité spécial. L'humilité, la chasteté, l'esprit d'oraison, la charité, le recueillement habituel, la résignation, ont aussi leurs pages, et quelles pages ! C'eût été vraiment dommage qu'un tel livre fût abrégé : dom Augustin l'a compris, et nous l'en remercions. Il a fait, par son travail, un magnifique cadeau à tous les amis de l'Église, à tous les vrais disciples de Notre-Seigneur. Nous osons le prier de ne pas achever son œuvre sans la couronner par une table analytique détaillée : ce sera en augmenter de beaucoup l'utilité pour les lectures de circonstance et pour les recherches.

L'ouvrage doit former six volumes in-8°.

V. POSTEL.

189. LA VIE de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, par M. Louis VEUILLOT. — 1 volume in-8° de xxvi-312 pages (1864), chez Régis-Ruffet et Cie, à Bruxelles et à Paris; — prix : 7 fr.

190. LA VIE DE JÉSUS et son nouvel historien, par M. H. WALLON, membre de l'Institut. — 1 volume in-12 de 228 pages (1864), chez L. Hachette et Cie; — prix : 1 fr.

Le livre que vient de nous donner M. Louis Veillot n'est pas, certes, celui qu'on attendait du plus grand polémiste de ce temps; et lui-même, croyons-nous, quand la pensée lui vint d'écrire quelque chose contre le misérable libelle de M. Renan, d'opposer *vie à vie*, ne se doutait pas de ce qu'il allait faire, et, dans sa première indignation, dans son premier feu de combattant, il eût été bien étonné si on eût pu lui montrer d'avance l'œuvre pacifique et charitable qui devait sortir de sa plume. Il l'insinue quelque part : « Les sentiments « qui m'animaient, dit-il, à la lecture de certain mauvais livre, se « sont bien modifiés à mesure que j'ai pu mieux saisir la malheureuse industrie de l'auteur (p. xxiv). » Dès lors, à la colère a succédé la pitié, puis le dédain, et le livre a tout au plus obtenu l'honneur de deux ou trois allusions. Devons-nous le regretter? Nous avons perdu, sans doute, quelques sarcasmes éloquentes, quelques virulentes morsures, une marque plus profonde imprimée à l'épaule et au front de l'apostat; mais à quoi bon une blessure nouvelle à qui est si bien mort, une dernière flétrissure à qui est déjà si méprisé? — Entamer une discussion avec M. Renan, lui opposer une réponse victorieuse, le battre sur le terrain de la science, de la logique, du bon sens et de la bonne foi? C'est fait et très-bien fait, grâce à nos évêques et à tant d'écrivains catholiques dont nous-mêmes avons analysé les œuvres. — D'ailleurs, suivant M. Veillot, toutes ces réponses, excellentes en un sens, sont presque toutes défectueuses en l'autre : elles prouvent bien l'inanité de l'attaque, elles écartent l'ennemi, mais elles n'attirent pas dans la place attaquée; elles démontrent bien qu'il n'y a rien là de péremptoire contre la divinité de Jésus-Christ, mais Jésus-Christ lui-même, vrai Dieu et vrai homme, elles ne le montrent pas. Or, montrer Jésus-Christ, c'est là le tout. Jésus-Christ est le soleil de vérité et de justice, devant qui se dissipent d'elles-mêmes toutes les ombres de l'erreur, toutes les fumées des passions : *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus!* — M. Louis Veillot s'est donc uniquement proposé de montrer Jésus-Christ. Mais, Jésus-Christ, où le prendre pour le tirer aux regards du monde? Là seule-



ment où il est, c'est-à-dire dans l'Évangile. Oui, dans l'Évangile, Jésus-Christ apparaît tout entier, Dieu et homme, maître et sauveur, objet à la fois de nos adorations et de notre amour. Et la preuve, c'est que tous ceux qui veulent briser l'unité de sa personne, fausser sa divine nature, ne peuvent le faire qu'en déchirant, qu'en falsifiant l'Évangile. Mais cet Évangile, au moins n'en faut-il pas démontrer et l'authenticité, et la vérité soit matérielle, soit morale? — Et pourquoi? Est-ce que l'Évangile ne s'atteste pas lui-même pour quiconque n'a pas un parti pris contre la vérité? Est-ce qu'il n'éclate pas à tous ceux qui ne se ferment pas volontairement les yeux? Est-ce que, comme le Verbe divin qui l'a inspiré et qui le remplit, il n'a pas éclairé toujours, il n'éclaire pas encore tout homme venant en ce monde? Est-ce que toutes les parties ne s'en soutiennent pas entre elles de manière à former un tout dont un iota ne saurait être retranché, un bloc de diamant dont on ne peut détacher un atome? — Les miracles, dites-vous? — Mais pas plus d'Évangile possible sans miracles, que de Dieu sans mystères! Les miracles portent la parole, qui, à son tour, porte les miracles, et les miracles eux-mêmes sont une parole en action qui donne toute la science de l'homme et du monde. Divine est la parole, divin donc est le miracle; les miracles font croire à la parole, et la parole au miracle: encore une fois, tout ici se tient et se soutient; et, avant d'en rien détruire, l'incrédulité s'y brisera toujours les ongles et les dents.

Il faut donc montrer Jésus-Christ dans l'Évangile, qui est son miroir fidèle, comme lui-même est le miroir sans tache de la majesté de son Père; mais, l'Évangile, il faut le bien voir et le bien entendre. L'Évangile se compose de quatre récits qui doivent se coordonner entre eux, ce qui ne va pas sans quelque application et quelque étude. Puis, dans ce livre par excellence et qui renferme tout, il y a le corps et l'âme, il y a la lettre et l'esprit, puisqu'il y a Dieu et l'homme, l'Homme-Dieu! Or, aujourd'hui, non-seulement parmi les incrédules, mais parmi les chrétiens, qui en entend la lettre? qui surtout en entend l'esprit? Et pourtant, qui n'entend pas l'esprit, le sens mystique de l'Évangile, n'en entend même pas la lettre. La lettre, en effet, est l'écorce de l'arbre sacré, dont l'esprit est la sève, et la sève seule apprend comment se forme et se compose l'écorce; seule elle possède et communique la vie; seule elle anime les branches qui veulent se greffer sur l'arbre qui est Jésus-Christ, et vivre de sa vie divine. — Voilà ce qu'entendaient merveilleusement les Pères et les

grands commentateurs catholiques, et voilà pourquoi, dans leurs livres admirables, ils se sont moins attachés à élucider la lettre qu'à pénétrer le sens de l'Évangile. Ils se sont nourris eux-mêmes de cette moelle, et ils pourraient en nourrir encore les générations qui iraient à eux. Formé à leur école dans les plus nombreuses lectures peut-être qu'il ait jamais faites, dans une longue étude dont on ne l'aurait pas cru capable, si tout n'était possible à une telle intelligence soutenue d'une telle foi, M. Louis Veillot leur a emprunté leurs plus belles inspirations, dont il a composé le commentaire perpétuel des récits évangéliques. Avec l'Évangile d'une part, avec les écrivains sacrés de l'autre, il a fait ce livre, dont ainsi il peut dire : « Je doute que, dans tout ce volume, il y ait une seule page que je puisse dire bien à moi (p. xxiii). » Il y a de la modestie chrétienne, sans doute, dans cet aveu, mais il y a aussi une puissante recommandation pour un livre qui se trouve être, de cette façon, l'œuvre moins de l'auteur qui le publie que de Dieu qui en a formé la trame, que des génies les plus grands et les plus saints qui en ont fourni la broderie. — On entrevoit, désormais, comment procède M. Louis Veillot : il suit pas à pas l'Évangile, en fait concorder les récits, les traduit ou les expose dans un large tableau ; puis, recourant aux Pères, il en montre la sagesse divine, il en donne l'application à tous les besoins de l'âme et de la vie ; il en fait la peinture ou la prophétie de l'homme et des sociétés ; le plus souvent, il fond ensemble le récit et le commentaire, qui se soutiennent ainsi et se pénètrent mutuellement, qui d'un seul coup, — *uno haustu*, — nourrissent, enivrent l'esprit et le cœur. Quelquefois, la réponse à une difficulté se glisse, — mais sans enseigne, sans aucun air de polémique, — dans la narration : par exemple, dans le récit de la perte de Jésus, expliquée d'un seul mot : « Pendant tout un jour, ni Joseph, ni Marie ne s'aperçurent de son absence ; car les hommes et les femmes marchaient par bandes séparées, et chacun le croyait avec l'autre (p. 78). » Mais, en général, les objections sont dédaignées, ou plutôt s'évanouissent à la splendeur des choses. En un ou deux endroits, la personnalité éclate en accents attendris, comme lors du massacre des petits Innocents : « Jésus dira : Laissez venir à moi les petits enfants. Et comment bien cette parole a consolé de mères ! Si les mères de Bethléem avaient connu ce mystère, au lieu de cris et de pleurs on n'aurait entendu que bénédictions et que louanges. Elles auraient su que leurs fils n'étaient pas morts ; que le baptême de sang leur avait, au

« contraire, donné la vie éternelle; et que là où le Christ a appelé  
 « les enfants, sa miséricorde veut attirer aussi les mères (p. 103). »  
 Une ou deux allusions rappellent le lion irrité qui se retourne pour  
 donner un coup de dent : « Le savant (qui d'abord était venu à  
 « Jésus) se retire. Il ne voulait que s'avancer dans la science; le rude  
 « labreur de l'Évangile n'était pas ce qu'il lui fallait. Type de ces lar-  
 « rons qui se proposent de traverser l'Eglise, pour lui dérober des  
 « connaissances dont ils n'uscront qu'à leur profit (p. 136). » En  
 dehors de ces endroits clair-semés et de l'introduction, le lion s'est  
 métamorphosé en agneau, à l'exemple du lion de Juda devenu l'a-  
 gneau qui efface les péchés du monde, et l'introduction même se  
 termine en hymne de charité. Du reste, rien du style habituel : plus  
 de trivialités énergiques, plus d'emprunts au vieux gaulois ni à la  
 langue libre de la rue; tout est écrit en un langage large et ferme,  
 calme et serein, pur et sobre, correct et harmonieux; en ce grand et  
 beau langage du xvii<sup>e</sup> siècle, des *Elévations*, par exemple, dont,  
 plus qu'aucun écrivain peut-être du nôtre, M. Louis Veillot a reçu  
 ou deviné le secret, et dont son écriture, son caractère même donne  
 l'idée et l'image.

Et maintenant, analyserons-nous? C'est impossible. Disons seule-  
 ment que ce livre se divise en trois parties de très-inégale étendue :  
 — avant Jésus-Christ, — Jésus-Christ lui-même, — après Jésus-  
 Christ. M. Louis Veillot parle premièrement de l'homme considéré  
 comme preuve de l'existence de Dieu, du but pour lequel l'homme a  
 été créé, de la chute, de la nécessité d'un médiateur. Quelques ar-  
 guments élémentaires, dit-il, lui ont paru suffire pour le public  
 de bonne foi à qui il appartient et à qui il s'adresse. Il fait ensuite  
 une description du monde païen, et il présente le résultat de ses  
 découvertes sur la connaissance de Dieu et sur la connaissance de  
 l'homme. De là il passe aux prophètes qui annoncèrent le Christ. « Les  
 « prophètes comme les apôtres sont inséparables de Jésus-Christ.  
 « C'est une tromperie de prétendre raconter son histoire et de ne  
 « rien dire de ces hérauts divins qui marchent devant lui dès le  
 « fond le plus lointain des âges, proclamant sa mission, racon-  
 « tant d'avance ses œuvres et sa vie. » C'est M. Louis Veillot lui-  
 même qui parle et s'analyse ainsi (p. x). — Vient, en second lieu,  
 le corps de l'ouvrage, c'est-à-dire le récit de la vie mortelle du Verbe  
 incarné, de la naissance à la résurrection. Là, M. Louis Veillot  
 suit pas à pas l'Évangile, ne l'abrégeant, dit-il, que le moins qu'i

peut, — l'abrégéant trop encore, ou, du moins, laissant trop le commentaire empiéter sur le récit. Enfin, un dernier chapitre, intitulé *les Apôtres*, pousse la relation de la vie de Notre-Seigneur jusqu'à la fin du siècle : ainsi, M. Louis Veillot a pu « esquisser le dernier et « le plus grand des miracles, celui pour lequel tous les autres ont « été faits, l'établissement de l'Eglise, preuve universelle et perma- « nente de la divinité de Jésus et de son amour pour les hommes. » Et il ajoute : « Là, je me suis arrêté. J'avais un autre chapitre, « ou, pour mieux dire, un autre livre à écrire. C'était de mon- « trer Notre-Seigneur actuellement vivant, actuellement Dieu, ac- « tuellement visible, tel qu'il a été parmi les hommes. Mais il suffit « d'ouvrir les yeux. L'Eglise est la vie continuée de Jésus-Christ. Par « l'Eglise, le Dieu-Homme demeure en ce monde avec ce même ca- « ractère d'infirmité humaine et de puissance divine qui exprime « l'union des deux natures ; il y fait les mêmes œuvres d'homme, les « mêmes œuvres de Dieu ; homme souffrant, Dieu vainqueur. Il est à « Bethléem et à Samarie ; au Cénacle et dans la foule, au Thabor et « sur le Calvaire. Il est écouté et nié, glorifié et injurié, suivi et trahi. « Tous ses amis l'entourent, tous ses adversaires et tous ses ennemis « sont là (p. xx). » — Nous regrettons que M. Louis Veillot ait négligé d'écrire, non pas ce livre, mais ce chapitre, qui aurait fait à son ouvrage la plus éloquente péroraison, fourni à ses lecteurs la démonstration la plus vivante et la plus palpable de la divinité de Celui qui est aujourd'hui comme il était hier, comme il sera dans tous les siècles.

A qui ce livre s'adresse-t-il et à qui sera-t-il bon ? Non aux incrédules, qui ne l'ouvriront pas, ou qui, s'ils l'ouvrent, n'en pousseront guère la lecture au delà de l'introduction : ils sont incapables de respirer dans cette trop haute et trop pure atmosphère, et leurs yeux infirmes seraient éblouis et complètement aveuglés par tant de rayons lumineux ; et, alors, ne voyant, ne comprenant rien, ils prendraient le parti de rire de ce qu'ils appelleraient de chimériques subtilités, comme ils rient, les malheureux, du surnaturel et de tout ce qui les dépasse : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei* ! Dans la pensée de l'auteur, ce livre s'adresse aux ignorants sans haine, mais non pas sans préjugés, qui, jetés dans l'incertitude par des assertions contradictoires, glissent dans l'indifférence et aspirent à l'oubli ; aux hommes tels que l'auteur a lui-même été : « Ce que je « n'aurais pas entendu sans profit pour mon intelligence et pour mon

« âme il y a vingt-cinq ans, c'est, dit-il, ce que j'ai essayé d'exposer  
« (p. 1x). » Illusion, hélas ! Sans fausse modestie, M. Louis Veillot  
croit-il qu'il y en ait beaucoup, parmi les hommes dont il parle, ayant  
la bonne foi qu'il avait et disposés à devenir ce qu'il est devenu ?  
Eussent-ils la volonté de lire, auront-ils la force de comprendre ? Ces  
hommes moins avancés que les Juifs qui s'arrêtaient à la lettre, com-  
ment atteindront-ils les mystères de l'esprit ? Ils sont à peine capables  
de supporter le lait des enfants, et on leur présente le pain des forts !  
— Ce livre, nous le craignons, n'ira donc qu'aux chrétiens, et nous  
parierions volontiers que de la première édition déjà écoulée à l'heure  
où nous écrivons ces lignes, il n'y a pas plus de cent exemplaires éga-  
rés dans des mains incrédules ou indifférentes. Mais aux chrétiens, ce  
livre sera bon : il leur fera bien lire l'Évangile qu'ils ont mal lu ; il  
leur fera bien comprendre ces pages sacrées qu'ils ignorent plus qu'ils  
ne se l'imaginent ; il leur ouvrira vraiment la source divine où ils  
retremperont leurs âmes dans la connaissance et dans l'amour. Il sera  
meilleur encore pour l'auteur, qui a le droit de dire : « Je ne le re-  
« gretterai jamais, je n'y regretterai rien : il se retrouvera dans le bon  
« plateau de la balance des œuvres humaines ; il sera une partie de  
« ma force quand je mourrai, la consolation de mes enfants, l'espé-  
« rance des cœurs aimants qui prieront pour moi (p. xxv). »

M. Wallon a voulu aussi opposer au faux Jésus de M. Renan le Jésus  
vrai et divin. Mais, auparavant, il a cru qu'il était opportun de mettre  
à nu l'artifice de l'œuvre nouvelle. Il étudie donc d'abord le livre de  
M. Renan et sa doctrine, les sources où il a puisé, la méthode qu'il a  
suivie, son mode d'interprétation et de composition, ses contradictions  
perpétuelles, etc. Alors il expose les diverses périodes de la vie de Jé-  
sus et il venge ses miracles. Enfin, après avoir résumé le *Jésus* et le  
système de M. Renan, il se résume lui-même et il conclut : Qu'est-ce  
que ce livre, examiné au point de vue soit de la critique, soit de la  
composition ? Est-ce un roman, est-ce une histoire ? Ce n'est pas une  
histoire, car l'histoire exige la discussion des sources, et l'auteur se  
réduit en cette matière à des affirmations sans preuves ; — le respect  
des textes, et il les fausse ; — l'observation rigoureuse de l'ordre des  
faits, et il supprime toute chronologie, etc. Ce n'est donc pas une his-  
toire. Est-ce au moins un roman ? Oui, un roman historique ; mais  
un roman faux et manqué, qui n'a ni la vérité, ni le charme de ce  
genre littéraire. — Il appartenait à l'auteur de la *Croyance due à  
l'Évangile* ( Voir p. 295 de notre t. XXI ) d'intervenir dans le dé-

bat soulevé par M. Renan, et tout le monde attendait quelque chose de sa docte plume. Lui seul n'y songeait pas. Nous sommes heureux que l'opinion publique et l'estime que M. Wallon s'est acquise par ses ouvrages, l'aient mis dans la nécessité d'écrire ce livre agréable et substantiel, qui a déjà pris une place distinguée parmi tant d'autres dont s'honore la polémique catholique dans sa lutte récente contre le suprême effort de l'incrédulité.

U. -MAYNARD.

491. *VIE de sainte Marguerite d'Ecosse, modèle des femmes chrétiennes*, par Mme Marie DE BRAY. — 1 volume in-12 de XII-324 pages (1863), chez V. Sarlit; — prix : 2 fr.

On peut dire que cet ouvrage justifie pleinement son titre, et que c'est une véritable vie de sainte Marguerite. Partout on y trouve un parfum suave de piété douce et calme, qui ajoute un nouveau charme aux choses qui sont racontées. L'auteur sait mêler à ses récits des réflexions touchantes qui en rehaussent, ou du moins en font mieux sentir le prix. Cependant, ce livre a un caractère tout particulier, et se rapproche du style légendaire. Il semble qu'on ait voulu ajouter encore à l'intérêt déjà si émouvant que présentent les diverses phases de la vie de cette grande reine, le plus souvent aux prises avec le malheur. — On sait que sainte Marguerite, fille d'Edouard d'Angleterre et d'une princesse de Hongrie, naquit en 1046; qu'elle épousa, en 1070, Malcolm III, roi d'Ecosse; que, par sa beauté et ses vertus, elle prit un grand ascendant sur l'esprit de son royal époux, et put ainsi faire le bien et rendre son peuple plus heureux. On sait encore que le roi eut à combattre Guillaume le Conquérant, et qu'il périt avec son fils sur le champ de bataille, dans une guerre contre Guillaume le Roux. Marguerite ne résista pas à une si rude épreuve : elle mourut trois jours après, en 1093. — Pour peu que l'on fasse attention aux circonstances au milieu desquelles vécut cette grande reine, aux événements de sa vie si agitée et pourtant toujours si calme, on ne manquera pas de comprendre l'intérêt qui s'attache au simple récit historique des faits. Le point de vue tout chrétien d'où ces faits sont considérés ici, les réflexions qui les accompagnent, le style entraînant avec lequel on les raconte, jettent un grand charme sur tout l'ouvrage et en font un livre à part. Nous ne doutons pas du succès qu'il obtiendra, ni du fruit qu'il produira dans les âmes, car l'auteur a eu surtout en vue de présenter un modèle aux femmes chrétiennes.

**192. VIE et CORRESPONDANCE** de J.-Théophane Vénard, prêtre de la Société des missions étrangères, décapité pour la foi au Tong-King, le 2 février 1861, avec gravures et fac-simile de son écriture; — augmentées du discours d'anniversaire prononcé à Saint-Loup par Mgr L'ÉVÊQUE DE POITIERS. — 1 volume in-12 de VIII-488 pages (1864), chez Henri Oudin, à Poitiers, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 3 fr.

C'est une tragédie, ordinairement, que l'histoire de la vie et de la mort des martyrs; tragédie sereine, sans doute, dégagée de ces deux éléments de terreur et de pitié des poétiques profanes, parce que rien, en un tel spectacle, n'abat, n'amollit, n'attendrit même, que tout y élève, y fortifie l'âme; mais enfin c'est une tragédie, tragédie sanglante qui se joue sur la terre, et dont le dénoûment s'achève au ciel. — Ici, rien de semblable : de la naissance à la mort du martyr nous n'avons qu'une idylle, commençant sur un coteau, en face de la plus belle nature, où l'enfant, gardant sa chèvre ou sa vache, conçoit l'idée de sa vocation sublime à la lecture de la vie d'un martyr de son pays, et se terminant par cette lettre gracieuse, datée d'une cage au Tong-King, moins de quinze jours avant le supplice, où le jeune prêtre, écrivant une dernière fois à son père, voile l'annonce de sa mort prochaine sous ces douces images : « Un léger coup de sabre séparera ma  
« tête comme une fleur printanière que le maître du jardin cueille  
« pour son plaisir. Nous sommes tous des fleurs plantées sur cette  
« terre, que Dieu cueille en son temps, un peu plus tôt, un peu plus  
« tard. Autre est la rose empourprée, autre est le lis virginal, autre  
« l'humble violette (p. 417). » Entre ce début et ce dénoûment, tout revêt le même caractère, qu'un de ceux qui ont le mieux connu Théophane Vénard a si bien résumé sous ces images d'un poète anglais : « Cet enfant semblait né avec un bouton de rose sur les lèvres  
« et un oiseau pour chanter à son oreille. Sa vie et sa mort même ne  
« furent qu'un sourire et qu'un chant (p. VIII). » — Mais aussi, dans quel milieu d'innocence et de foi la Providence avait placé le berceau de cet enfant, prédestiné à une vocation si doucement héroïque ! Quel père ! quelle mère ! Et cette sœur Mélanie, aujourd'hui sainte religieuse, confidente de tous les projets du futur martyr, les encourageant, les fécondant par sa servente piété et sa chaude tendresse ! Et ces deux frères, l'un continuant dans son village les humbles fonctions paternelles ; l'autre, plus tard, prêtre aussi, et recevant les plus hautes leçons de son aîné par l'âge et par la maturité hâtive de la vertu ! Quelle famille patriarcale, et comme on n'en trouve plus guère

que dans quelque coin de notre Vendée ! C'est cette famille, — le martyr au premier plan, — qui est toujours en scène dans ce livre, formant ainsi, comme on disait autrefois, une sorte d'*opus familiarium*. Aux charmantes inexpériences de la plume, à l'émotion contenue, à l'intimité des confidences, on devine l'auteur anonyme, improvisé écrivain par la piété religieuse et par la tendresse du sang, faisant violence à sa timidité et à sa modestie pour tracer les actes du martyr d'un frère, et aimant mieux, le plus souvent, les écrire, humble secrétaire, sous la dictée de ce frère lui-même. Oui, Eusèbe, — nommons-le, — a laissé, autant qu'il l'a pu, parler Théophane. Dépouillant les archives de son humble famille, désormais plus riches que les archives des plus hautes familles patriciennes, il en a tiré ces lettres de l'enfant, du jeune collégien de Doué, du séminariste de Poitiers et de Paris, du missionnaire au Tong-King, jusqu'à ces quatre lettres, — qu'il aurait fallu encadrer de palmes et de fleurs plutôt que de noir, — écrites au père, à la sœur, aux deux frères, toutes datées du 20 janvier 1864, de cette cage qui est moins l'antichambre de la mort que le vestibule du ciel, et renfermant, avec les tendres adieux et les divines consolations, le testament de l'âme du martyr. Eh bien, ce sont toutes ces lettres qui remplissent presque ce livre, si bien intitulé dès lors *Vie et correspondance*, et Eusèbe n'a guère fourni, suivant le mot de Montaigne, que « le filet à les lier. » Il y a ajouté le moins qu'il a pu ; il aurait dû y ajouter moins encore, tant les réflexions sont inutiles là où les choses parlent si haut, là surtout où les choses ont pour narrateur et pour interprète le héros lui-même. Car c'est là le caractère unique de ce volume : voilà bien des *acta sincera* tracés sous l'œil de Dieu et seulement pour l'intimité de la famille, sans regard vers le monde et sans le moindre soupçon d'une publicité future. Là donc se révèle tout entier Théophane Vénard, avec son intelligence aussi riche que son cœur, avec sa douce et forte vertu et son remarquable talent de poète et d'écrivain.

Rien déjà n'a manqué à la gloire du jeune martyr. Le premier anniversaire de sa mort, ou plutôt de sa *naissance*, — pour parler l'admirable langue chrétienne, — a été célébré dans son village natal, au milieu du plus nombreux et du plus empressé concours, et son panégyrique y a été prononcé en vers et en prose, dans l'hymne de M. l'abbé Chauvin et dans l'éloquent discours de Mgr l'évêque de Poitiers. Et l'année dernière, à Malines, M. Cochin a ravi le congrès en opposant à la lettre impie et voluptueuse de M. Renan à sa sœur Henriette, la



lettre écrite par Théophile Vénard, de sa cage du Tong-King, à sa sœur Mélanie. Autre frère et autre sœur, et aussi quel autre langage ! Voilà déjà une canonisation anticipée, en attendant la sentence du juge suprême. — Arrêtons-nous. Gardons-nous bien de déflorer, par une sèche analyse, ces pages admirables dont nous n'avons voulu donner qu'un avant-goût. Qu'on lise ce livre : pas de lecture meilleure, évidemment ; mais aussi pas de lecture plus charmante !

193. VOYAGE *dans une église*, par M. Raoul DE NAVERY. — 1 volume in-12 de 278 pages (1863), chez C. Dillet ; — prix : 2 fr.

On connaît depuis longtemps le genre de l'auteur de ce livre. C'est ici, comme toujours, un roman moral, chrétien même, où, sous une forme spirituelle et originale, se cachent une fond sérieux et de sages leçons, à l'adresse de cette classe trop nombreuse de lecteurs aux oreilles desquels on ne peut faire parvenir l'austère vérité qu'en l'encadrant dans un récit attrayant et dramatique. C'est donc à ces lecteurs du monde que ce livre convient particulièrement. Malgré tout ce qu'il renferme de bon et d'utile, nous ne pouvons le recommander qu'avec une certaine réserve.

Un jeune Parisien, riche, élégant, adonné aux plaisirs, mais déjà blasé, fatigué de la vie, surpris par un orage au milieu d'une matinée d'été, s'est réfugié dans une église (qu'on reconnaît sans peine pour celle Saint-Sulpice)... « Entrer dans une église est un fait bien simple en apparence : pour lui, c'était un événement. Cependant, il n'y attacha pas d'abord une grande importance morale et religieuse. Au moins, dans l'église il se promènerait à son aise, sans gêner personne, et il aurait en plus le plaisir d'examiner quelques œuvres d'art. Le temple était pour lui en ce moment une sorte de salle des Pas-Perdus ou de foyer de théâtre (p. 8). » Mais la Providence attendait là le jeune prodigue pour préparer sa conversion. La vue du bénitier d'abord, puis des fonts baptismaux, du confessionnal, etc., amène des réflexions et quelques épisodes qui rouvrent dans le cœur de Sylvius la source des sentiments chrétiens, desséchée et tarie au souffle des plaisirs. Il a consenti par pitié à être parrain de l'enfant d'un pauvre ouvrier qui le supplie de venir en aide à sa misère. Il voit sortir du confessionnal une jeune dame qu'il aimait, qui l'avait aimé aussi, mais qui, reconnaissant son imprudence, s'était arrêtée à temps sur la pente du déshonneur. — Ces épisodes, se joignant aux souvenirs d'une pieuse mère morte depuis quelques années en con-

fiant à sa fille Claire, ange de piété, une double mission à remplir, ont commencé l'œuvre de la grâce : un événement tragique doit bientôt terminer.

Le père de Sylvius et de Claire, M. de Valry, appartenait à la classe des *jeunes pères*, « c'est-à-dire de ces hommes de cinquante ans, bien « conservés, à grand air, à formes aristocratiques, qui tentent d'éter- « niser leur jeunesse en en continuant les folies ; se faisant le cama- « rade de son fils, il l'avait le premier initié aux dangereux plaisirs « de la vie parisienne ( p. 12 ). » — Une chute de cheval au bois de Boulogne est fatale à ce malheureux père ; on apporte son cadavre à l'hôtel. Pleurs, lamentations des deux jeunes gens ; mais, après la cérémonie funèbre, Sylvius, sous le poids de la grâce et des remords, commence une vie nouvelle. Revenu à Dieu sincèrement, il reprend, à vingt-cinq ans, la vie sérieuse d'étudiant, et choisit l'état de médecin pour s'y consacrer au bien de l'humanité. Enfin, comme tout roman, celui-ci se termine par le mariage de Sylvius avec une jeune femme dévouée au service des pauvres, celle-là même qui avait la première frappé ses regards au début de son voyage dans une église. « Deux femmes s'étaient approchées du bénitier : l'une, jeune, svelte ; « l'autre, pauvre, courbée, et dont les mains paralysées étaient agi- « tées d'un tremblement nerveux. La jeune femme ôta son gant, « mouilla ses doigts et les tendit à la mendicante incapable de lever « ses bras affaiblis ( p. 9 ). » — Quant à Mlle de Valry, la plus touchante figure de tout ce drame, devenue sœur Madeleine, « elle con- « sole et soulage toutes les misères, et trouve dans la félicité de Syl- « vius l'avant-goût d'une récompense plus haute ( p. 200 ). »

Tel est le roman, dont la morale, comme le résumé, est dans ces dernières lignes : « Ce n'est pas en explorant des contrées lointaines « que l'on apprend davantage et qu'on arrive à valoir mieux. — Se « connaître soi-même et connaître Dieu, voilà toute la science : phi- « losophie et religion, tout est là. Dieu m'a poussé de son bras vain- « queur dans une de ses églises, et moi, incrédule, j'ai pleuré, prié, « j'ai cru ! Après avoir triomphé de mes passions, j'ai obtenu, par « surcroît de grâce, plus que je ne méritais : le bonheur dans le de- « voir, l'union dans le mariage ; ce que l'on se fatigue à poursuivre « et qu'il serait si facile de rencontrer et de garder ( p. 201 ). »

Bien des invraisemblances, des digressions hors de propos, des situations forcées, des expressions impropres ou exagérées, se rencontrent encore dans cet ouvrage. Nous n'aimons pas, par exemple, celle-ci :

l'abbé JEANNIN, licencié ès lettres, professeur de rhétorique au collège de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier. — Tome II. — *Vie monastique*, — *Componction*, — *Providence*, — *Cohabitations illicites*, — *Virginité*, — *Viduité*, — *Contre les anoméens*, — *Divinité de Jésus-Christ*, — *Contre les juifs*, — *Sur l'anathème*, — *Contre les étrennes*, — *Sur Lazare*, — *Homélies sur les statues*. — 1 vol. in-4° de 576 pages à 2 colonnes, chez Louis Guérin, à Bar-le-Duc, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 6 fr. 50 c. pour les souscripteurs.

L'ouvrage formera 10 à 11 volumes. — Voir, sur le 1<sup>er</sup> volume, notre t. XXX, p. 395.

**Pensées ( quelques ) du R. P. DE RAVIGNAN** sur les temps de souffrance et de maladie, suivies des intentions dans lesquelles on doit faire ses actions. Vie de la foi. Dévotion au cœur agonisant de Jésus. — In-32 de 32 pages, chez C. Douniol; — prix : 15 c.

**Portraits ( petits ) de voluptueux**, par Théophile D'ANTIMORE. — In-32 de 64 pages, chez Paulmier; — prix : 50 c.

**Pratique de la vie chrétienne**, par le P. Marin DE BOYLESVE, de la Compagnie de Jésus. — 1 vol. in-18 de 376 pages, chez Girard et Jossierand, à Lyon et à Paris; — prix : 1 fr.

**Preuves évidentes de la divinité de Jésus-Christ**, en réponse à ceux qui osent la nier, par M. LAFONT (de Montferrier), principal de collège en retraite. — 1 vol. in-8° de XVI-176 pages, chez C. Dillet; — prix : 1 fr. 50.

**Question ( la ) religieuse au XIX<sup>e</sup> siècle**, discussion familière sur les fondements de la vraie religion, par M. Julien JAVAL, docteur en droit; — 2<sup>e</sup> édition, revue et considérablement augmentée. — 1 vol. in-12 de VIII-452 pages, chez V. Palmé; — prix : 4 fr.

La 1<sup>re</sup> édition était intitulée : *Judaïsme et christianisme*. Nous en avons rendu compte dans notre t. XXIX, p. 46.

**Raisons des devoirs, ou Motifs déterminants de nos obligations dans le droit, la morale et la religion, déduits de la connaissance de l'homme, de ses relations, de ses aptitudes et de sa fin, philosophie pratique du devoir**, par M. le baron Carra DE VAUX, juge au tribunal de la Seine. — 1 vol. in-8° de 544 pages, chez Mme veuve Poussielgue-Rusand; — prix : 6 fr.

**Recueil d'instructions pour la confirmation**, par M. l'abbé MARTIN, ancien vicaire général de Troyes et d'Avignon, pronotaire apostolique. — 1 vol. in-12 de VIII-364 pages, chez Amédée Chaillot, à Avignon; — prix : 3 fr. 50 c. franco par la poste.

**Réflexions pieuses d'un enfant qui se prépare à recevoir le sacrement de confirmation, faisant suite aux Réflexions pour la première communion**, par Mme DE LA BRUNETIÈRE. — 1 vol. in-18 de VI-372 pages, chez E. Maillet et chez Vrayet de Surcy; — prix : 1 fr. 50.

Ouvrage approuvé par Mgr l'évêque de Chartres.

**Roman ( le ) contemporain, ses vicissitudes, ses divers aspects, son influence**, par M. Alfred NETTEMENT. — 1 vol. in-8° de VIII-472 pages, chez Jacques Lecoffre; — prix : 5 fr. 50 c.

**Satan et la magie de nos jours, réflexions pratiques sur le magnétisme, le spirite et la magie**, par Alb. Duroy DE BRUIGNAC. — 1 vol. in-8° de 218 pages, chez Ch. Blériot; — prix : 2 fr.

**Serviteurs ( les ) des hommes**, par M. G. DE CADOUAL. — 1 vol. in-12 de X-272 pages, chez C. Dillet; — prix : 2 fr.

**Sources ( les ), 1<sup>re</sup> partie : Conseils pour la conduite de l'esprit**, par A. GRATRY, prêtre de l'Oratoire; — 2<sup>e</sup> édition. — 1 vol. in-18 de 286 pages, chez C. Douniol et chez J. Lecoffre; — prix : 2 fr.

Voir, sur la 1<sup>re</sup> édition, nos tomes XV, p. 517; XXVII, p. 424.

**Tante ( la ) Marguerite**, par Mme Marie-Ange DE T<sup>\*\*\*</sup>. — 1 vol. petit in-8° de 140 pages plus 1 gravure, chez Alfred Mame et fils, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 65 c.

Bibliothèque de la jeunesse chrétienne; — série petit in-8°.

**Thérèse ( sainte ), lettres au R. P. Bouix, traducteur de ses œuvres. — Questions de philologie, de linguistique et d'histoire**, par M. l'abbé V. POSTEL. — 1 vol. in-32 de 104 pages, chez Martin-Beaupré frères; — prix : 40 c.

**Thérèse, ou l'Expiation**, par Mme Marie-Ange DE T<sup>\*\*\*</sup>. — 1 vol. in-12 de 140 pages plus 1 gravure, chez Alfred Mame et fils, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 45 c.

Bibliothèque de la jeunesse chrétienne; — 5<sup>e</sup> série in-12.

**Trésor ( le ) des supérieures, ou Lettres sur la manière de diriger et gouverner les maisons religieuses; ouvrage également utile aux supérieurs des séminaires, aux directeurs et confesseurs des communautés, et à tous les hommes voués au ministère sacré**, par le P. A. DE BEAUFILS, de la Compagnie de Jésus; — nouvelle édition, augmentée d'une notice sur la vie et les écrits de l'auteur. — 1 vol. in-12 de 280 pages, chez Martin-Beaupré frères; — prix : 2 fr.

J. DUPLESSY.

# TABLES.

---

## I

### **TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA Bibliographie Catholique, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.**

- Ablancourt (Nicolas Perrot d'), 247.  
Académie (l') française et les académiciens ; le 36<sup>e</sup> fauteuil ( suite ), 5, 89, 161 ; — le 2<sup>e</sup> fauteuil, 245, 333, 425.  
Bibliothèque à Constantinople, 153.  
Bignon ( Armand-Jérôme ), 334.  
Bignon ( l'abbé Jean-Paul ), 333.  
Bréquigny ( Louis-Georges-Oudard Feudrix de ), 335.  
Bulletin sommaire des principales publications des mois de janvier, 86 ; — février, 158 ; — mars, 241 ; — avril, 330 ; — mai, 422 ; — juin, 504.  
Bussy ( Roger de Rabutin, comte de ), 251.  
Chronique, 34.  
Droz ( François-Xavier-Joseph ), 165.  
Du Chastellet ( Paul Hay ), 245.  
Election à l'Académie française, 34.  
Fiorentino. Ses derniers moments, 497.  
Lacretelle ( Pierre-Louis ), 161.  
Laharpe ( Jean-François ), 5, 89.  
Lebrun ( Ponce-Denis Ecouchard ), 337.  
Liste des membres de l'Académie française au 25 avril 1863, 255.  
Nécrologie, 80.  
Ouvrages condamnés et défendus par la S. Congrégation de l'index, 323, 416.  
Raynouard ( François-Jules-Marie ), 425.  
Renan ( Encore M. ), 234.  
Revue des journaux et recueils périodiques, du 16 décembre 1863 au 15 janvier 1864, 81 ; — du 16 janvier au 15 février, 153 ; — du 16 février au 15 mars, 236 ; — du 16 mars au 15 avril, 325 ; — du 16 avril au 15 mai, 417 ; — du 16 mai au 15 juin, 499.  
Thackeray ( W.-M. ), 80.  
Variétés, 153, 234, 497.  
Vigny ( le comte Alfred de ). Ses derniers moments, 497.

II

**TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.**

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la Table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

*Explication des signes employés dans cette Table, et qui précèdent les titres des ouvrages.*

- N<sup>o</sup> 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.  
 2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.  
 3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES.  
 — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.  
 4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.  
 5. — — AUX PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.  
 6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE ou PHILOSOPHIQUE.  
 \*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.  
 †. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.  
 A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.  
 Y. — les livres absolument MAUVAIS.  
 M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.  
 R. Placée toujours après un chiffre, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec réserve.  
 Y. Placée après un chiffre, cette lettre indique un livre dangereux pour le plus grand nombre de lecteurs de la classe spécifiée, et qui ne peut être lu que par quelques-uns, et pour des raisons exceptionnelles.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 4—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

**A.**

4. 5. Acarie (Mme), étude sur la société religieuse au xvi<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup> siècle, par M. Georges de Cadoudal, 100.  
 3. 4. Adrien, tragédie en trois actes et en vers, par un Directeur de collège, 256.  
 3. A fond de cale, voyage d'un jeune marin à travers les ténèbres, par le capitaine *Mayne Reid*; trad. par Mme Henriette Lorcau, 436.  
 M. Ame (l') de Mlle Henriette Renan à son frère Ernest, auteur de la Vie de Jésus, 296.

4. Amour et chasse, par M. Prosper *Vialon*, 344.

\*. Ange (l') de l'eucharistie, ou Vie de Marie-Eustelle, d'après les documents les plus authentiques, par l'auteur de la Vie du commandant Marceau, 173.

3-5. Année (l') scientifique et industrielle, par M. Louis *Figuier*, 258.

A. Annuaire catholique, histoire religieuse, politique, philosophique, littéraire et scientifique de l'année 1862, par M. J. *Chantrel*, 261.

Y. A propos d'un pamphlet contre MM. les curés de Lyon, quelques mots publiés par plusieurs membres des conseils de fabrique de Lyon, 416.

Y. Archives de la S. congrégation des indulgences, par M. l'abbé *Cloquet*, 416.

4. 5. Assemblée générale des catholiques en Belgique, 1<sup>re</sup> session à Malines, 18-22 août 1863, 263.

\*. Au revoir, ou la Famille au ciel, consolation pour tous, par M. l'abbé L.-M. *Pioger*, 266.

Aurora Floyd, *Voir FLOYD*.

4. Avertissement aux familles sur plusieurs erreurs relatives à l'éducation, par le P. *Dechamps*, 16.

### B.

\*. Beautés de l'âme contemplées dans le cœur de Jésus, par le P. Toussaint *Dufau*, 345.

4. 5. Benoît XI. Etude sur la papauté au commencement du xiv<sup>e</sup> siècle, par M. Léon *Gautier*, 438.

4. Berthe (la reine), par Conrad de *Bolanden*, 220.

3. 4. Bibliothèque catholique des communes, 101.

1-4. Bibliothèque de la jeunesse chrétienne, 2<sup>e</sup> série in-8°, 319.

1-4. Bibliothèque de la jeunesse chrétienne, série petit in-8°, 225.

1-4. Bibliothèque de la jeunesse chrétienne, 3<sup>e</sup> série in-8°, 212.

1-4. Bibliothèque de la jeunesse chrétienne, 4<sup>e</sup> série in-12, 388.

4. 5. R Y. Bibliothèque des chemins de fer, 190, 344, 471.

\*. Bibliothèque franciscaine, 307.

1-3. Bibliothèque rose illustrée, 216, 436, 494.

4. Bibliothèque Saint-Germain, 221, 359, 360.

4. Biographie d'Ernest Renan, par MM. Adolphe de *Carfort* et François *Bazouge*, 296.

4. Biographies contemporaines, par M. A. *Boullée*, 173.

\*. Bono (de) paupertatis, seu de Contemptu et vanitate mundi aureus libellus *Rogeri*; erutus olim a R. P. *Schott*, nunc vero novis curis in lucem emissus ab Ill. ac RR. DD. J.-B. *Malou*, 267.

3. M. Bretons (les vieux), ou les Epaves de l'Océan, par M. L.-V. *Denancé*, 101.

†. Breviarium theologicum, continens definitiones, descriptiones et explicationes terminorum theologicorum, auctore Joanne *Palmano*, editio nova, revisa et annotata a P. Marcelino *Chery*, 177.

C.

- M. Capitaine (le) du Vautour, par miss M.-E. *Braddon*; trad. de l'anglais par M. Charles-Bernard *Derosne*, 269.
3. 4. \*. Catéchisme (nouveau) philosophique, ou Exposition raisonnée des motifs de la foi catholique, par M. l'abbé *Sagnier*, 348.
- Y. Catéchisme raisonné sur la liturgie, 416.
4. Catholiques (les) libéraux, par M. l'abbé Jules *Morel*, 103.
- Y. Charmettes (les), Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens, par M. Arsène *Houssaye*, 178.
4. Chasseur (le) des Alpes, par le P. *Ballerini*, 274.
3. 4. Chefs-d'œuvre d'éloquence française, présentés dans leur ordre chronologique, et accompagnés de notes historiques, morales et littéraires, par le P. Arsène *Cahour*, 274.
- 3-5. Choses de l'autre monde, par M. Alphonse *Boulongne*, 179.
4. 5. Christianisme (le) et l'Eglise à l'époque de leur fondation, par M. le docteur *Doëllinger*; traduit par M. l'abbé A. *Bayle*, 23.
- Y. Clergé (le) vénitien pendant l'année 1862, par un *Témoin oculaire des faits*, 324.
3. \*. Communiant (le jeune), entretiens sur la religion, destinés aux enfants qui ont fait leur première communion, par M. l'abbé *N.*, 440.
- \*. †. Communion (la sainte) considérée au point de vue philosophique, théologique et pratique, par le P. *Dalgairns*; trad. de l'anglais par M. l'abbé Léon *Godard*, 275.
- M. Conversion du grand Constantin à la religion chrétienne, poème historique et religieux, par M. l'abbé *Delauve*, 32.
4. 5. Correspondance du R. P. *Lacordaire* et de Mme *Swetchine*, publiée par M. le comte de *Falloux*, 281.
4. 5. R. Correspondance inédite de *Collé*, faisant suite à son Journal, par M. Honoré *Bonhomme*; ouvrage orné d'un portrait en taille douce de *Collé*, par M. Adrien *Nargeat*, 351.
4. Couronne (la) de roses blanches, suivie d'autres nouvelles, par Mme de *Stolz*, 105.
- 4 R. Cours (les) galantes, par M. Gustave *Desnoiresterres*, 442.
4. 5. \*. Crise de la foi. Trois conférences philosophiques de Saint-Etienne du Mont, par le P. A. *Gratry*, 106.
- 4 R. Curiosités historiques sur Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Mme de Maintenon, Mme de Pompadour, Mme du Barry, par M. L.-A. *Le Roi*; précédées d'une introduction par M. Théophile *Lavallée*, 443.

D.

4. Dame (la) de Châtillon, ou les Pauvres de Lyon, par M. A. De *voile*, 110.
- Y. Défense de la liturgie de Lyon, 416.
3. 4. Denise, par Mme *Bourdon*, 360.

- Y. Destinées ( les ), poëme philosophique, par M. le comte Alfred de Vigny, 411.
4. 5. Diable ( le ) existe-t-il et que fait-il ? par le P. Delaporte, 241.
- Y. Dialogue sur l'existence de Dieu et de la vie future, par Fr. de Paul G. Vigil, 416.
- A. Dictionnaire des noms de baptême, par M. G. Belèze, 187.
4. 6. Dictionnaire des preuves de la divinité de Jésus-Christ, publié par M. l'abbé Migne, 188.
4. 5. Dictionnaire étymologique de la langue française usuelle et littéraire, par M. A. Mazure, 113.
4. \*. Directoire ( le ) de la femme chrétienne, ou Devoirs et apostolat dans les diverses conditions sociales, par M. l'abbé J.-F. Brucelle, 25.
4. 5. Divinité ( la ) de Jésus-Christ, démonstration nouvelle tirée des dernières attaques de l'incrédulité, par M. Auguste Nicolas, 118, 242.
4. 5. Divinité ( la ) de Jésus-Christ prouvée par Ernest Renan, par M. J.-L. Lemaître, 297.

E.

5. 6. †. Ecclésiaste ( l' ) de Salomon traduit de l'hébreu, précédé d'une étude sur le caractère, le plan, l'auteur et l'âge de ce livre, par M. l'abbé Alfred Gilly, 286.
- 4-6. Edition ( une ) populaire de la Vie de Jésus de M. Renan, par M. l'abbé Freppel, 296.
4. Education ( de l' ) dans les pensionnats de demoiselles, par Mme Mélanie Van Biervliet, 353.
- \*. Elévations à Dieu, ou Ecole de l'amour divin, par le R. P. Vincent Caraffa; traduit par le P. Marcel Bouix, 354.
- \*. Elévations ( les saintes ) de l'âme à Dieu selon tous les degrés d'oraison, par le R. P. Simon de Bourg; édition revue et annotée par M. Louis Bessières, 354.
3. 4. Empoisonneurs ( les ), par M. C. Guénot, 189.
- R. En France et en Turquie, nouvelles, par M. Jules de la Prade, 190.
- \*. Entretiens sur la vie de la sainte Vierge, présentée en 31 belles gravures sur acier d'après les plus grands maîtres, avec des histoires, des anecdotes et des légendes, par le P. Champeau, 26.
4. 5. R. Esprit ( l' ) de famille, par M. le docteur E. Mathieu, 289.
4. 5. Esprits ( des ) et de leurs manifestations diverses, mémoires adressés aux Académies, par M. J.-E. de Mirville, 27.
4. 5. Essais de critique et d'histoire, par M. Léo Joubert, 192.
- Y. Essais de philosophie et de morale, par M. Ernest Bersot, 356.
4. \*. Essai sur les preuves du christianisme, par Mlle Aline Avond, 122.
- Y. Etudes historiques et religieuses, par M. A. Peyrat, 126.
5. 6. Etudes sur le but de la vie, par M. F.-V. Roger, 357.



4. 5. M. Etude (deuxième) sur la Vie de Jésus d'Ernest Renan, par le P. Charles *Passaglia*; traduite par M. François *Sampieri*, 297.
4. Etude sur Mme Elisabeth d'après sa correspondance, suivie de lettres inédites et autres documents, par M. G. Du Fresne de *Beaucourt*, 291.
3. \*. Eustelle et Annetta, ou Lettres de deux amies faisant de la sainte communion leur vie et leur bonheur, par M. Hubert *Lebon*, 386.
4. 5. Evangile (l') et la critique, examen de la Vie de Jésus de M. Ernest Renan, par M. l'abbé T.-J. *Lamy*, 297.
- \*. †. Exercices de saint *Ignace*, et méditations pour les dimanches et les principales fêtes de l'année, à l'usage des salvatoristes, 123.

**F.**

- M. Famille (la) *Molandi*; traduit de l'italien par M. le vicomte de la *Morre*, 189.
3. 4. Faute (une) d'orthographe, par Mme *Bourdon*, 359.
- 4 R. Floyd (Aurora), par miss E. *Braddon*; traduit de l'anglais. par M. Charles Bernard *Derosne*, 193.
4. Flux et reflux, par M. le comte de *Saint-Jean*, 32.
4. 5. Foi (la), le bon sens et les faits, appel aux déistes sincères, par un *Déiste désabusé*, 124.
- 3 R. 4. Fortune (la) et la richesse, par M. Jean *Lander*, 361.
- Y. Fracasse (le capitaine), par M. Théophile *Gautier*, 19.
- †. France (la) ecclésiastique, almanach du clergé pour l'an de grâce 1864, 159.
4. 5. Franc-maçonnerie (la), son caractère, son organisation, son extension, ses sources, ses affluents, son but et ses secrets, par le P. V. *Dechamps*, 445.

**G.**

4. 5. Galileo Galilei, sa vie, son procès et ses contemporains, d'après les documents originaux, par M. Philarète *Chasles*, 448.
- Y. Guide des époux, ou Histoire naturelle de la génération, par don Frédéric *Hollick*, 324.

**H.**

4. 5. Histoire contemporaine, comprenant les principaux événements qui se sont accomplis depuis la révolution de 1830 jusqu'à nos jours, et résumant, durant la même période, le mouvement social, artistique et littéraire, par M. Amédée *Gabourd*, 196.
4. 5. R. Histoire contemporaine depuis 1789 jusqu'à nos jours, rédigée conformément au programme officiel pour l'enseignement de l'histoire dans la classe de philosophie, par M. J. *Ducoudray*, 293.
4. 5. R. Histoire de Charles VII, roi de France, et de son époque, par M. *Vallet* (de Virville), 363.
- A. Histoire de France depuis les origines gauloises jusqu'à nos jours, par M. Amédée *Gabourd*, 33.

- 3-5. Histoire de Jésus-Christ d'après les Evangiles et la tradition, expliquée à l'aide des monuments et de la description des lieux, et de commentaires des écrivains ecclésiastiques, par M. l'abbé J.-J. *Bourassé*, 366.
3. 4. Histoire de la littérature française au xvii<sup>e</sup> siècle, par M. l'abbé *Follioley*, 451.
- A. Histoire de la vén. Marie-Christine de Savoie, reine de Naples, mère de S. M. François II, morte en odeur de sainteté en 1836, par M. l'abbé V. *Postel*, 200.
- 3-5. Histoire de la Vierge Marie, mère de Dieu, d'après l'Evangile, les écrits des saints Pères et les monuments, par M. l'abbé J.-J. *Bourassé*, 451.
4. 5. Histoire de Louvois et de son administration politique et militaire depuis la paix de Nimègue, par M. *Camille Rousset*, 201.
4. 5. Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après la concordance des Evangiles, par M. l'abbé *Lecanu*, 367.
4. 5. Histoire de Paris, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. *Amédée Gabourd*, 373.
4. \*. Histoire de saint Laurent, diacre et martyr, par M. l'abbé A. *Labosse*, 453.
4. 5. Histoire du monde, ou Histoire universelle depuis Adam jusqu'au pontificat de Pie IX, par MM. *Henri et Charles de Riancey*, 39.
- Y. Histoire élémentaire et critique de Jésus, par M. A. *Peyrat*, 296, 416.
- Y. Histoire et religion, par M. A. *Peyrat*, 126.
4. Histoires et légendes irlandaises, par M. F. *Nettement*, 295.
3. \*. †. Homélie adressée aux jeunes gens pour leur servir de lectures spirituelles, et destinée à fournir d'abondants sujets d'instructions aux prédicateurs chargés de la direction des jeunes étudiants dans les voies du salut, par *Angelo-Antonio Scotti*, 41.
4. \*. Homme (l') comme il faut, par le P. *Marchal*, 210.
- 4 R. Hommes (les) et les livres contemporains, par M. *Frédéric Morin*, 374.
3. Hunyad, ou la Hongrie au xv<sup>e</sup> siècle, par M. l'abbé *Guénot*, 212.

I.

5. 6. Idée (l') de Dieu et ses nouveaux critiques, par M. E. *Caro*, 375.
4. 5. \*. †. Instructions sur les sacrements : baptême, confirmation, eucharistie, par M. l'abbé *Gridel*, 127.

J.

4. M. Jésus-Christ Dieu et homme, réponse à M. Renan, par M. L.-V. *Gasne*, 297.
4. 5. Jésus (le nouveau) de M. Renan, par M. *Armand Ravelet*, 297.
- Y. Jésus, par M. *Ernest Renan*, 296.
3. \*. Journal de Gaston, heures sérieuses d'un écolier, par M. l'abbé *Calas*, 213.

3. 4. Journal d'une jeune fille pauvre, nouvelle imitée de l'allemand, par Mme Emmeline Raymond, 129.
4. 5. R. Journal et Mémoires de Mathieu Marais, sur la régence et le règne de Louis XV, publiés par M. de Lescure, 42.

**L.**

- Y. Lebon ( Jean ), étude, par M. Gustave Chadeuil, 44.
4. 5. Lettre à M. E. Renan, à l'occasion de son ouvrage intitulé Vie de Jésus, par M. l'abbé Bourgade, 297.
- Y. Lettre de Sophronius. Question liturgique, 416.
- 3-5. \*. Lettres à un camarade d'enfance sur les petites imperfections chez les chrétiens vivant dans le monde, par M. A. Baudon, 455.
4. 5. Littérature ( la ) indépendante et les écrivains oubliés, essais de critique et d'érudition sur le xvii<sup>e</sup> siècle, par M. Victor Fournel, 46.
- Y. Livre ( le ) des esprits, par M. Allan Kardec, 416.
- Y. Livre ( le ) des mediums, par M. Allan Kardec, 416.
4. 5. Louis XVI, Marie-Antoinette et le comte de Provence en face de la révolution, par M. L. Todière, 48.

**M.**

4. Madagascar et les Madécasses, par M. Octave Sachot, 456.
- Y. Manuel du droit ecclésiastique, à l'usage de la jeunesse américaine, par François de Paul G. Vigil, 416.
- Y. Maudit ( le ), par l'abbé \*\*\*, 53, 323.
- \*. Méditations sur les vérités fondamentales de la vie chrétienne et sur quelques sujets de piété; par un Prêtre mariste, 392.
- 3-5. Mélanges littéraires extraits des Pères latins, ouvrage posthume de l'abbé J.-M.-S. Gorini, édité, sous la direction de M. l'abbé J.-B. Martin, par MM. F. Monier, et A. de Boudard, 457.
5. Mémoires de littérature ancienne, par M. Emile Egger, 54.
4. 5. Mémoires du cardinal Consalvi, secrétaire d'Etat du pape Pie VII, avec une introduction et des notes, par M. J. Crétineau-Joly, 460.
- Y. Mémoires d'une femme de chambre, 305.
4. 5. Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps, par M. Guizot, 215.
- \*. Merveilles ( les ) divines dans la sainte eucharistie, par le P. G. Rossignoli; traduit librement de l'italien, 386.
- A. Métamorphoses ( les ) d'une goutte d'eau, par Mme Z. Carraud, 216.
4. 5. †. Misericordias Domini. Histoire de ma conversion au catholicisme, par M. le docteur Hugues Læmmer, 306.
- †. Missale romanum, ex decreto sacro sancti concilii tridentini restitutum, S. Pii V, pontificis maximi jussu editum, Clementis VIII et Urbani VIII auctoritate recognitum, 385.
- \*. Mois ( nouveau ) eucharistique, traduit de l'ouvrage italien du R. P. J.-B. Pagani, par M. le chanoine D.-G. Hallez, 386.

- Y. Mois ( le ) libérateur des âmes du purgatoire, par M. l'abbé *Cloquet*, 416.  
†. Mois ( le ) sacerdotal , traduit de Louis *Abelly*, par M. l'abbé *Gobaille*, 131.  
Y. Moniteur ( le ) annuel et quotidien des indulgences pour l'année 1862, par M. l'abbé *Cloquet*, 416.  
A. Mystères ( les ) de l'Océan, par M. Arthur *Mangin*, 465.

N.

2. \*. Notre-Dame des soldats. Causeries, conseils, histoires, prières, chants, à l'usage des soldats français, par M. l'abbé A. *Baron*, 131.

O.

- \*. Œuvres de saint François *d'Assise*, suivies des Œuvres du bienheureux *Egidius d'Assise*, de celles du bienheureux *Jacques de Toddi*, et de notices sur les premiers disciples de saint François *d'Assise*, par M. l'abbé *Berthaumier*, 307.

P.

- Y. Pape ( du ), par *Philothée*, 416.  
. Parabère ( la comtesse de ) et le Palais-Royal sous la régence, par M. *Capefigue*, 180.  
4. Paris grotesque. Les célébrités de la rue. — Paris (1815-1863), par M. Charles *Yriarte*, 132.  
Y. Parole ( la ) de Dieu et les pharisiens modernes, appel au sentiment chrétien, par André *Morelli*, 323.  
\*. Paroles sur la très-sainte Vierge, par M. Ferdinand *Piérot-Olry*, 60.  
4. Pensées et souvenirs, par M. le lieutenant-colonel *Lelieurre de l'Aubépin*, 310.  
Y. Persécution ( de la dernière ) de l'Eglise et de la fin du monde, par P.-B.-N. *B.*, 324.  
3. 4. Pigeons ( les deux ), par Mme Francis *Nettement*, 338.  
4. Poèmes ( les ) de la nuit, par M. Achille *Millien*, 388.  
3. 4. Poèmes du foyer, par M. L.-D.-L. *Audiffret*, 217.  
4. 5. Poison ( le ) au rabais, par M. Bathild *Bouniol*, 296.  
4. 6. Pourquoi l'on ne croit pas, ou des principales Causes de l'incrédulité en matière de religion, par M. l'abbé J.-N. *Laforêt*, 314.  
4. 5. Pouvoir ( le ) temporel des papes justifié par l'histoire, étude sur l'origine, l'exercice et l'influence de la souveraineté pontificale, par S. Em. le cardinal *Mathieu*, 133.  
\*. Pratique ( la ) de l'oraison mentale mise à la portée de tous, par un *Prêtre mariste*, 392.  
4. 5. Progrès ( du ) de l'idée chrétienne dans la littérature, par M. Jules *Sallony*, 392.  
4. 5. Progrès ( du ) des arts et de leur sécularisation absolue, à propos d'un congrès artistique, par le P. *Deschamps*, 17.

Y. Progrès (le), par M. Edmond *About*, 316.

\*. †. Purgatoire (le), par le P. J. *Munford*, suivi du Purgatoire de sainte Catherine de Gènes; traduit par le P. Marcel *Bouix*, 396.

Q.

4-6. Question (grave) à résoudre. Ne faut-il pas que le prêtre se marie? par M. l'abbé *Fortini*, 467.

M. Queue (la) de Voltaire, par M. Eugène de *Mirecourt*, 219.

.5. Quinze-vingts (les), notes et documents recueillis par feu M. l'abbé J.-H.-R.-*Prompsault*, coordonnés, rédigés et édités par M. l'abbé J.-L. *Prompsault*, 469.

R.

4. 5. Rapports (des) de l'homme avec le démon, essai historique et philosophique, par M. Joseph *Bizouard*, 135.

A. Récit de la persécution endurée par les séminaristes du diocèse de Gand en 1813 et 1814, à Wezel, à Paris, etc., précédé d'un coup d'œil sur l'histoire de l'Eglise dans ses rapports avec ce diocèse, de 1800 à 1814, par le P. J. *Van der Mære*, 398.

4. 5. M. Réfutation rationnelle de la Vie de Jésus, par M. Amédée *Jourdain*, 297.

M. Reines (les) de la main droite, par M. *Capefigue*, 180.

M. Reines (les) de la main gauche, par M. *Capefigue*, 180.

M R. Reine (la) vierge Elisabeth d'Angleterre, par M. *Capefigue*, 180.

4. 5. Renan et sa Vie de Jésus, sous les rapports moral, légal et littéraire, par M. A. *Nicolas*, 160, 297.

4. 5. Renan (M. E.) trahissant le Christ par un roman, ou Examen critique de sa Vie de Jésus, par M. l'abbé H.-J. *Crelier*, 297.

A. Résidences royales et impériales de France, histoire et monuments, par M. l'abbé J.-J. *Bourassé*, 470.

4. 5. Retz (le cardinal de) et son temps, étude historique et littéraire, par M. Léonce *Curnier*, 20.

M. Révoltés (les) contre l'Eglise et l'ordre social, par M. Charles de *Bussy*, 143.

Y. Revue spirite, journal d'études psychologiques, publié sous la direction de M. Allan *Kardec*, 416.

Y. Revue spiritualiste, rédigée par une société de spiritualistes, et publiée par M. Z.-I. *Piérart*, 416.

3. 4. Roi et reine, par Rodolphe de *Behrle*; traduit de l'allemand par M. E. de *Villers*, 144.

4. Roman (le) d'un héritier, par M. X. *Marmier*, 399.

4 R. Romains (les) honnêtes, 189.

S.

3. Schumler (Elisa), ou la Juive convertie, par Mme *Stéphanie Ory*, 319.

\*. Science (la) de bien mourir. Manuel de l'association de la bonne mort, par le P. Al. *Lefebvre*, 221.

- 4 R. Séductions ( les ), par M. Amédée *Achard*, 471.
4. 5. Semaines ( nouvelles ) littéraires, par M. A. de *Pontmartin*, 61.
4. 5. Semaines ( dernières ) littéraires, par M. A. de *Pontmartin*, 223.
3. 4. Solitaire ( le ) du mont Carmel, épisode des premiers temps du christianisme, 225.
4. Sonnets et poèmes, par M. Edmond *Arnould*, 62.
5. 6. Sophistes ( les ) et la critique, par le P. A. *Gratry*, 297.
- \*. Souvenirs ( derniers ) d'un religieux, par le P. Gabriel *Bouffier*, 64.
- A. Souvenirs d'un voyage en Orégon et en Californie, par M. l'abbé *Rossi*, 402.
- Y. Spiritisme ( le ) à sa plus simple expression, par M. Allan *Kardec*, 416.
4. \*. †. Station de mai, ou Mois de Marie du clergé, cours d'instructions à l'usage des curés, des communautés religieuses et des familles chrétiennes, par M. l'abbé *Pioger*, 225.
4. 5. Stuart ( Marie ) et le comte de Bothwell, par M. L. *Wiesener*, 227.
4. 5. Suite à l'éloge de la folie, d'Erasmus, ou Lettres sur l'école romantique, par un *Bénédictin* ( baron Sirtema de *Grovestins* ), 65.
- M. Superstitions ( les ) du paganisme renouvelées, ou le Spiritisme dévoilé par un esprit de ce monde, 66.
- Y. Swédenborg ( Emmanuel de ), sa vie, ses écrits et sa doctrine, par M. *Matter*, 417.
4. 5. R. Synagogue ( la ) et M. Renan, réponse au livre de la Vie de Jésus, par le rabbin *Lévy*, de Lunéville, 297.

T.

5. 6. Traité d'anthropologie physiologique et philosophique, par M. le docteur *Frédault*, 146.
- Y. Tristesses ( les ) humaines, par l'auteur des *Horizons prochains*, 404.

V.

- 3-5. \*. Vérité ( la ) catholique brièvement exposée et victorieusement démontrée, par le P. *Gautrelet*, 407.
4. 5. Vérité ( la ) sur le spiritisme, par M. le marquis de *Roys*, 408.
- A. \*. Vertus et doctrine spirituelle de saint Vincent de Paul, par M. l'abbé *Maynard*, 475.
4. Veuvage ( le ), nouvelle, par M. Louis *Moland*, 231.
4. \*. Vie ( la ) chrétienne au milieu du monde, par le P. Michel *Boutaud*, 479.
3. \*. Vie de Gustave Martini, de la Compagnie de Jésus, par le P. A. *Pruvost*, 233.
- 4-6. \*. Vie ( la grande ) de Jésus-Christ, par *Ludolphe le Chartreux*; traduction nouvelle et complète par dom Marie-Prosper *Augustin*, 481.
4. 5. Vie ( la ) de Jésus-Christ rendue à toute la vérité de ses historiques et divins caractères, par M. le docteur *Lepelletier* de la Sarthe, 296.

- 4-6. Vie (la) de Jésus et son nouvel historien, par M. H. Wallon, 483.
- Y. Vie de Jésus, par Ernest Renan, traduite en italien par François *Mistrali*, 323.
4. \*. Vie de la vén. Mère Agnès de Jésus, religieuse de l'ordre de Saint-Dominique et prieure du monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Langeac, par M. *de Lantages*; nouvelle édition, par M. l'abbé *Lucot*, 148.
4. 5. †. Vie de Mgr de Salinis, évêque d'Amiens et archevêque d'Auch, par M. l'abbé *de Ladoue*, 411.
- \*. †. Vie de M. Gorini, curé de la Tranclière et de Saint-Denis, auteur de la Défense de l'Eglise, par M. l'abbé F. *Martin*, 74.
- 4-6. \*. Vie (la) de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par M. Louis *Veillot*, 483.
4. 5. Vie (la) de plaisirs, lettres à des gens du monde, suivies de lettres nouvelles sur le même sujet et d'un mot aux riches, par le P. *Dechamps*, 17.
4. \*. Vie de sainte Marguerite d'Ecosse, modèle des femmes chrétiennes, par Mme Marie *de Bray*, 489.
4. 5. †. Vie de saint Léonard, solitaire en Limousin, ses miracles et son culte, par M. l'abbé *Arbellot*, 413.
- \*. †. Vie du vén. Antoine-M. Zaccaria, fondateur de la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, dits Barnabites, par le P. Alexandre *Teppa*, 319.
4. 5. \*. Vie et correspondance de J.-Théophane Vénard, décapité au Tong-King, augmentées du discours d'anniversaire prononcé par Mgr l'Evêque de Poitiers, 490.
- 4 R. Vie (une), par M. R. *d'Aiguy*, 70.
- 4-6. †. Vierge (la très-sainte) est-elle née à Nazareth ou à Jérusalem? par Mgr *Mislín*, 414.
- 1-4. Voyage au pays des bêtes, scènes familières d'histoire naturelle, par M. *Dowry*, 78.
4. Voyage dans une église, par M. Raoul *de Navery*, 492.
3. Voyage d'une jeune fille autour de sa chambre, par Mlle Emma *Faucon*, 151.
4. 5. Voyages dans les glaces du pôle arctique, par MM. *Hervé* et *de Lanoye*, 494.
-

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

A.

- Abelly* (Louis) : le Mois sacerdotal, 131.  
*About* (Edmond) : le Progrès, 316.  
*Achard* (Amédée) : les Séductions, 471.  
*Aguy* (R. d') : une Vie, 70.  
*Allan Kardec*, Voir KARDEC.  
*Arbellot* (l'abbé) : Vie de saint Léonard, 413.  
*Arnould* (Edmond) : Sonnets et poèmes, 62.  
*Assise* (le bienheureux Egidius d') : Œuvres, 307.  
*Assise* (saint François d') : Œuvres, 307.  
*Audiffret* (L.-D.-L.) : Poèmes du foyer, 217.  
*Augustin* (dom Marie-Prosper) : la grande Vie de Jésus-Christ, par Ludolphe le Chartreux (trad.), 481.  
*Avond* (Mlle Aline) : Essai sur les preuves du christianisme, 122.

B.

- Ballerini* (le P.) : le Chasseur des Alpes, 271.  
*Baron* (l'abbé A.) : Notre-Dame des soldats, 131.  
*Baudon* (A.) : Lettres à un camarade d'enfance sur les petites imperfections chez les chrétiens vivant dans le monde, 455.  
*Bayle* (l'abbé A.) : le Christianisme et l'Eglise à l'époque de leur fondation, par le docteur Doëllinger (trad.), 23.  
*Bazouge* (Francis) : Biographie d'Ernest Renan, 296.  
*Beaucourt* (G. Du Fresne de) : Etude sur Mme Elisabeth d'après sa correspondance, 291.  
*Behrie* (Rodolphe de) : Roi et reine, 144.  
*Belèze* (G.) : Dictionnaire des noms de baptême, 187.  
*Bersot* (Ernest) : Essais de philosophie et de morale, 336.  
*Berthoumier* (l'abbé) : Œuvres de saint

- François d'Assise, suivies de celles du bienheureux Egidius d'Assise et du bienheureux Jacques de Todi (trad.), 307.  
*Bierviet* (Mme Mélanie Van) : de l'Éducation dans les pensionnats de demoiselles, 353.  
*Bizouard* (Joseph) : des Rapports de l'homme avec le démon, 135.  
*Bolanden* (Conrad de) : la Reine Berthe, 220.  
*Bonhomme* (Honoré) : Correspondance inédite de Collé, faisant suite à son journal, 351.  
*Boudard* (A de) : Mélanges littéraires extraits des Pères latins, par l'abbé Gorini, 457.  
*Bouffier* (le P. Gabriel) : derniers Souvenirs d'un religieux, 64.  
*Bouix* (le P. Marcel) : Elévations à Dieu, par le R. P. Vincent Caraffa (trad.), 354. — Le Purgatoire, par le P. J. Munford, suivi du Purgatoire de sainte Catherine de Gênes (trad.), 396.  
*Boullée* (A.) : Biographies contemporaines, 175.  
*Boulongne* (Alphonse) : Choses de l'autre monde, 179.  
*Bouniol* (Bathild) : le Poison au rabais, 296.  
*Bourassé* (l'abbé J.-J.) : Histoire de Jésus-Christ d'après les Evangiles et la tradition, 366. — Histoire de la Vierge Marie, 451. — Résidences royales et impériales de France, 470.  
*Bourdon* (Mme) : Denise, 360. — Une Faute d'orthographe, 359.  
*Bourg* (le P. Simon de) : les saintes Elévations de l'âme à Dieu selon tous les degrés d'oraison, 354.  
*Bourgade* (l'abbé) : Lettre à M. Renan à l'occasion de son ouvrage intitulé Vie de Jésus, 297.  
*Boutauld* (le P. Michel) : la Vie chrétienne au milieu du monde, 479.  
*Braddon* (miss M.-E.) : le Capitaine du Vaultour, 269. — Aurora Floyd, 193.



- Bray* (Mme Marie de) : Vie de sainte Marguerite d'Ecosse, 489.
- Brucelle* (l'abbé J.-F.) : le Directoire de la femme chrétienne, 25.
- Bussy* (Charles de) : les Révoltés contre l'Eglise et l'ordre social, 143.
- C.**
- Cadoudal* (Georges de) : Mme Acarie, 100.
- Cahour* (le P. Arsène) : Chefs-d'œuvre d'éloquence française, 274.
- Calas* (l'abbé) : Journal de Gaston, 213.
- Capefigue* : la Comtesse de Parabère et le Palais-Royal sous la régence, 180. — la Reine vierge Elisabeth d'Angleterre. *ibid.*
- Caraffa* (le R. P. Vincent) : Elévations à Dieu, 354.
- Carfort* (Adolphe de) : Biographie d'Ernest Renan, 296.
- Caro* (E.) : l'Idée de Dieu et ses nouveaux critiques, 375.
- Carraud* (Mme Z.) : les Métamorphoses d'une goutte d'eau, 216.
- Catherine* (sainte) de Gènes, Voir GÈNES.
- Chadewil* (Gustave) : Jean Lebon, 44.
- Chumpeau* (le P.) : Entretiens sur la vie de la sainte Vierge, présentée en 31 belles gravures sur acier, avec des histoires, des anecdotes et des légendes, 26.
- Chantrel* (J.) : Annuaire catholique pour l'année 1862, 261.
- Chasles* (Philarète) : Galileo Galilei, 488.
- Chéry* (le P. M.) : Breviarium theologicum, auctore J. Palmano (édition revue et annotée), 177.
- Cloquet* (l'abbé) : Archives de la S. congrégation des indulgences, 416. — le Mois libérateur des âmes du purgatoire, *ibid.* — le Moniteur annuel et quotidien des indulgences pour l'année 1862, *ibid.*
- Collé* : Correspondance inédite, 351.
- Consalvi* (le cardinal) : Mémoires, 460.
- Crelrier* (l'abbé H.-J.) : M. E. Renan trahissant le Christ par un roman, 297.
- Crétineau-Joly* (J.) : Mémoires du cardinal Consalvi, 460.
- Curnier* (Léonce) : le Cardinal de Retz et son temps, 20.
- D.**
- Dalgairns* (le P.) : la sainte Commu-
- nion considérée au point de vue philosophique, théologique et pratique, 275.
- Dechamps* (le P.) : Avertissement aux familles sur plusieurs erreurs relatives à l'éducation, 16. — la Franc-maçonnerie, 445. — Du Progrès des arts et de leur sécularisation absolue, 17. — La Vie de plaisirs, *ibid.*
- Delaporte* (le P.) : le Diable existe-t-il et que fait-il ? 241.
- Delaune* (l'abbé) : Conversion du grand Constantin à la religion chrétienne, 32.
- Denancé* (L.-V.) : les vieux Bretons, 101.
- Devosne* (Charles-Bernard) : le Capitaine du Vaultour, par miss E. Bradon (trad.), 269. — Aurora Floyd, par la même (trad.), 193.
- Desnoiresterres* (Gustave) : les Cours galantes, 442.
- Devoille* (A.) : la Dame de Châtillon, 410.
- Doëllinger* (le docteur) : le Christianisme et l'Eglise à l'époque de leur fondation, 23.
- Doury* : Voyage au pays des bêtes, 78.
- Ducoudray* (G.) : Histoire contemporaine depuis 1789 jusqu'à nos jours, 293.
- Dufau* (le P. Toussaint) : Beautés de l'âme contemplées dans le cœur de Jésus, 345.
- Du Fresne de Beaucourt*, Voir BEAUCOURT.
- E.**
- Egger* (Emile) : Mémoires de littérature ancienne, 54.
- Egidius* (le bienheureux) d'Assise, Voir ASSISE.
- F.**
- Falloux* (le comte de) : Correspondance du R. P. Lacordaire et de Mme Swetchine, 281.
- Faucon* (Mlle Emma) : Voyage d'une jeune fille autour de sa chambre, 451.
- Figuier* (Louis) : l'Année scientifique et industrielle, 257.
- Folliotley* (l'abbé) : Histoire de la littérature française au xvii<sup>e</sup> siècle, 371.
- Fortini* (l'abbé) : grave Question à résoudre. Ne faut-il pas que le prêtre se marie ? 467.
- Fournel* (Victor) : la Littérature indépendante et les écrivains oubliés, 46.

*Français* : Résidences royales et impériales de France, par M. l'abbé Bourassé (gravures), 470.  
*François* (saint) d'Assise, Voir ASSISE.  
*Frédault* (le docteur) : Traité d'anthropologie physiologique et philosophique, 146.  
*Freppel* (l'abbé) : une Edition populaire de la Vie de Jésus de M. Renan, 296.

**G.**

*Gabourd* (Amédée) : Histoire contemporaine, 196. — Histoire de France depuis les origines jusqu'à nos jours, 33. — Histoire de Paris, 373.  
*Gasne* (L.-V.) : Jésus-Christ Dieu et homme, réponse à M. Renan, 297.  
*Gautier* (Léon) : Benoît XI, 438.  
*Gautier* (Théophile) : le Capitaine Fracasse, 19.  
*Gautrelet* (le P.) : la Vérité catholique brièvement exposée et victorieusement démontrée, 407.  
*Gènes* (sainte Catherine de) : le Purgatoire, 396.  
*Gilly* (l'abbé Alfred) : l'Ecclésiaste de Salomon (trad.), 286.  
*Girardet* (Karl) : Résidences royales et impériales de France, par M. l'abbé Bourassé (gravures), 470.  
*Girardin* (Saint-Marc) : Sonnets et poèmes, par M. Edmond Arnould (préface), 62.  
*Gobaille* (l'abbé) : le Mois sacerdotal, par Louis Abelly (trad.), 131.  
*Godard* (l'abbé Léon) : la sainte Communion, par le P. Dalgairns (trad.), 275.  
*Gorini* (l'abbé J.-M.-S.) : Mélanges littéraires extraits des Pères latins, 457.  
*Gratry* (le P. A.) : Crise de la foi, 106. — Les Sophistes et la critique, 297.  
*Gridel* (l'abbé) : Instructions sur les sacrements : baptême, confirmation, eucharistie, 127.  
*Grovestins* (le baron Sirtema de) : suite à l'Éloge de la folie d'Erasmus, 65.  
*Guénot* (l'abbé C.) : les Empoisonneurs, 189. — Hunyad, ou la Hongrie au xv<sup>e</sup> siècle, 212.  
*Guizot* : Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps, 215.

**H.**

*Hallez* (le chanoine D.-G.) : nouveau

Mois eucharistique, par le R. P. J.-B. Pagani (trad.), 386.  
*Hervé* : Voyages dans les glaces du pôle arctique, 494.  
*Hollick* (dom Frédéric) : Guide des époux, 323.  
*Houssaye* (Arsène) : les Charmettes, 178.

**I.**

*Ignace* (saint) de Loyola, Voir LOYOLA.

**J.**

*Jacques* (le bienheureux) de Todi, Voir Todi.  
*Joubert* (Léo) : Essais de critique et d'histoire, 192.  
*Jourdain* (Amédée) : Réfutation rationnelle de la Vie de Jésus, 297.

**K.**

*Kardec* (Allan) : Revue spirite, 416. — Le Spiritisme à sa plus simple expression, *ibid.* — Le Livre des esprits, *ibid.* — Le Livre des médiums, *ibid.*

**L.**

*Labosse* (l'abbé A.) : Histoire de saint Laurent, 453.  
*Lacordaire* (le P.) : Correspondance avec Mme Swetchine, 281.  
*Ladoue* (l'abbé de) : Vie de Mgr de Salinis, 411.  
*Læmmer* (le docteur Hugues) : Misericordias Domini. Histoire de ma conversion au catholicisme, 306.  
*Laforêt* (l'abbé N.-J.) : Pourquoi l'on ne croit pas, 314.  
*La Morre* (le vicomte de) : la Famille Molandi (trad.), 189.  
*Lamy* (l'abbé T.-J.) : l'Évangile et la critique, examen de la Vie de Jésus de M. Ernest Renan, 297.  
*Lander* (Jean) : la Fortune et la richesse, 361.  
*Lanoye* (de) : Voyages dans les glaces du pôle arctique, 494.  
*Lantages* (l'abbé de) : Vie de la vén. Mère Agnès de Jésus, 148.  
*La Prade* (Jules de) : En France et en Turquie, 190.  
*L'Aubépin* (le lieutenant-colonel Lelièvre de) : Pensées et souvenirs, 310.  
*Lavallée* (Théophile) : Curiosités historiques sur Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Mme de Maintenon, Mme de Pompadour, Mme du Barry, etc., par M. L.-A. Le Roi (introduction), 443.

- Lebon* (Hubert) : Eustelle et Anneta, 386.  
*Lecanu* (l'abbé) : Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après la concordance des Evangiles, 367.  
*Lefebvre* (le P. Al.) : la Science de bien mourir, 221.  
*Lelièvre* de l'Aubépin, Voir L'AUBÉPIN.  
*Lemaitre* (J.-L.) : la Divinité de Jésus-Christ prouvée par Ernest Renan, 297.  
*Lepeletier* de la Sarthe (le docteur) : la Vie de Jésus-Christ rendue à toute la vérité de ses historiques et divins caractères, 296.  
*Le Roi* (L.-A.) : Curiosités historiques sur Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Mme de Maintenon, Mme de Pompadour, Mme du Barry, etc., 443.  
*Lescure* (de) : Journal et Mémoires de Mathieu Marais, 42.  
*Lévy* (le rabbin), de Lunéville : la Synagogue et M. Renan, 297.  
*Loreau* (Mme Henriette) : A fond de cale, par le capitaine Mayne Reid (trad.), 436.  
*Loyola* (saint Ignace de) : Exercices, 23.  
*Lucot* (l'abbé) : Vie de la vén. Mère Agnès de Jésus, par M. de Lantages (édition revue et augmentée), 148.  
*Ludolphe le Chartreux* : la grande Vie de Jésus-Christ, 481.
- NI.**
- Malou* (Mgr J.-B.) : de Bono pauperatis, aureus libellus Rogeri (nouv. édition), 267.  
*Mangin* (Arthur) : les Mystères de l'Océan, 465.  
*Marais* (Mathieu) : Journal et Mémoires, 42.  
*Marchal* (le P.) : l'Homme comme il le faut, 210.  
*Marmier* (X.) : le Roman d'un héritier, 399.  
*Martin* (l'abbé F.) : Vie de M. Gorini, 74.  
*Martin* (l'abbé J.-B.) : Mélanges littéraires extraits des Pères latins, par M. l'abbé Gorini, 457.  
*Mathieu* (S. Em. le cardinal) : le Pouvoir temporel des papes justifié par l'histoire, 133.  
*Mathieu* (le docteur E.) : l'Esprit de famille, 289.  
*Matter* : Emmanuel de Swedenborg, sa vie, ses écrits et sa doctrine, 417.  
*Maynard* (l'abbé U.) : Vertus et doctrine spirituelle de saint Vincent de Paul, 475.
- Mayne Reid* (le capitaine) : A fond de cale, 436.  
*Mazure* (A.) : Dictionnaire étymologique de la langue française usuelle et littéraire, 113.  
*Millien* (Achille) : les Poèmes de la nuit; Humouristiques; Paulo majora, 388.  
*Mirecourt* (Eugène de) : la Queue de Voltaire, 219.  
*Mirville* (J.-E. de) : des Esprits et de leurs manifestations diverses, 27.  
*Mislín* (Mgr) : la très-sainte Vierge est-elle née à Nazareth ou à Jérusalem? 414.  
*Mistrali* (François) : Vie de Jésus, par Ernest Renan (en italien), 323.  
*Moere* (le P. J. Van der) : Récit de la persécution endurée par les séminaristes du diocèse de Gand en 1813 et 1814, 398.  
*Moland* (Louis) : le Veuvage, 231.  
*Monier* (F.) : Mélanges littéraires extraits des Pères latins, par M. l'abbé Gorini, 457.  
*Morel* (l'abbé Jules) : les Catholiques libéraux, 103.  
*Morelli* (André) : la parole de Dieu et les pharisiens modernes, 323.  
*Morin* (Frédéric) : les Hommes et les livres contemporains, 374.  
*Munford* (le P. J.) : le Purgatoire, 396.
- N.**
- Nargeat* (Adrien) : Correspondance inédite de Collé (portrait en taille douce), 351.  
*Navery* (Raoul de) : Voyage dans une église, 492.  
*Nettement* (Francis) : Histoires et légendes irlandaises, 295.  
*Nettement* (Mme Francis) : les deux Pigeons, 388.  
*Nicolas* (Auguste) : la Divinité de Jésus-Christ, 118, 242.  
*Nicolas* (A.) : Renan et sa Vie de Jésus, 160, 297.
- O.**
- Ory* (Mme Stéphanie) : Elisa Schumler, 319.
- P.**
- Pagani* (le R. P. J.-B.) : nouveau Mois eucharistique, 386.  
*Palman* (Jean) : Breviarium theologicum, 177.  
*Passaglia* (le P. Charles) : deuxième

- Etude sur la Vie de Jésus d'Ernest Renan, 297.
- Peyrat* (A.) : Etudes historiques et religieuses, 126. — Histoire élémentaire et critique de Jésus, 296, 416. — Histoire et religion, 126.
- Philothée* : du Pape, 416.
- Pie* (Mgr) : Discours d'anniversaire de la décapitation de J.-Théophane Vénard, missionnaire au Tong-King, 490.
- Piérart* (Z.-L.) : Revue spiritualiste, 416.
- Piérot-Olry* (Ferdinand) : Paroles sur la très-sainte Vierge, 60.
- Pioger* (l'abbé L.-M.) : Au revoir, ou la Famille au ciel, 266. — Station de mai, 225.
- Pontmartin* (A. de) : nouvelles Semaines littéraires, 61. — Dernières Semaines littéraires, 223.
- Postel* (l'abbé V.) : Histoire de la vén. Marie-Christine de Savoie, reine de Naples, 200.
- Prompsault* (l'abbé J.-H.-R. et l'abbé J.-L.) : les Quinze-vingts, 469.
- Pruvost* (le P. A.) : Vie de Gustave Martini, 233.
- R.**
- Ravelet* (Armand) : le nouveau Jésus de M. Renan, 297.
- Raymond* (Mme Emmeline) : Journal d'une jeune fille pauvre, 129.
- Renan* (Ernest) : Jésus, 296.
- Riancey* (Henry et Charles de) : Histoire du monde, 39.
- Roger*, évêque de Londres : de Bono paupertatis, seu de Contemptu et vanitate mundi, 267.
- Roger* (F.-V.) : Etudes sur le but de la vie, 357.
- Rossi* (l'abbé) : Souvenirs d'un voyage en Orégon et en Californie, 402.
- Rossignoli* (le P. G.) : les Merveilles divines dans la sainte eucharistie, 386.
- Rousset* (Camille) : Histoire de Louvois et de son administration politique et militaire depuis la paix de Nimègue, 201.
- Roy* (le marquis de) : la Vérité sur le spiritisme, 408.
- S.**
- Sachot* (Octave) : Madagascar et les Madécasses, 456.
- Sagnier* (l'abbé) : nouveau Catéchisme philosophique, 348.
- Saint-Jean* (le comte de) : Flux et reflux, 32.
- Saint-Marc Girardin*, Voir GIRARDIN.
- Sallony* (Jules) : du Progrès de l'idée chrétienne dans la littérature, 392.
- Salomon* : l'Ecclésiaste, 286.
- Sampieri* (François) : deuxième Etude sur la Vie de Jésus d'Ernest Renan, par le P. Charles Passaglia (trad.), 297.
- Schott* (le P. André) : de Bono paupertatis, aureus libellus Rogeri, 267.
- Scotti* (Ange-Antoine) : Homélie adressées aux jeunes gens pour leur servir de lectures spirituelles, 41.
- Stolz* (Mme de) : la Couronne de roses blanches, suivie d'autres nouvelles, 105.
- Swetchine* (Mme) : Correspondance avec le P. Lacordaire, 281.
- T.**
- Teppa* (le P. Alexandre) : Vie du vén. Antoine-M. Zaccaria, 319.
- Todi* (le bienheureux Jacques de) : Œuvres, 307.
- Todière* (L.) : Louis XVI, Marie-Antoinette et le comte de Provence en face de la révolution, 48.
- V.**
- Vallet de Viriville* : Histoire de Charles VII, roi de France, et de son époque, 363.
- Van Biervliet*; *Van der Moere*, Voir BIERVLIET, MOERE.
- Veuillot* (Louis) : la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 483.
- Vialon* (Prosper) : Amour et chasse, 344.
- Vigil* (François de Paul G.) : Dialogue sur l'existence de Dieu et de la vie future, 416. — Manuel de droit ecclésiastique, ibid.
- Vigny* (Alfred de) : les Destinées, 111.
- Villers* (E. de) : Roi et reine, par Rodolphe de Behrle (trad.), 144.
- W.**
- Wallon* (H.) : la Vie de Jésus et son nouvel historien, 483.
- Wiesener* (L.) : Marie Stuart et le comte de Bothwell, 227.
- Y.**
- Yriarte* (Charles) : Paris grotesque, 132.

## ERRATA.

---

*Page 307, ligne 21, bibliothèque dominicaine, lisez : bibliothèque franciscaine.*

*Page 368, ligne 6, Καὶ αὐτὸς ἦν ὡσεὶ υἱὸς τριάκοντα ἀρχόμενος, ὧν (ὡς ἐνομιζέτο ἐτῶν Ἰωσήφ) τοῦ Ἡλί, lisez : Καὶ αὐτὸς ἦν ὡσεὶ ἐτῶν τριάκοντα ἀρχόμενος, ὧν (ὡς ἐνομιζέτο υἱὸς Ἰωσήφ) τοῦ Ἡλί.*

*Page 383, ligne 37, la haute pensée, lisez : haute pensée.*